

ACTIONS TACTIQUES EN MONTAGNES
basées sur l'expérience de la guerre russo-
japonaise

Alexandre Svetchine

1906

Introduction

1. Lors de la conduite d'opérations en montagne, le lien étroit entre stratégie et tactique devient particulièrement évident. Tous les changements dans le déploiement des troupes affectent non seulement le domaine de la tactique, mais aussi celui de la stratégie. Lors de la prise de toute décision concernant la direction des actions militaires en montagne, il faut avoir une connaissance complète de la situation stratégique générale.

En conséquence, la plupart des chercheurs en guerre de montagne accordent une attention principale à l'aspect stratégique de la conduite des opérations en montagne ; la tactique reste au second plan.

Nous considérons cela comme une erreur. À la question : « Est-il possible qu'une stratégie particulière de montagne existe ? », nous devrions répondre par la négative. La situation en montagne est typique dans le domaine de la tactique ; dans le domaine de la stratégie, la situation des combats dans les Alpes, les Carpates, l'Arménie, la Mandchourie est complètement différente. Le relief et la configuration des montagnes, leur situation géographique, la culture, le développement des voies de communication, l'intensité des combats – tout cela, chacun séparément, a une influence sur le développement des opérations.

Ces points qui, avec une petite armée, n'avaient aucune importance, peuvent, avec l'augmentation de l'armée, acquérir l'importance de clés stratégiques. Il est impossible de donner un aperçu général de la stratégie de montagne ; on peut seulement élaborer une stratégie de montagne particulière pour ces montagnes, dans la situation stratégique donnée, c'est-à-dire travailler sur une partie de la campagne.

La tentative de donner des indications directrices générales serait limitée à l'établissement de quelques modèles, qui ne conviennent de loin pas dans tous les cas. Juste déclaration d'un général français, qui a dit : « Je change volontiers d'équipement quand j'entre dans les montagnes, mais je reste fidèle à mes principes ».

L'autorité la plus renommée dans le domaine de la guerre de montagne, le général autrichien Kun, concentre principalement son attention sur la classification des combinaisons stratégiques ; quant à l'exécution, il remarque que la réalisation d'un calcul exact dépend du talent du commandant. Il nous semble que la tâche de la guerre réside précisément dans l'établissement des données pour les calculs, dans l'étude des techniques d'exécution. Quant aux combinaisons stratégiques, elles doivent se baser sur la connaissance de la technique d'exécution, sur le bon sens et sur les principes généraux établis sur la base de l'étude des opérations des grands commandants. Quoi qu'en disent les partisans d'une stratégie particulière en montagne, il est indéniable que les principes qui sont valables pour le développement d'opérations en plaine le sont aussi pour le théâtre montagneux. L'étude de l'influence de la montagne et des actions tactiques des troupes, ne représentant qu'une base pour les calculs stratégiques, constitue l'objet du présent travail.

2. Contrairement à l'immutabilité éternelle des principes fondamentaux de l'art militaire, la technique de l'art militaire subit des changements rapides, en fonction de la modification de la composition et du nombre des armées et des changements dans l'armement. Cependant, cette circonstance ne doit pas diminuer l'importance de la technique ; tout militaire doit s'efforcer de l'étudier, car ce n'est qu'en connaissant la technique des

actions tactiques qu'il est possible d'agir concrètement conformément aux principes de l'art militaire. Les propriétés des armes déterminent la composition des armées, le choix du plan de campagne, l'organisation des marches, le positionnement sur les positions, au repos et en ordre de bataille, déterminent le plan et le profil des forteresses ; tout cela engendre une différence croissante entre le système de guerre des temps anciens et celui contemporain. Dans ces paroles, Napoléon nous a laissé le devoir d'harmoniser la pratique de la guerre avec les améliorations permanentes de l'armement. Il faut travailler sans cesse sur la technique ; ce n'est qu'en la maîtrisant parfaitement que l'on peut appliquer, dans les conditions modernes modifiées, les leçons des siècles passés.

La technique des actions tactiques en montagne mérite une étude particulière. Le terrain montagneux présente des caractéristiques significatives qui influencent tous les aspects de l'activité militaire des troupes. Sans connaissance de la méthode d'action en montagnes, il est facile d'échouer, car l'impact des montagnes sur l'activité militaire est souvent interprété de manière très erronée. Clausewitz, dont les pensées correspondent étonnamment à l'activité militaire moderne, indique ce qui suit : « Non seulement tous les ignorants, mais aussi ceux dotés d'une mauvaise méthode militaire, tombent sous la conviction irréfutable que les montagnes sont exactement comme une force visqueuse qui enveloppe tout, et qui met des obstacles à tout déplacement. Une colonne de troupes se fraie difficilement un passage à travers les ravins et les gorges que la route serpente vers la montagne ; la colonne avance lentement comme un escargot. Les artilleurs et les caissiers, à coups de fouet et d'injures, font avancer les chevaux épuisés. La réparation de chaque wagon, brisé sur une route profondément creusée, exige les efforts les plus fatigants ; entre-temps, tous ceux qui restent en arrière s'arrêtent, jurent et s'énervent. Dans ces moments-là, chacun pense qu'il suffirait de quelques centaines d'hommes pour tout renvoyer en arrière. Pour ces raisons, les historiens ont développé le concept de gorges, dans lesquelles une poignée d'hommes peut retenir des armées entières. Cependant, tout initié sait que le mouvement en montagne a peu ou rien de commun avec leur attaque. Ainsi, il est erroné de conclure qu'une attaque est difficile parce que le déplacement est si épuisant.

L'étude des activités militaires des troupes en montagne doit dissiper ces idées fausses. L'instinct du montagnard, qui lui permet de saisir immédiatement la configuration générale du terrain montagneux et de choisir le chemin le plus court et le plus pratique pour se déplacer dans n'importe quelle direction, ne se développe qu'avec une longue pratique.

L'étude purement théorique de la signification des montagnes, en tant qu'élément du terrain, ne peut bien sûr pas produire une échelle correcte pour évaluer la praticabilité, l'accessibilité et l'importance des sections de montagnes au combat ; le coup d'œil s'acquiert uniquement par la pratique, mais son assimilation est facilitée par la théorie. L'étude théorique fournit des données directrices, pouvant éviter de nombreuses erreurs, servant de repères dans le labyrinthe des montagnes.

Les peuples des plaines ne peuvent pas compter sur le fait que les dirigeants de leurs armées dans la guerre de montagne seront des chefs ayant passé la moitié de leur vie dans les montagnes ; l'absence de pratique confère une valeur particulière à la théorie.

Aussi important que soit l'étude des actions tactiques en montagne, qu'elles soient spécialisées ou fréquentes dans des types de combats changeants, sa valeur ne s'épuise pas là. L'étude des combats en montagne doit également nous éclairer sur l'essence de la bataille dans des conditions normales.

La plupart des auteurs de manuels et de règlements tactiques, ainsi que les inventeurs de schémas et de modèles, accordaient une attention insuffisante à l'élément du terrain. Les modèles en tactique étaient créés pour des places imaginaires, plates comme une feuille de papier. Le contexte montagneux, en raison de la complexité du champ de bataille, présente des

conditions complètement contraires. Le champ de bataille normal est toujours accidenté, et la théorie du combat en montagne s'y applique en partie seulement, et encore moins que la théorie du combat sur terrain plat.

Pour la bonne élaboration de l'enseignement du combat, il est nécessaire d'étudier sa pratique dans diverses conditions, de préférence dans un environnement typique. La tactique ne peut se passer d'études sur les actions des troupes dans des opérations positionnelles (fortifiées), en montagne, dans les steppes, pour des débarquements et autres opérations. Les idées qui, lors de l'étude d'un combat normal, ne se dessinent que légèrement, deviennent nettement visibles lors de l'étude d'un combat dans un environnement particulier et typique. Les conclusions obtenues sont, certes, unilatérales, mais cette unilatéralité constitue justement leur force.

L'étude des actions militaires en montagne, en tant qu'elle se fonde sur un environnement abrupt et typique, doit compléter la théorie habituelle du combat en plaine, en opposition à celle-ci, selon l'expression de Petrovsky.

La tâche d'un examen approfondi de cette section de la tactique présente d'extrêmes difficultés. C'est pourquoi nous nous limitons principalement au développement de ces questions tactiques qui sont mises au premier plan par la guerre russo-japonaise. Nous nous servons de l'expérience des peuples d'Europe occidentale seulement pour confirmer nos conclusions et/ou pour exposer certaines questions relatives aux opérations en haute montagne, pour la résolution desquelles l'expérience des campagnes passées n'est pas suffisante.

3. En cherchant à fournir uniquement des données pour la stratégie, nous devons évidemment éviter de développer dans notre exposé ce groupe de questions qui peut être étudié aussi bien dans la tactique que dans la stratégie. À ce groupe très important appartiennent principalement les questions de préparation manœuvrière, préalablement à l'affrontement, les questions de combat sur des lignes défensives et de l'essence même du combat, ainsi que de son opportunité. Nous considérons ces questions comme relevant du domaine de la stratégie sur la base des considérations suivantes.

Dans le combat moderne, les nouvelles propriétés du feu exigent la production de tous les types de préparation manœuvrière en dehors de la zone de frappe et, éventuellement, en dehors du champ de bataille, c'est-à-dire généralement à des distances plus grandes. La concentration des forces sur le champ de bataille est le résultat de la tactique du théâtre de guerre — de la stratégie — et non des actions sur le champ de bataille lui-même. La nouvelle appellation « réserve stratégique » répond également aux nouvelles conditions de déploiement et de manœuvre de la réserve en dehors du champ de bataille.

Sous Napoléon Ier, la tactique approfondie cesse de manœuvrer, en la confiant à la stratégie, qui amène les troupes sur le champ de bataille déjà correctement orientées ; les évolutions complexes et astucieuses de la tactique disparaissent, remplacées, grâce à la discontinuité de l'ordre de bataille, par les mouvements les plus simples... Cela est encore plus applicable à la situation contemporaine.

En ce qui concerne le combat en positions défensives et, en général, la pertinence des combats dans diverses situations, l'étude scientifique de ces derniers n'est possible que dans une large perspective stratégique. Le choix de la zone pour le déploiement de l'ordre de bataille et la décision de la question de savoir s'il faut attaquer ou défendre un certain secteur relèvent sans aucun doute du domaine de la stratégie, car la formation de chaque groupe de combat poursuit des objectifs stratégiques, ainsi que la formation initiale de la partie combattante et son augmentation ultérieure par de nouveaux secteurs de combat, appartient également à la stratégie dans sa partie conceptuelle. La tactique ne fournit que la base pour les

calculs, indiquant ce que l'on peut attendre de l'utilisation en combat d'une certaine force militaire dans un cas donné.

Le domaine des questions que nous avons rattachées à la stratégie a déjà été éclairé par des travaux scientifiques basés sur l'étude des actions des grands chefs militaires. Nous limitons volontairement l'étendue de notre travail à l'étude exclusivement de la technique du champ de bataille, jusqu'à l'étude des méthodes modernes d'exécution. L'exposé de la TACTIQUE en tant qu'art des combinaisons ne fait pas partie de notre tâche. Notre travail, dans la limitation de ses frontières, doit seulement gagner en clarté dans l'exposé des questions étudiées.

1. Étude des montagnes

4. Les peuples de plaine, en raison des conditions communes, sont contraints de mener la guerre en montagne ; à cette guerre, ils sont souvent complètement inapprêtés. Au général Kouropatkine sont attribuées les paroles suivantes : « Nous ne sommes absolument pas préparés à la guerre en montagne. » Il serait erroné de s'attendre, jusqu'aux derniers affrontements, que le cours naturel des événements suscite chez nous de l'intérêt pour la guerre de montagne, que notre armée, laissée à elle-même, se trouve préparée pour des actions en montagne ; sept huitièmes de notre armée n'ont jamais vu de montagnes ; les centres où se trouvent nos établissements d'enseignement, autour desquels se regroupent nos meilleures troupes, où les généraux les plus respectés commandaient, sont situés dans les plaines ; il serait encore plus surprenant que notre armée fût préparée à la guerre de montagne.

L'impréparation des peuples des plaines aux activités en montagne se manifeste de manière décisive dans tous les aspects - à la fois dans le sentiment peu amical envers les montagnes et même dans l'absence d'expressions précises dans la langue pour décrire les formes des montagnes.

« La richesse et la précision des expressions utilisées par les Sud-Allemands, les Italiens et les Espagnols pour décrire diverses hauteurs montagneuses dépendent du fait que ces peuples ont vécu et ont formé leur langue en regard des sommets montagneux élevés. Humboldt donne dans ses «Tableaux de la nature» 27 expressions utilisées par les auteurs castillans pour désigner différentes formes de montagnes ou de chaînes montagneuses. Cette nomenclature pourrait facilement être prolongée davantage... Si, depuis Blois, Orléans et Paris, on voyait des sommets élevés, il ne fait aucun doute que la nomenclature française par rapport aux montagnes serait plus riche et plus précise. »

La précision du langage indique également la précision des concepts ; les peuples qui n'ont pas développé d'expressions précises pour désigner les types de montagnes ont à leur sujet des représentations vagues.

Les unités d'infanterie japonaise, autrichienne, italienne et française, par le simple fait de leur stationnement dans des régions montagneuses, par la nécessité de vivre, d'apprendre et de se déplacer en montagne, surpassent notablement l'infanterie de plaine dans l'art des opérations en terrain montagneux. Mais le Japon, l'Autriche, l'Italie et la France ne se contentent pas de cet avantage naturel et créent des unités spécifiques dans leurs armées, spécialement destinées à la guerre de montagne et recevant une préparation particulière.

La France dispose de 12 bataillons de six cents chasseurs alpins ; les 14^e et 15^e corps d'armée se préparent également à des combats dans les montagnes. En Italie, il y a 22 bataillons / 75 compagnies d'alpins. En Autriche, il n'y a pas d'infanterie alpine spécialement entraînée, mais les XI^e et XV^e corps d'armée sont préparés pour la guerre en montagne, ainsi

qu'une unité spéciale à Zara, le Landsturm du Tyrol et en partie les XII^e et III^e corps d'armée. Au Japon, presque la moitié de l'armée est spécialement préparée pour les opérations en montagne. Lors de la campagne précédente, notre 1^{re} armée mandchoue s'est également progressivement adaptée aux actions militaires en montagne.

Les troupes de montagne n'ont que partiellement le caractère de corps d'élite. Même en étant hostiles à toute distinction des meilleurs éléments de l'armée, il faut reconnaître que la formation d'une infanterie de montagne spéciale a une base sérieuse.

Une partie des districts de recrutement couvre principalement des zones montagneuses. Les recrues, fournies par la population de ces districts, sont par nature des montagnards et sont sans aucun doute particulièrement adaptées à la guerre en montagne. Ils s'orientent mieux dans les montagnes, se déplacent plus rapidement et plus courageusement sur les pentes et, ce qui est très important, ils aiment les montagnes; « maudits habitants de la plaine », les collines sont pour le montagnard des montagnes chères et natales.

L'étude des particularités de la guerre en montagne permet d'affirmer que l'inexpérience des montagnes constitue le principal obstacle à la conduite réussie de la guerre en montagne ; c'est pourquoi il est tout à fait raisonnable d'utiliser exclusivement pour la guerre en montagne des personnes nées et ayant grandi dans les montagnes.

On peut juger de la formation spéciale reçue par les unités d'infanterie alpine lors d'une promenade militaire faite par la compagnie de chasseurs alpins français le 5 août 1906 au sommet du Mont-Blanc. La compagnie est partie à 16 heures du village de Houches, composée de 6 officiers, 1 guide, 1 porteur et 57 chasseurs. Le lendemain à 16 heures, ils ont atteint le sommet du Mont-Blanc (altitude 4800 mètres), et à 22 heures, ils étaient de retour à Chamonix (altitude 1000 mètres). Il n'y a eu aucun retardataire ni accident.

Dans les cas où l'infanterie de montagne est déployée dans les mêmes montagnes frontalières où elle devra opérer au premier stade de la guerre, un nouvel avantage émerge : dans des régions bien connues depuis l'enfance, la connaissance précise des montagnes multiplie la puissance des troupes de montagne. Les unités alpines en Italie sont composées exclusivement de la population de la zone alpine frontalière, chaque bataillon ayant sa propre région de recrutement : montagneuse, vallonnée et plate. L'artillerie de montagne est recrutée uniquement parmi les natifs du Nord de l'Italie. En France, ce principe n'est pas appliqué aussi strictement. La formation de l'infanterie de montagne stimule le développement des questions de tactique en montagne. Dans l'état-major des unités de montagne, se crée un environnement où les questions de guerre en montagne peuvent être cultivées de manière continue.

Il est très important de rassembler les unités de montagne dans les formations supérieures afin d'avoir des chefs ayant acquis de l'expérience dans la guerre en montagne et aux plus hauts échelons de la hiérarchie militaire, ainsi qu'au quartier général.

Les États qui ont créé des unités spéciales de montagne font de grands efforts pour former ces troupes aux actions tactiques en montagne et dans d'autres branches de l'armée ; de plus, de nombreux manœuvres se déroulent souvent dans un terrain très accidenté. Ce n'est qu'avec un travail continu sur la préparation de l'armée aux opérations en montagne qu'il est possible d'obtenir des résultats satisfaisants. Les armées familiarisées avec les montagnes travaillent avec persévérance à leur étude approfondie.

5. Au sommet des montagnes commandées, d'où s'ouvre une vue étendue, se trouvent seulement de petites unités. La majorité des troupes doit se déployer sur des zones dont le panorama est limité par les contreforts des montagnes. Chaque petite unité en montagne a son horizon particulier. La proximité avec les autres parties ne se ressentent pas directement. Le succès des actions tactiques dépend en grande partie de la mesure dans laquelle tous les commandants prennent conscience de l'importance de leurs actions et de leur rôle pour le

succès général. En cas de connaissance insuffisante de la situation montagnaise, cela devient extrêmement difficile ; les actions individuelles perdent leurs liens entre elles. Il faut une grande habitude des montagnes pour que l'esprit ne se heurte pas seulement à la surface visible, mais s'efforce d'imaginer des zones cachées par les montagnes. Les actions doivent être coordonnées non seulement avec ce qui se passe dans les limites du champ de vision, mais aussi avec des événements non directement visibles.

Dans les montagnes, le travail indépendant des jeunes officiers a une importance particulière. Pour le succès des opérations, il est nécessaire que tout le corps d'officiers de l'armée étudie activement le terrain montagneux, s'en familiarise et utilise tous les moyens pour ce faire.

Abandonnée dans les montagnes, une armée de plaine ne peut sortir d'une situation difficile qu'avec une énergie complète et l'initiative des commandants subalternes. Il est nécessaire de travailler davantage pour combler les lacunes dans la préparation de l'armée à la guerre ; tout commandant doit consacrer chaque minute à se familiariser avec la situation montagnarde.

Une grande importance doit être accordée à l'étude des montagnes et au travail en cabinet sur les plans et les descriptions des lieux ; ce travail sert de contrepoids à cette myopie que cause le caractère fermé du terrain. Le travail en cabinet doit élargir notre horizon, comprimé dans les montagnes ; il doit nous préparer à une familiarisation personnelle avec la réalité.

Les officiers destinés à agir en montagne doivent se préparer à utiliser le plan. À chaque étape, il faut tenir compte non seulement des distances horizontales sur le plan, mais aussi des distances verticales. Tous les calculs incluent les distances horizontales et les distances verticales. Les distances sur le plan et en élévation ont une signification complètement différente pour les actions tactiques des troupes, et doivent donc être évaluées différemment. En montagne, il faut avoir deux échelles - pour les distances horizontales et verticales. Ainsi, par exemple, lors des ascensions de 5 km ou plus, le temps de marche doit être calculé non pas en fonction de la longueur de la route selon l'échelle horizontale, mais selon l'échelle verticale, en fonction de la hauteur à laquelle il faut monter.

Les dimensions verticales du relief influencent fortement les actions militaires ; la prise en compte des calculs avec le relief du terrain complique considérablement la gestion des troupes. L'influence du relief ne peut pas être exprimée par de simples chiffres. Il faut savoir évaluer toutes ses caractéristiques. Il est nécessaire de développer une estimation visuelle pour passer du plan au relief réel ; il faut savoir créer une perspective à partir du plan. Pour cela, une grande pratique est indispensable.

Les plans doivent représenter le relief aussi exactement que possible. Sans situation ou ombrage, uniquement avec des courbes de niveau, les cartes de montagne perdent beaucoup d'information. Sur nos cartes de Mechczoursk au 1:21 000, le relief était représenté par des courbes de niveau tracées tous les 10 sazhen ; il n'était pas possible d'en avoir une impression claire immédiatement ; pour pouvoir s'y retrouver librement sur cette carte, il fallait travailler dessus pendant un mois au préalable.

Tous les officiers sont tenus de ne pas se limiter à étudier seulement les environs proches de leurs monts selon des plans détaillés, mais aussi d'étudier la structure générale des montagnes de la région. L'étude doit se faire non seulement dans un contexte topographique, mais aussi géographique. La connaissance de la géographie permet de prendre conscience de l'importance de chaque morceau de montagne visible devant nos yeux dans le système global du terrain ; la connaissance de la géographie permet aussi de supposer et de comprendre la structure des montagnes au-delà des crêtes qui ferment l'horizon.

Un moyen de combler le manque de connaissance personnelle peut être l'étude de la structure géologique du terrain ; mais, bien sûr, il serait très dangereux d'accorder la moindre importance décisive aux lignes géologiques. L'étude géologique ne peut que compléter la représentation géographique du terrain montagneux, et peut clarifier le caractère et l'essence de sa structure. La géologie physique, en expliquant l'origine du relief, fournit également des généralisations très précieuses pour l'étude des montagnes.

La géologie physique, en outre, fournit une classification du relief en fonction de la structure des montagnes. Ainsi, la structure de la chaîne de Dalinski appartient apparemment au type écaillé. Les pentes abruptes du système montagneux se jetaient vers le nord et l'est ; vers le sud et l'ouest, les pentes descendaient doucement. Cette caractéristique de la chaîne a sans aucun doute une influence considérable sur le développement des opérations tactiques dans sa région. Clausewitz met en garde contre cela (livre B, chap. 17, La guerre). Notons, par exemple, qu'une caractéristique remarquable des montagnes d'origine plissée est de s'orienter en arc, la pente concave se distinguant par sa raideur, sa complexité structurelle, l'affleurement des masses volcaniques, la couverture des plis, et la variété des mouvements et des failles. La pente convexe, au contraire, est beaucoup plus douce. Les chaînes européennes ont leurs pentes concaves orientées vers le sud, le sud-est ou le sud-ouest, tandis que les chaînes asiatiques sont orientées vers le nord. L'avancée vers le sud et l'ouest rencontrait des obstacles beaucoup plus importants qu'aux directions opposées en raison des falaises rocheuses difficiles d'accès, formées par des arêtes exposées des couches. Cette caractéristique de la chaîne a eu un impact considérable sur le succès des opérations des corps du Groupe de l'Est à la fin de septembre 1904.

Il faut également prêter attention à l'étude des caractéristiques climatiques des pays montagneux. La température, la quantité de précipitations, la dureté de la couche de neige - tout cela constitue des données qui ont une grande influence sur les actions des troupes ; chaque pays montagneux a ses particularités. Dans chaque pays montagneux, il existe une période la plus favorable pour le développement des opérations. En Mandchourie, c'est principalement l'hiver, la première moitié de l'été et l'automne. Dans les Alpes, selon le témoignage de l'archiduc Karl, le moment le plus favorable pour une offensive est le mois de mars, tandis qu'en Mandchourie du Sud à cette période, la boue atteint son maximum ! Et dans les Alpes, la neige atteint le plus grand degré de dureté ; le froid n'arrête pas l'attaquant, mais il gêne le défenseur à maintenir ses troupes sur des positions élevées, où il n'y a ni abri ni bois.

Sur la ligne caucasienne, la période la plus favorable pour organiser des expéditions était considérée comme étant l'hiver, lorsque les forêts étaient dépouillées de leurs feuilles. À ce moment-là, le regroupement de l'ennemi en grandes unités était difficile et les montagnes offraient moins de refuges aux habitants.

Dans les montagnes d'Arménie, l'abondance de neige en hiver empêche toutes les communications.

Presque dans toutes les montagnes, le matin, des brouillards descendent pendant un certain temps. Ce phénomène se répète si régulièrement qu'il est possible de prédire souvent quand il se lèvera.

Le 4 juillet 1904, lors de notre attaque du col Ufan sur le flanc droit des Japonais, avançant en colonne de marche malgré le brouillard, le brouillard se dissipa soudainement et la colonne fut prise sous le feu des pièces japonaises et subit des pertes.

Le 14 août 1904, les Japonais avaient presque encerclé le 21^e bataillon du régiment d'infanterie V. S. sur la hauteur 300 (position de Landya-san). On ne voyait rien à 10 pas. Le brouillard compliquait la défense, mais arrêta aussi les Japonais.

Le 27 septembre 1904, à 7 heures du matin, la colonne du général M. Danilov avançant vers la colline maudite près de Bensikha, au tout début du déploiement dans un terrain

inconnu, fut enveloppée de brouillard. Il fut donné des instructions générales : l'ennemi se trouvait au sud-est ; mais en raison de l'absence de compas, les unités se perdirent.

6. Se familiariser avec le terrain en montagne est difficile. Dans les vallées, il n'y a aucune perspective ; les replis inférieurs obstruent l'horizon ; on ne voit que sur quelques dizaines de pas. Pour se familiariser avec le terrain, il faut monter sur les montagnes. Cependant, toutes les routes et tous les sentiers passent principalement par les ravins et les vallées. La réalisation d'une reconnaissance exige beaucoup plus d'efforts physiques que sur une plaine. Ce n'est que dans de rares cas que des sentiers sont aménagés vers des points propices à l'observation, permettant de se déplacer à cheval. Le plus souvent, il faut reconnaître à pied, en menant le cheval en longe, en montant et descendant sans cesse.

Les précipices de six à huit brasses, ayant une influence considérable sur les actions des troupes, ne sont très souvent pas indiqués sur les plans à l'échelle de 2 verstes par pouce. Il est difficile de donner des instructions précises uniquement sur la base de ces plans. Il est nécessaire d'étudier spécialement pour cette opération tactique la section correspondante du terrain montagneux.

En raison de difficultés particulières qu'il faut surmonter en montagne, une seule personne, même avec beaucoup d'énergie, n'est pas capable d'explorer rapidement une partie importante des montagnes. Les hauts responsables doivent, lorsqu'ils rencontrent une montagne plus haute que les autres, y monter pour se faire une idée de la totalité visible depuis là. Frédéric devait compter uniquement sur son travail personnel. Il devra se limiter à l'étude personnelle des sections les plus importantes. Pour l'étude des autres sections, il devient nécessaire de faire appel au travail d'officiers particuliers - organiser la réalisation de reconnaissances, principalement par des officiers de l'état-major général.

La réalisation de reconnaissances en montagne présente certaines particularités.

La reconnaissance doit servir de complément aux informations déjà disponibles sur le secteur montagneux en question. L'éclaireur doit avant tout se familiariser soigneusement avec les données existantes sur le terrain, ainsi qu'avec les exigences opérationnelles qui en découlent.

La nécessité d'une étude supplémentaire partielle. Le reconnaissseur doit être bien connu du supérieur qui utilise son travail, car ces reconnaissances ont, dans une large mesure, un caractère conditionnel et subjectif : la navigabilité, l'accessibilité et l'importance des sections des montagnes sont des notions relatives, dépendant de la personnalité, du degré de familiarité avec les montagnes et des vues générales du reconnaissseur sur les techniques d'action tactiques. La tâche de la reconnaissance consiste à compléter le plan dans la mesure nécessaire. Le plan en montagne représente fidèlement les étendues horizontales, donnant une vue d'ensemble ; les étendues verticales, qui ont une importance considérable en montagne, sont représentées sur le plan de manière conventionnelle ; la représentation du relief reste insuffisante même dans les meilleures conditions. Le reconnaissseur en montagne doit s'efforcer de représenter de manière aussi complète que possible les particularités du relief. Tout comme aucune description ne peut remplacer un plan pour représenter les étendues horizontales, aucune description ne peut retranscrire fidèlement le relief de l'endroit ; un dessin panoramique, un profil ou une photographie sont nécessaires. Dans quelle mesure de tels croquis peuvent éclairer le plan peut être jugé au moins par les croquis de terrain reproduits dans le livre de Hamilton près de Tchavuan/Tovan. Un tel travail en montagne, notamment lors de la conduite d'une opération offensive, est très nécessaire.

De tels dessins du terrain étaient également joints à nos reconnaissances par les officiers de l'état-major général, mais trop rarement.

Lors de l'attaque de la position japonaise à Bensikhu par des unités du 3e corps sibérien et le détachement du général Rennenkampf les 27, 28 et 29 septembre 1904, il n'y avait ni plans ni croquis du terrain. Il n'était pas possible de se coordonner. Toutes les unités pensaient qu'elles contournaient les positions ennemies et dirigeaient leurs frappes sur son front. Il n'était pas possible de se coordonner pour concentrer les forces sur un objectif unique, car la nomenclature des unités de la position japonaise n'était pas établie. Le général Rennenkampf estimait que la préparation à la guerre de montagne devait inclure la constitution en temps utile d'albums de photographies panoramiques des sections les plus importantes. La description militaire et statistique d'une région montagneuse gagne beaucoup en exhaustivité et en clarté grâce à de tels documents. La reconnaissance de la position occupée par les Japonais à Banyanusi, exécutée par le lieutenant-colonel de l'état-major Posokhov du 7 au 10 septembre 1904 et distribuée aux troupes avant l'opération de Shakhe, a été illustrée par plusieurs croquis de profils de montagnes. Le 22, son artillerie soutient l'attaque de la « colline maudite » par les troupes du général Danilov ; entre-temps, elle a bombardé un mont à 2-3 verstes sur le côté, sa propre « colline maudite ». Il était trop tard pour établir un plan de la disposition des Japonais, mais quelques croquis de leur position auraient permis de mieux comprendre le front de l'attaque.

L'état moderne de la photographie permet d'illustrer magnifiquement le résultat des reconnaissances. Dans les montagnes, la photographie depuis la surface de la terre donne les mêmes résultats que sur la plaine la photographie depuis un ballon aérien.

Apparemment, les Japonais utilisaient la photographie dans les montagnes pour le repérage des positions. Le 13 août 1904, sur le front de la position de Landiaoan, deux Japonais munis d'appareils photographiques ont été capturés, se présentant comme photographes officiels de l'état-major de Kuroki. Comme ils n'avaient pas encore commencé à photographier nos positions, il n'a pas été possible de déterminer avec précision le but de leur présence devant nos lignes.

La photographie, qui pendant la guerre était utilisée presque exclusivement par les amateurs, peut apporter de grands avantages lors de reconnaissances dans la guerre de montagne. La meilleure preuve en est fournie par de nombreux albums et livres publiés actuellement, contenant beaucoup de paysages importants du point de vue militaire. Lors de l'introduction d'objectifs spéciaux adaptés pour les prises de vues à distance en grand format, avec filtres lumineux, la batterie du général Aliev - la 26e brigade d'artillerie ; ils tiraient apparemment sur le masque, mais comme ils se tenaient très courageusement sous le feu japonais, ils ont en partie joué le rôle de paratonnerre pour les autres parties de l'ordre de bataille. La photographie donne également de meilleurs résultats. Il est souhaitable que les officiers de l'état-major général en montagne soient équipés des appareils photographiques appropriés, et que les états-majors de division disposent des moyens pour un tirage rapide des photographies.

Outre l'étude du relief, qui est un avantage nécessaire pour l'emploi correct des troupes au combat, dans les montagnes il est souvent nécessaire de compléter la description militaire et statistique par des reconnaissances sur le terrain. En Autriche, le programme suivant a été établi selon lequel les états-majors doivent collecter des informations.

a) sur les routes principales et secondaires, leurs caractéristiques, l'état actuel, la possibilité de circulation d'un convoi réglementé sur celles-ci, les mesures de protection contre les accumulations de neige et les obstacles, les sections où la circulation d'un convoi réglementé est impossible, les moyens par lesquels il est possible de le remplacer ou de rendre ces sections de la route praticables.

b) Concernant les moyens des voies prévues : pour le cantonnement des troupes, les bivouacs, les sources d'eau potable, les lieux pour les hôpitaux, les magasins, les boulangeries, les dépôts de bétail destiné à l'abattage.

c) sur le climat des régions montagneuses, mesures pour protéger les troupes des intempéries.

2. Reconnaissance et protection

7. Avec les armes modernes à longue portée, le port de vêtements de couleur protectrice et un emplacement camouflé n'empêchent pas les blessures ni la désorganisation du dispositif de combat ; la destinée des éléments de reconnaissance est de tomber souvent dans des embuscades. La sentinelle avance sans rien remarquer jusqu'au moment où plusieurs coups de feu sont tirés presque à bout portant. Chaque information selon laquelle un objet est occupé par l'ennemi avec des forces inconnues se paie par des sacrifices. La reconnaissance en montagne est encore plus difficile que sur la plaine, en raison du nombre limité de sentiers pour le déplacement des éclaireurs et de la facilité pour y établir des embuscades.

Lors de la dernière campagne, au cours du service de patrouille, les pertes ont été très importantes tant du côté japonais que, en particulier, chez nos hommes.

Avant chaque opération offensive, les Japonais menaient une reconnaissance active, qui leur coûtait assez cher : chaque bataille était précédée d'une série d'actions réussies de nos unités de chasse avancées.

8. Nos pertes dans les opérations de reconnaissance ont été énormes, en particulier durant la première moitié de la campagne, lorsque nos éclaireurs agissaient à la fois avec énergie et maladresse. Pour renforcer le nombre de reconnaissances, en mai 1904, il a été ordonné de former une équipe de chasse pour chaque bataillon dans les régiments d'infanterie du Corps de l'Est. En l'espace d'un mois, toutes ces équipes ont été presque complètement anéanties ; au début, de nouvelles équipes ont été formées pour remplacer celles perdues, mais il a rapidement fallu y renoncer. Il n'y avait pas de chasseurs disponibles, ni officiers ni soldats ; les équipes de chasse étaient continuellement affectées à la garde et le service dans ces équipes avait perdu toute popularité. En peu de temps, la perte de 25 officiers dans les opérations de reconnaissance a atteint 15 %, et celle des soldats 10 % de l'effectif total. Le Corps de l'Est a subi ces pertes sans aucun résultat correspondant à un combat de cette envergure. En juillet 1904, il a fallu fusionner les équipes de bataillon en équipes de régiment en raison du manque de chasseurs.

Les lacunes dans le recueil d'informations par notre service de reconnaissance dépendaient en grande partie du fait qu'il n'existait pas de représentation claire des renseignements que pouvaient fournir les petites unités envoyées en avant. Nos patrouilles et équipes de chasse rapportaient quelles positions étaient occupées par les Japonais, mais cela ne satisfaisait pas les supérieurs. On attendait des éclaireurs des informations sur les forces ennemies réparties en profondeur, presque comme s'il fallait connaître les plans et les intentions de l'ennemi. Il nous semble que les Japonais ont quelque chose de mystérieux ou de secret que l'on pourrait découvrir.

Des unités de reconnaissance envoyées devaient fournir des informations qui n'étaient pas strictement nécessaires ou qui ne pouvaient être obtenues que par des moyens secrets. Des équipes de chasseurs étaient envoyées à 4-5 étapes des positions des troupes d'infanterie ; elles devaient pénétrer dans les arrières des forces principales japonaises et

observer leur disposition. Guidées par des officiers courageux, les équipes de chasseurs avançaient, étaient repérées et anéanties par les Japonais. Au cours du mois, le 22^e régiment d'infanterie a complètement perdu trois équipes de chasseurs. Le 24^e régiment d'infanterie, au début juin 1904, envoya trois équipes de chasseurs en mission de reconnaissance lointaine (du massif de Fenshuilin au Fyn-Quanchen). Toutes franchirent les lignes avancées de la garde japonaise, mais aucune ne revint. En même temps, un nombre considérable d'équipes de chasseurs de la 3^e division de fusiliers du 24^e régiment disparut : les équipes de chasse étaient envoyées pour reconnaître l'arrière japonais, et pendant la reconnaissance, le Corps de l'Est se retira du massif de Fenshuilin, abandonnant ainsi ses éclaireurs à leur sort. La perte infructueuse d'une dizaine d'officiers et de plusieurs centaines de soldats d'élite eut un impact sensible sur la composition du détachement.

Les pertes lors de la conduite du renseignement sont inévitables, mais pour en tirer des résultats, il faut que le renseignement soit conduit méthodiquement, selon un plan soigneusement élaboré, et que chaque renforcement des troupes poursuive un objectif clair et défini. Il faut éviter d'envoyer des unités sans instructions précises pour collecter des informations aléatoires. Le renseignement ne peut pas être mené avec succès dans tous les cas. Le plan des actions de renseignement des troupes doit être strictement lié aux opérations prévues. Seul le renseignement mené méthodiquement fournit les informations nécessaires sans affaiblir excessivement la force des troupes.

9. La méthode de conduite de la reconnaissance militaire consiste à établir un contact avec l'ennemi puis à l'observer.

Le contact avec l'ennemi entraîne toujours des pertes, mais on ne sait pas exactement de quel point ils tirent ni combien restent inconnus.

Il y a cent ans, on pouvait sauter près de l'ennemi et rapidement, à l'œil nu, recueillir les informations nécessaires. Aujourd'hui, établir un contact avec l'ennemi ne constitue qu'une approche de reconnaissance. Les renseignements nécessaires peuvent être obtenus par les éclaireurs non pas instantanément, mais seulement après un long séjour et une observation approfondie de sa disposition. La tâche de l'organisation de la reconnaissance est d'établir plusieurs postes d'observation en contact avec l'ennemi. Partout, l'observation doit se faire sous la direction des officiers. Des jumelles avec un fort grossissement sont nécessaires. La complexité de la situation de travail d'un tel poste oblige à exiger que sa composition, sauf dans des cas exceptionnels, ne change pas.

Plus nos éclaireurs s'installent près des positions de l'ennemi, plus leur travail est utile. En étudiant jour et nuit le mode de vie et les routines des unités ennemies, et en observant les changements dans leur organisation, les éclaireurs peuvent fournir des informations plus précieuses.

Les éclaireurs, depuis leurs postes d'observation, peuvent avancer, observer la lumière des bivouacs la nuit, intercepter les sentinelles ennemies, et relever des informations depuis le centre en montagne. Le rôle consiste non pas à s'établir, mais à soutenir le contact avec l'ennemi. Un éclaireur ordinaire rassemblera en deux ou trois jours des informations bien plus nombreuses que le plus brillant en une demi-heure sur le terrain.

Le choix précis de l'emplacement d'une unité de reconnaissance lors du contact avec l'ennemi ne peut, bien sûr, être fait que par son chef. Lors de l'organisation de la reconnaissance, on ne peut prévoir que les points et les directions à explorer.

Les éclaireurs dans les montagnes assurent un service de reconnaissance à pied^^^ qu'ils soient fantassins, chasseurs à cheval ou cavaliers. Il est nécessaire d'affecter quelques soldats montés aux groupes de reconnaissance pour accélérer la transmission des rapports, si une route appropriée existe pour cela.

La conduite énergique des troupes en montagne pour la reconnaissance approfondie, à plusieurs étapes de la position des forces principales, ne se justifie que dans de rares cas ; elle doit être utilisée pour l'observation de nouvelles zones encore inexplorées par les opérations militaires dans certaines parties des montagnes et pour la planification de notre offensive sur des terrains inconnus. Si les éclaireurs s'éloignent davantage que le simple déplacement depuis notre position, il est souhaitable de déployer de petites unités montées pour donner aux éclaireurs confiance dans leurs actions ; les unités montées établiraient la liaison avec eux, prendraient possession des points de passage vers l'arrière et patrouilleraient dans les vallées importantes. Bien que la reconnaissance en montagne soit effectuée principalement à pied, pour la mener vigoureusement sur de plus longues distances, il est nécessaire de disposer de cavalerie.

10. Tant en défense qu'en attaque, dès que la distance avec l'ennemi devient inférieure à un passage, il faut établir un service d'observation de l'ennemi et de la zone qui nous sépare. Il faut instituer des postes de garde. Nous utilisons ce terme maritime, car il a déjà été adopté dans plusieurs fortifications terrestres pour désigner l'organisation de patrouilles avec l'approche de l'ennemi dans chaque secteur de défense, incluant des officiers en service avec des observateurs et des signaleurs.

Depuis de nombreux sommets montagneux, on peut observer au loin de la même manière que sur la plaine depuis un ballon d'air chaud. Sur ces sommets stratégiques, lors de la campagne précédente, nous installions principalement des postes de garde et parfois nous obtenions des observations importantes.

Lors du combat du 18 juillet sur la position de Tkhavuan, les informations les plus précieuses sur les déplacements de l'ennemi ne provenaient pas des unités de combat, mais de l'observateur situé sur la montagne Makoutinza (à 410 sajenes d'altitude absolue, environ 300 sajenes d'altitude relative). Depuis ce point, il était clairement visible les approches de la position. En temps utile, le quartier général de la division a reçu par téléphone non seulement des informations sur le contournement du flanc gauche, mais aussi un calcul détaillé du nombre de compagnies contournantes.

Le service d'observation sur les champs de bataille des époques passées était principalement assuré individuellement par les hauts commandants - les généraux et les commandants de corps. Sur de nombreux champs de bataille, des tours étaient montrées à partir desquelles les chefs militaires observaient le combat et dirigeaient les troupes. Aujourd'hui, les batailles se déroulent sur d'immenses étendues ; la difficulté de l'observation, en raison de l'augmentation des distances, de l'utilisation de poudre sans fumée et du déploiement des troupes sur le terrain, a considérablement augmenté. Le commandant de division ne peut plus se contenter des impressions reçues directement.

Dans les montagnes, les chefs, en montant pendant la bataille aux points les plus élevés, pourraient observer des sections importantes du champ de bataille. Mais l'éloignement des chefs vers les points élevés, à 2-3 heures de route des chemins, isole les chefs de l'ordre de bataille et complique extrêmement la direction. L'observation ne constitue qu'une partie du travail du commandement des troupes ; il serait erroné d'avoir à la place des chefs uniquement des observateurs.

Les moyens modernes de transmission rapide des nouvelles permettent au commandant de se servir non seulement de ses propres observations, mais également du travail d'observateurs éloignés. Nous n'exprimons absolument pas le souhait que les commandants restent pendant le combat dans des lieux confortables, mais nous indiquons que des services d'observation organisés de manière appropriée peuvent considérablement faciliter la tâche de la haute direction.

Le service d'observation est nécessaire non seulement pour le tir d'artillerie, mais aussi pour la gestion générale. La manière d'établir ce service dépend des détails de l'organisation. Il serait superflu d'avoir un service séparé pour l'observation de l'artillerie et de l'état-major général. Il est souhaitable que toutes les personnes pouvant fournir des observations précieuses en raison de leur position dans la formation de combat participent à ce service : les officiers des unités d'infanterie situées sur des hauteurs, les observateurs d'artillerie, les officiers de garde et les officiers d'état-major spécialement désignés.

11. Lorsque la distance entre nous et l'ennemi a diminué jusqu'à un passage, il est nécessaire de déployer une ligne continue de forces de garde. À plus grande distance, il n'est pas nécessaire d'avoir une garde continue ; il suffit de surveiller les vallées et les massifs montagneux importants avec des avant-postes séparés.

Lors d'un rapprochement avec l'ennemi, le service d'observation doit très souvent être confié aux unités de garde les mieux placées ; dans ce cas, le travail de protection et de reconnaissance se chevauche presque naturellement.

La tâche de la garde consiste à protéger les forces principales contre des attaques soudaines et à compliquer les reconnaissances de notre position par l'ennemi.

La dernière campagne offre beaucoup d'enseignements sur le service de garde.

La garde japonaise agissait toujours avec une énergie extrême. Dès que nous abattions un poste ou une avant-garde quelconque, les Japonais faisaient immédiatement entrer en combat la réserve de garde, parfois même les forces principales des détachements ; le combat se poursuivait jusqu'à ce que les Japonais parviennent à rétablir la ligne de la garde.

Les réserves des secteurs japonais non attaqués ne se sont pas avancées et n'ont pas contourné nos unités en progression pour les attaquer sur le flanc et les contraindre à se replier.

Nous ne prenions pas le service de garde suffisamment au sérieux. Le manque d'attention et la fatigue constante des troupes, à qui l'on imposait beaucoup de travail superflu, ont entraîné une qualité médiocre du service de garde. On négligeait complètement l'opposition aux reconnaissances de l'ennemi.

Nos troupes ne déployaient que les postes de garde nécessaires pour prévenir toute attaque accidentelle. Chaque bataillon se protégeait lui-même. Il était courant d'envoyer des agents secrets pour se protéger de toutes les compagnies occupant les positions frontales, les flancs et l'arrière.

Une telle organisation du service de garde exigeait, en général, un immense déploiement des forces armées et ne leur accordait jamais une tranquillité complète.

Dans le sens moderne des reconnaissances, il est extrêmement important de ne pas permettre à l'ennemi d'étudier nos positions avant le combat. La surveillance doit empêcher l'ennemi d'explorer l'avant-poste, que ce soit pour une attaque frontale ou une manœuvre de contournement rapprochée de la position.

12. Un rôle énorme dans la bataille du 18 juillet à la position de Tkhavun a été joué par la protection de notre aile droite. Sur l'étendue du front au sud, la division de fusiliers de l'Est de Sibérie a déployé une chaîne de garde composée d'une unité à pied et de deux équipes de chasseurs à cheval des 21^e et 22^e régiments de fusiliers de l'Est de Sibérie. Les Japonais ont décidé de contourner notre position par le sud, ce à quoi une brigade de la garde d'Asada a été désignée. Deux ou trois jours avant la bataille, les Japonais envoient des pelotons séparés pour la reconnaissance, mais toutes leurs quatre tentatives de pénétrer à travers la disposition de nos chasseurs échouent. Le 18 juillet, dès le matin et en partie déjà depuis la soirée du 17

juillet, les Japonais avancent en contournant, n'ayant pas de claire compréhension du terrain. La protection les force à se déployer, à entrer en combat, puis à reculer lentement. Nos chasseurs perdent 40 hommes, les Japonais 60. Les Japonais progressent jusqu'à midi lorsqu'ils rencontrent la position occupée par les compagnies du 22^e régiment de fusiliers de l'Est de Sibérie. L'épuisement des Japonais est tel qu'ils n'entrent que dans un faible échange de tirs avec l'une des compagnies et envoient un message au chef de la division de la garde, indiquant qu'ils ne peuvent pas progresser davantage. Ainsi, de petites unités ont neutralisé le principal assaut de l'armée Kuroki, prévu pour le 18 juillet.

13. Dans les montagnes, les postes de surveillance peuvent être établis beaucoup plus rarement que dans les plaines. La nuit, il n'est pas possible de passer partout ; il faut seulement barrer les routes et sentiers rares, ainsi que les zones accessibles. Le jour, bien qu'on doive considérer le terrain comme généralement praticable, on peut installer quelques postes car ils offrent un vaste champ de vision. Tous les sentinelles doivent être équipés de jumelles afin de tirer parti de ce champ de vision étendu. En 1904, les officiers remettaient toutes leurs jumelles à la garde de surveillance car le nombre de jumelles d'État était insuffisant. Malgré le petit nombre de postes nécessaires, il est impossible d'augmenter significativement la taille des sections de surveillance dans les montagnes par rapport aux normes adoptées pour les plaines. En raison de la difficulté de l'endroit, on ne peut pas compter sur le soutien des postes principaux ; les postes doivent être plus autonomes et plus puissants.

On doit souvent renoncer à une protection stricte. Quelques postes solides par demi-escouade, par escouade, et un avant-poste principal - voilà toute la surveillance de garde sur le secteur de la compagnie. Le jour, les postes sont gardés par des sentinelles, et la nuit des postes secrets sont établis. En raison de la difficulté pour une seule sentinelle de surveiller un large horizon et de la rapide fatigue des yeux lors de l'utilisation des jumelles, on place souvent à la place de la sentinelle et parfois par paire des sentinelles.

Il faut placer les postes aux points avantageux pour la défense. Comme les routes et les sentiers suivent en grande partie les vallées et les cols, dans la plupart des cas, il est préférable de positionner les postes non pas directement sur la route, mais quelque part à proximité, sur des hauteurs. Si les routes sont couvertes de végétation ou traversent de larges vallées, il faudra alors les bloquer directement.

En raison de la difficulté de déplacement, le patrouillage ne peut être organisé que dans de rares cas.

L'établissement d'une ligne de garde présente de grandes difficultés. La disposition des postes individuels nécessite souvent deux à trois heures d'ascension épuisante. La vérification de l'emplacement des postes représente pour le commandant de la compagnie des difficultés considérables. La nuit, il est impossible de mettre en place une surveillance satisfaisante. Par conséquent, si les postes n'ont pas pu être installés pendant la journée, il faut se limiter à l'implantation de points de contrôle sur les routes les plus importantes et y désigner des unités de service fortes.

Le changement quotidien de postes n'est pas souhaitable, car il fatigue beaucoup les troupes. En raison de la désignation de postes forts, la même compagnie peut assurer le service de garde pendant 3 à 4 jours consécutifs. S'il y a des postes faibles, ils doivent être remplacés à partir de la composition du poste principal. Au cours des premières vingt-quatre heures, la compagnie ne fait que commencer à s'habituer à son secteur.

Pour le changement, une nouvelle compagnie arrive au poste principal, où elle est correctement décomptée, reçoit des guides et se disperse aux postes. Les hommes emportent avec eux des provisions et de l'eau, et, si nécessaire, du combustible. Pour l'accompagnement

de chaque poste depuis le poste principal, deux soldats sont désignés afin qu'il y ait ensuite des personnes connaissant le chemin vers le poste. Pour les postes plus importants, une ligne téléphonique est parfois installée. Une transmission des ordres et rapports d'un poste à un autre est organisée le long de la ligne de postes / poste volant à pied /. Un signal est établi pour lequel la ligne de garde est relevée et rentrée vers le poste principal. Autrement, il faudra perdre beaucoup de temps inutile.

3. Repos et mouvement

14. Les montagnes d'une hauteur de 500 mètres sont généralement appelées basses ; à partir de 500 mètres et plus - moyennes ; les montagnes atteignant le niveau de la neige éternelle - hautes. Cette classification est artificielle et n'a pas de signification particulière.

Des vallées étroites et profondément encaissées, des crêtes de montagnes aiguës et dentelées, ne s'élargissant nulle part en plateau, des pentes abruptes — tout cela caractérise davantage un pays montagneux d'un point de vue tactique que les altitudes absolues des sommets isolés.

L'influence des montagnes de caractère alpin, atteignant la ligne des neiges éternelles, se manifeste principalement dans les difficultés que les troupes doivent surmonter pendant les haltes et les déplacements. Les hautes montagnes compliquent les opérations des grandes masses de troupes, tandis que le caractère alpin du terrain permet une division plus importante des détachements. Mais il serait erroné de penser que dans les hautes montagnes, le déploiement en cordon soit légal. Plus la force d'une guerre furieuse est puissante, plus la défense en cordon est dangereuse et inefficace. Les guerres modernes représentent un flot immense et déchaîné ; elles emportent des sections qui étaient auparavant considérées comme totalement inaccessibles. En cas d'affrontement entre la France et l'Italie, nous serions témoins de combats sur les glaciers du Mont-Blanc.

Indiquer la limite d'altitude au-delà de laquelle il est impossible de mener des actions tactiques est impossible. C'est pourquoi il n'y a pas de différence fondamentale entre les opérations en haute montagne et en moyenne montagne.

Les montagnes de Mandchourie, situées dans la zone des opérations militaires, sont peu élevées en termes d'altitude absolue. Seules quelques cimes s'élevaient jusqu'à 400 sagènes / le mont Vinousan - 517 sagènes, une hauteur de 436 sagènes sur l'oléande droit du col Modoulinsky, le mont Makou Tinzà sur la position de Thavan 410 sagènes et d'autres.

L'altitude relative de ces sommets de NEYD par rapport aux vallées adjacentes n'atteignait que 200 à 300 sagènes.

Ainsi, l'expérience de la guerre passée ne pouvait pas fournir d'indications complètement précises sur le mouvement et le déploiement des troupes à de grandes altitudes. Mais en ce qui concerne les opérations militaires, les montagnes de Mandchourie peuvent être considérées comme un terrain montagneux typique ; elles ne présentent pas cependant le trait principal et caractéristique des montagnes du point de vue tactique - l'alternance incessante de crêtes et de vallées, le changement rapide des altitudes relatives dans toutes les directions.

15. Dans les régions montagneuses, en temps de paix, les gens vivent presque exclusivement dans les vallées ; c'est pourquoi, en temps de guerre, les troupes doivent principalement s'installer dans les vallées pour se reposer. Ce n'est que dans les vallées que l'on peut trouver quelques moyens de subsistance et un abri contre le mauvais temps pour les troupes. Les habitations sont situées dans les vallées, l'eau y coule. S'installer sur les hauteurs

fatigue énormément les troupes, car il faut tout envoyer dans les vallées ; en l'absence de sentiers convenables et d'animaux de bât, il faut transporter les charges (eau, bois, nourriture) jusqu'aux hauteurs avec l'aide des soldats.

À mesure que l'on monte la montagne, la température diminue, en moyenne de 0,57 °C tous les 100 mètres / environ 1° Réaumur pour cent brasses /. Là, se dressaient des montagnes presque infranchissables avec des sommets étrangement découpés ; bien que leur hauteur ne dépasse guère 900 mètres, elles possèdent un caractère clairement défini de hautes montagnes. Elles ont un caractère distinctement montagnoux. Les altitudes rappellent les montagnes allemandes de taille moyenne, mais le relief est dans l'ensemble plus sauvage et accidenté. La baisse de température et la rareté de la végétation obligent l'homme à s'installer dans les parties plus basses des montagnes. Dans le climat européen, les établissements humains ne se trouvent pas au-dessus de 2000 mètres. De 2000 à 2600 mètres, il n'y a que des cabanes de bergers habitées en été.

En Autriche, il n'est pas recommandé de disposer les troupes ou de camper à une altitude supérieure à 1200 mètres. Mais bien sûr, en cas de nécessité, cette limite peut être dépassée. L'histoire militaire fournit des exemples de nuitées dans les zones de neige éternelle, mais un tel repos perturbe fortement les troupes. Dans le climat relativement doux à la frontière franco-italienne, les deux côtés se préparent discrètement à occuper des positions à une altitude de 2000 à 2400 mètres, et il est donc prévu qu'une partie des troupes campent à cette hauteur.

Le déploiement des troupes au repos dans les vallées ne rencontre pas de difficultés. L'état sanitaire des troupes en montagne est généralement satisfaisant, grâce à l'air pur et à l'abondance de l'eau courante. Il suffit de respecter uniquement les exigences sanitaires élémentaires et de faire attention, lors du choix des lieux de bivouac, à ce qu'ils ne soient pas inondés en cas de pluie ; cela peut être jugé d'après les traces laissées par les inondations : creux, sable, pierres.

16. La montée en montagne, et parfois la descente, ralentit considérablement les déplacements. En commençant par la pente du chemin, le temps nécessaire pour la montée doit être calculé non pas en fonction de la longueur du chemin, mais de la hauteur à atteindre. La capacité d'un homme est loin d'être illimitée ; pour des montées importantes, il faut pousser jusqu'aux limites extrêmes. Il est extrêmement difficile de fixer des normes pour le travail que l'on peut demander à un soldat, car la force humaine est donnée et variable. Les guides les plus expérimentés réussissent à monter en une journée du village de Chamonix au Mont Blanc, c'est-à-dire à 3800 mètres. Mais ce chiffre est totalement inatteignable en temps de guerre. Une infanterie bien entraînée, avec équipement, peut monter au maximum de 1000 mètres par jour ; sans équipement, jusqu'à 1500 mètres. Les chasseurs, principalement choisis parmi les montagnards, peuvent atteindre 1800 mètres et répéter l'ascension le jour suivant. Ces chiffres ne peuvent être atteints que si les unités sont composées de soldats jeunes et en bonne santé, avec une nourriture en abondance. Ces données proviennent de source et sont entraînées quotidiennement pendant 1 à 2 semaines. La quantité de viande et de sucre dans le régime du soldat doit être considérablement augmentée. Les rations habituelles ne correspondent pas au travail requis d'un soldat en montagne. Un soldat épuisé, ou n'ayant pas pris de petit-déjeuner, ne peut pratiquement pas monter. Une montée de cent mètres doit être accomplie avec de nombreuses pauses.

Si les troupes ne sont pas entraînées, on ne peut pas compter sur une ascension de plus de 600 mètres avec équipement en une journée. Les troupes qui n'ont été formées que sur des terrains d'entraînement et en plaine se sentiront perdues en haute montagne et accompliront

probablement peu ou rien. Les troupes entraînées à la guerre de montagne seront les meilleures et pour l'exécution de toutes les autres tâches.

En une heure, l'infanterie bien entraînée avec équipement peut monter 300 mètres ; l'infanterie ordinaire, 200 mètres.

On peut descendre à une vitesse allant jusqu'à 600 mètres par heure.

Les bâtes peuvent avancer plus vite que l'infanterie lors de la montée, mais lors de la descente ils freinent beaucoup, avançant deux fois plus lentement que l'infanterie.

Les chiffres présentés indiquent à quel point il est difficile de calculer correctement le mouvement en montagne. En Autriche, la pratique suivante est adoptée pour le calcul du temps de marche : on calcule d'abord le temps nécessaire pour parcourir le trajet sur un terrain horizontal, puis on ajoute le temps pour la montée, selon le calcul de trois heures et demie pour 1000 mètres (c'est-à-dire 300 mètres en une heure). Ainsi, pour un parcours de 20 kilomètres avec une montée de 1000 mètres, on effectue le calcul suivant :

20 kilomètres de chemin	5 heures
Grand arrêt	1 heure
Montée de 1000 mètres	3 heures
Total	10/9 heures

Cette méthode peut être considérée comme correcte ; il est seulement nécessaire de prendre en compte le succès de l'ascension en tenant compte des particularités de la route et de l'état physique des soldats.

Lors des manœuvres de 1905 en Haut-Tyrol, l'armée a réussi à effectuer un passage qui a largement dépassé les normes que nous avons indiquées. Un détachement de 4 bataillons (le 14e régiment d'infanterie, recruté dans la région de Haute-Autriche, et le 12e bataillon des chasseurs de courrier, recruté en Bohême), ainsi qu'une batterie, ont effectué, par un temps très mauvais (tempête de neige), un passage par le col de Gollier, culminant à 2300 mètres ; il a fallu monter à 2000 mètres. La marche fut si difficile qu'un grand nombre d'animaux de transport sont tombés ; la batterie de montagne est à peine parvenue à destination. Une telle marche doit être considérée comme exceptionnelle, même pour les troupes de montagne ; malheureusement, nous ne disposons pas de données sur le temps nécessaire pour le passage ni sur le nombre de retardataires.

17. Lors des ascensions, il faut dépenser à la fois de l'énergie physique et morale. La fatigue n'est pas seulement physique, mais également morale ; l'épuisement se manifeste par un manque d'énergie, un manque de volonté d'agir, une attitude apathique envers les événements qui se produisent. Les troupes perdent leurs meilleures qualités. Il est particulièrement important que les officiers conservent leur énergie : si les officiers sont tellement épuisés qu'ils commencent à tout traiter avec indifférence - ce qui arrive à toute personne qui a perdu ses forces -, une unité entière semble disparaître du champ de bataille. Les commandants de compagnie et de bataillon doivent être jeunes, en bonne santé et forts.

Dans ce cas, si l'on exige des troupes un travail au-delà de ce qu'elles peuvent fournir, l'ensemble de l'armée et certaines de ses unités s'épuisent. Simon donne un exemple où un bataillon a reçu pour mission d'attaquer une colline située au-dessus de lui à 1 800 mètres / depuis une altitude de 400 mètres, attaquer une hauteur de 2 000 mètres /. Le bataillon s'était entraîné pendant 10 jours. Le bataillon, avec son équipement, s'est avancé de 1 400 mètres ; il ne restait que 200 mètres à franchir, mais il a fallu l'arrêter et interrompre la manœuvre ; les défenseurs devaient descendre, apporter de l'eau et du vin aux attaquants, et récupérer leur équipement ; seulement légèrement allégé, le bataillon attaquant a pu atteindre le point de

campement prévu. Le lendemain, le bataillon a été frappé par la fièvre due à la fatigue excessive. La manœuvre suivante a dû être annulée ; néanmoins, au retour au camp permanent, une série entière de cas de typhus a éclaté dans le bataillon. Tout le bataillon souffrait. Trois mois plus tard, il n'était toujours pas apte au service normal.

La fatigue morale et physique explique en grande partie le fait étrange observé lors des combats en montagne : de belles unités, dirigées par de bons officiers, exécutent avec précision une marche difficile qui leur est indiquée, contournent l'ennemi, occupent toutes les positions avantageuses pour une attaque décisive et cessent ensuite toute activité supplémentaire. En particulier, cet épuisement survient souvent après une fatigante marche nocturne, terminée par une montée importante. Lors du combat du 4 juillet 1904, le 12^e régiment de fusiliers a dû contourner le flanc droit de la position japonaise. Après une longue marche nocturne exécutée efficacement, le régiment effectua la dernière montée de 150 coudées, apparut soudainement sur la hauteur dominante au-dessus de la compagnie japonaise qui protégeait le flanc, mais ne put avancer plus loin. Le 18 juillet 1904, la brigade de la Garde d'Asada contournait le flanc droit de la 6^e division de fusiliers. La marche nocturne sinueuse à travers un terrain accidenté, avec des montées et descentes incessantes, fatigua tellement la brigade que, à midi, lorsqu'elle était proche de l'objectif du contournement, la brigade était complètement "épuisée" et s'« arrêta ». La fatigue morale était si grande que le régiment perd un simple soldat et trouve impossible de poursuivre le combat.

Lors de toute évaluation des actions militaires en montagne, il faut tenir compte de la dépense d'énergie nécessaire pour surmonter les obstacles présentés par le relief. La difficulté de la gestion en montagne réside dans le calcul précis des forces morales et physiques du soldat. Il est nécessaire de respecter la règle de Souvorov : « Fais à la guerre ce que les autres considèrent impossible ». Mais il faut se rappeler qu'il est possible, en un jour, d'épuiser toute unité au point qu'elle ne puisse exercer aucun effort militaire. Pour bien gérer les forces, il faut également gérer les troupes.

Il est extrêmement utile de connaître les montagnes et l'influence de cette fatigue qui survient lors des ascensions, ce qui détermine l'importance énorme de l'endurance et de l'engagement des troupes dans les mouvements en territoire montagneux. Les bersaglieri, ne représentant pas de troupes montagnardes à proprement parler, lors des manœuvres dans un terrain montagneux difficile (Apennins méridionaux) en 1905, ont correctement accompli les missions de reconnaissance et de garde. La qualité des troupes, comparée à la quantité, a une importance primordiale en montagne.

18. Pour l'organisation du mouvement des troupes, la qualité des routes a une grande importance. Les voies sur lesquelles les troupes doivent se déplacer peuvent être divisées en 4 groupes. Le premier groupe comprend les bonnes routes, permettant le passage de tout type de convoi militaire ; le deuxième groupe comprend les routes permettant le passage de charrettes légères ; sur ces routes, il est souvent possible, parfois avec des chevaux attelés et sur certaines sections avec l'aide des soldats, de faire passer aussi des pièces d'artillerie de campagne. Le troisième groupe comprend de petits chemins étroits, accessibles uniquement aux chevaux et mulets chargés. Le quatrième groupe consiste en des sentiers ou simplement des terrains vierges, accessibles seulement aux piétons.

Il n'y a pas de frontière nette entre ces groupes de voies. Là où un transport de mulets avec des guides expérimentés, habitués aux montagnes, peut passer, un autre peut ne pas réussir. Une batterie de campagne peut surmonter les difficultés présentées par la route, tandis qu'une autre peut être retardée. La question de la praticabilité, avec suffisamment de temps et de compétence, peut presque toujours être résolue.

La même route à une certaine période de l'année peut être accessible aux véhicules à roues, mais à un autre moment, en raison de la boue, des congères de neige ou du verglas, elle peut devenir inaccessible même aux traîneaux.

19. Les colonnes de troupes, lors de leur progression en montagne, rencontrent des obstacles lors des montées et aux passages difficiles des rivières de montagne. L'ordre de marche dans la colonne est constamment perturbé. Les sections difficiles de l'itinéraire provoquent des arrêts dans le mouvement - il est nécessaire de tenir compte du fait que les distances entre les parties de la colonne sont importantes et de prévoir des haltes plus fréquentes. Le mauvais temps et la neige retardent la marche et rendent les calculs du mouvement uniquement approximatifs.

Les difficultés particulières sont surtout rencontrées par les troupes lorsqu'elles suivent des chemins de montagne étroits. Cependant, il serait une erreur de ne pas les utiliser et de maintenir les troupes uniquement dans la région des routes carrossables. Dans la guerre en montagne, l'utilisation des hauteurs est décisive ; celui qui craint d'occuper les hauteurs et d'emprunter de mauvaises routes sera toujours contourné et battu ici.

Sur les routes carrossables en montagne, le passage peut être calculé presque de la même manière que sur les plaines ; il suffit de prendre en compte les retards lors du suivi d'une batterie de campagne en montée. Il est souvent avantageux de détacher l'artillerie avec la protection nécessaire dans un échelon séparé ; c'est ainsi qu'a procédé la plupart du temps en Mandchourie.

Sur les sentiers muletiers, sur les fortes montées, les troupes s'étirent fortement. Les endroits difficiles sont parcourus par une compagnie en un quart d'heure. Pour éviter les affrontements et que les troupes ne se fatiguent inutilement, lorsqu'on suit un chemin difficile, il faut compter une heure pour chaque bataillon. Chaque bataillon doit partir une heure après le précédent. La brigade représente une unité trop importante pour suivre un seul sentier de montagne ; il faut utiliser les plus petits sentiers disponibles afin de prévoir le déplacement en régiments ou même en bataillons. Sur un sentier muletier, la brigade constitue une unité plus encombrante qu'un corps entier sur une route carrossable.

L'infanterie dans les montagnes doit savoir se déplacer non seulement sur de petits sentiers étroits, mais aussi complètement en dehors des chemins. Le mouvement le long des pentes est particulièrement important lors de l'approche d'un champ de bataille afin de ne pas encombrer les troupes sur des sentiers étroits ; une marche réussie sur un terrain considéré comme impraticable peut avoir une grande importance tactique. Souvent, on confondait terrain sans route avec terrain inaccessible. Mais là où il est impossible de se déplacer avec des troupes montées et de l'artillerie, l'infanterie doit généralement avancer malgré tout, et même l'artillerie ; car les déplacements fatigants mais de courte distance ne peuvent être mesurés à l'échelle de passages entiers.

20. La protection du mouvement en campagne dans les montagnes ne peut pas être atteinte par les méthodes utilisées pour les plaines. En effet, il est impossible de se déplacer sur les côtés de la route dans les montagnes, sauf rares exceptions. Il est souvent recommandé de positionner, à partir de la section marchant en tête de colonne, une sorte de garde le long des deux côtés de la route sous forme de postes séparés. Il s'agit d'une mesure purement passive ; elle nécessite beaucoup de temps et d'efforts, et le déplacement est retardé. Une ligne de garde ainsi établie peut toujours être facilement percée par un ennemi entreprenant, afin de provoquer le désordre dans la colonne en marche.

L'avant-garde ne sera couverte par les postes avancés dans de rares cas seulement, car il est souvent nécessaire de beaucoup de temps pour atteindre les hauteurs ; les convois ne

seront pas non plus assurés, car sur la route des principales forces, ils sont habituellement abandonnés. Il nous semble que l'idée de former deux cordons de surveillance pour sécuriser le passage d'une unité correspond aux conditions de la situation uniquement dans des cas exceptionnels. Tant que l'ennemi est loin, la sécurité de la marche est mieux assurée en avançant sur un large front. Un réseau de petites unités progressant sur tous les sentiers, prenant en temps opportun les points clés des routes et des cols de montagne, et une reconnaissance active, tout cela suffit pour garantir la progression. Toutes les forces doivent s'efforcer d'avancer non pas en étroite ligne, mais sur un front large.

Attaquer non pas par une voie étroite, mais sur un large front. Lorsque l'attaque doit se faire en contact avec les unités avancées de l'ennemi, il est impossible pour la troupe principale et tout l'avant-garde de se déplacer dans la vallée en masse. Il est nécessaire d'envoyer des unités entières - des pelotons, des compagnies - sur les crêtes ayant une direction de marche parallèle, qui avanceraient devant l'avant-garde. En raison du nombre considérable de notre cavalerie et des détachements de chasse, qui opéraient devant notre front, les Japonais avançaient presque toujours en ordre de bataille ; sur les côtés de la vallée, se déplaçaient des colonnes assez denses. Il est probable que les unités de combat devaient, en raison de la fatigue, être remplacées plusieurs fois, et les marches ne pouvaient être que de petites distances - environ 10 verstes par jour, mais en revanche, nos unités avancées ne pouvaient ni s'arrêter quelque part, ni établir une embuscade de quelque ampleur que ce soit.

La protection du mouvement des troupes dépend entièrement du caractère et de la situation des belligérants ainsi que de l'environnement local. Lors d'une expédition contre des sauvages ou des montagnards, il faut prendre d'autres mesures que lors d'une confrontation avec un peuple armé civilisé.

21. Lors d'une retraite, il serait extrêmement important, tout comme lors d'une offensive, de se replier sur un front large. Malheureusement, on ne peut pas compter là-dessus. Dans le combat en montagne, sur le plan tactique, il s'agit précisément de nettoyer les hauteurs importantes. Dès qu'une unité commence à se détourner du combat et à se retirer, elle ne libère pas lentement toutes les hauteurs. Les troupes, en économisant leurs forces, descendent naturellement dans les vallées et s'arrêtent sur les routes. En avançant rapidement seulement de petites unités le long des crêtes des montagnes, le vainqueur obtient la possibilité de tirer sur l'ennemi en retraite dans les colonnes de marche dans la vallée. La tâche consiste à organiser correctement la retraite, mais on ne peut y penser que si les troupes ont conservé un ordre complet et si leur moral est inébranlable, ce qui est presque jamais le cas lors d'une retraite. Une retraite dans le moindre désordre peut se transformer en catastrophe. On pense à tort qu'en montagne, il est possible de se retirer avec le combat, en retardant l'ennemi et en lui infligeant des pertes. Une fois la décision de se replier prise, elle doit être exécutée rapidement, car les troupes se déplacent uniquement par les vallées, où elles sont sans défense.

22. Comme nous l'avons indiqué précédemment, un soldat avec son équipement se déplace en montagne une fois et demie plus lentement que ceux qui marchent légèrement. L'équipement et les uniformes de l'infanterie ont une grande importance. Les jambes, la poitrine, le cou et les bras du soldat ne doivent être entravés ni par les vêtements ni par l'équipement. L'équipement en sac n'est pas adapté pour la montagne – les sacs à dos sont bien plus pratiques. Un manteau roulé ne doit pas être porté sur l'épaule, mais attaché au sac à dos. Les chaussures doivent être particulièrement solides, avec une semelle dure, un talon saillant, de préférence avec des clous et des fers à cheval, sinon le pied glisse.

À l'été 1904, les sacs de voyage dans certaines étagères grises ont été recousus de manière à ce que leur volume soit réduit de plus de moitié ; certains ont été remplacés par des housses de bottes. La charge portée par le soldat, à l'exception des cartouches, a été réduite au

maximum. Les soldats plaçaient les sacs réduits un peu plus haut afin de transférer le poids sur le dos.

Dans un combat en montagne, il est impossible de permettre qu'un soldat porte sur lui plus de 30 à 40 livres. Si réduire le poids total du paquet du soldat à ce point n'est pas possible, il faut le diviser en deux parties : la première contiendra l'équipement d'un soldat qui ne doit en aucun cas être retiré ; la deuxième partie comprend les objets nécessaires à la vie du soldat en campagne. Au combat, lors des reconnaissances ou du service de garde, cette partie de l'équipement ne doit pas être retirée au soldat afin de lui permettre une liberté de mouvement.

Les Japonais pouvaient se passer de sacs à dos pendant 14 jours. Cela était considéré comme un moindre mal que le fardeau imposé au soldat pendant un long combat. L'équipement de combat du soldat japonais consistait en un paquet contenant un outil de tranchée attaché, un petit sac en toile avec quatre repas, un gourde, un sac avec du pain, de la vaisselle de cuisine, et 150 cartouches (120 dans la cartouchière, 30 dans le sac de pain).

De la même manière, nos unités d'infanterie, lorsqu'elles devaient mener un combat offensif, se débarrassaient de leur équipement, ne conservant que des biscuits et des cartouches.

En enlevant l'équipement pendant le combat, nous risquions bien sûr de le perdre en cas d'évolution défavorable des événements. Et c'est exactement ce qui se passait. Lors de la retraite, les équipes de chasse ainsi que des bataillons entiers perdaient leur équipement. Mais il faut choisir le moindre mal. Les avantages d'alléger le soldat sont si importants qu'il ne faut pas s'arrêter par peur de perdre certains objets. Peu importe, lors de chaque retraite, beaucoup se perd ; là où les gens risquent leur vie, il ne faut pas se soucier d'un petit risque matériel. Lors des combats de la campagne passée, des personnes spéciales étaient souvent désignées, lors des retraites ordonnées, pour transporter l'équipement des soldats blessés ou ceux portant les blessés. Cela ne fait aucun doute qu'une sollicitude excessive pour les biens ne doit pas avoir sa place au combat, car elle affaiblit terriblement la composition des combattants. Même dans les premières lignes de formation de combat, si les considérations matérielles sont au premier plan, il n'y aura personne pour se battre.

Il est nécessaire que les officiers conservent leur énergie lors des opérations en montagne. Il ne faut pas accabler les officiers d'un équipement important, mais il faut qu'ils soient indépendants du convoi. Les bagages des officiers doivent être transportés sur des mulets, et si l'opération se déroule dans une région inaccessible aux animaux de bât, alors les aides des officiers doivent recourir à des porteurs pour les objets les plus nécessaires.

23. Les questions liées aux déplacements en montagne et à l'équipement sont étroitement liées à la question de l'organisation du convoi. La répartition correcte des bâts et des charrettes est importante.

Le fractionnement et l'étirement constants des régiments, qui se produisent lors des opérations militaires en montagne, rendent nécessaire l'équipement autonome des petites unités sur le plan logistique. Un régiment en montagne représente une entité logistique beaucoup trop importante : l'organisation du train régimentaire doit répondre aux exigences de l'organisation du train divisionnaire en plaine.

L'organisation du camp doit fournir une livraison complète de munitions pour chaque compagnie.

La livraison laborieuse sur des bâts doit être limitée au strict nécessaire. Il est fortement souhaitable d'organiser un service mixte de transport. Les troupes qui doivent suivre les sentiers de montagne déposent les véhicules à roues au service de transport et reçoivent en échange des animaux de selle. Voici les principes directeurs adoptés en Autriche-Hongrie.

Le bataillon autrichien, destiné à opérer dans les hautes montagnes, reçoit selon l'organisation normale de montagne 59 animaux de bât ; lorsqu'il est en partie prévu d'utiliser un train de roues, le nombre de bêtes de somme est réduit à un cinquième.

En Mandchourie, les animaux de bât étaient principalement nécessaires pour le parc de compagnie, afin de transporter sur les hauteurs des cartouches, de l'eau, du combustible et des provisions. L'approvisionnement en arrière pouvait se faire sans problème sur des chariots. Malheureusement, l'infanterie et les unités de fusiliers les reçurent tard. Dans la deuxième moitié de la guerre, certaines compagnies ont introduit 3 à 4 ânes, qui ont apporté une aide considérable.

Pour alléger les soldats, précisément pour le transport des manteaux et d'une partie de l'équipement, en août 1904 les compagnies de l'Escadron de l'Est ont reçu chacune 3 charrettes en attelage de quatre chevaux, avec des soldats comme conducteurs. Cette augmentation du convoi de premier rang s'est avérée naturellement extrêmement malheureuse, et lorsque ces charrettes disparurent au moment de la bataille, personne ne songea à elles.

À l'arrière, il y avait plusieurs transports à dos et parcs pour les batteries de montagne, ce qui semblait être un luxe superflu.

24. Si un seul tronçon du chemin d'approvisionnement est difficile, il est possible d'introduire des transports en relais à dos d'âne, circulant sur le même passage d'un magasin à un autre. Ici, il peut ne pas y avoir de circulation de véhicules à roues ; ou bien les charrettes peuvent seulement être partiellement déchargées. Ce type de transport à bâtons, depuis la mi-octobre 1904, fonctionnait chez nous au col de Dalin, entre Sanlunyu et Qinghecheng. Les charrettes à deux roues traversaient le col uniquement sur ordre spécial.

S'il y a de grands cols à l'arrière, il est souvent nécessaire de prendre des mesures spéciales pour augmenter leur capacité de passage. Il faut désigner une équipe pour maintenir en bon état la route à travers le col ; en été, il faut s'occuper de l'écoulement de l'eau du revêtement vers la route, en hiver, il faut déblayer et tasser la neige. Il faut élaborer, en cas de fort trafic, une deuxième voie de terre à travers le col ; parfois, il suffit seulement d'aménager des points de croisement. Il peut être nécessaire de nommer un commandant du col - provenant principalement des officiers d'ingénierie ou du génie - et de mettre à sa disposition des unités entières.

4. Méthode de combat à pied

25. La manœuvre et le mouvement sont très importants dans le combat en montagne. Les montagnes sont immobiles, mais les hommes marchent et se rencontrent", dit le proverbe populaire.

Cependant, le mouvement lors d'une avancée en montagne, en raison de ses caractéristiques particulières, n'a pas le caractère de porter un coup. Le mouvement dans le combat en montagne n'a qu'importance pour la préparation à l'action avec les armes. La tâche de concentrer un groupe de combattants en une masse suffisamment compacte pour qu'elle représente un seul poing et de la lancer contre l'ennemi avec une telle vitesse que son impulsion physique le balayerait semble évidemment impossible dans le combat en montagne.

Utiliser la vitesse acquise lors du déplacement des troupes pour frapper l'ennemi, porter un coup physique, renverser l'ennemi avec la poitrine - en combat de montagne, cela est impossible.

L'assaut est l'arme de la cavalerie ; il est impossible de le refuser à l'infanterie, même sur un terrain plat. Il est nécessaire de faire une nette distinction entre les jambes du cheval,

qui constituent réellement l'arme du cavalier — l'arme de l'assaut, et les jambes de l'infanterie, bonnes seulement pour se déplacer. L'infanterie ne doit pas oublier que, même pour une bonne cavalerie dans une bataille moderne, il y a presque rien à faire et que si elle considère ses jambes comme une arme et compte sur elles, elle se transforme en cavalier sur un cheval misérable, qui ne peut parcourir même pas mille pas en cinq minutes et incapable de renverser ou piétiner quiconque.

L'infanterie dispose de deux moyens de combat : le feu de l'arme et l'avancée. L'un de ces moyens sert à la préparation, l'autre à la résolution de la bataille. La question de savoir si le mouvement au combat doit être considéré comme une préparation ou comme une résolution divise deux orientations de la pensée scientifique moderne dans le domaine de la tactique. Faut-il tirer en avançant pour pouvoir se déplacer plus loin, ou avancer pour pouvoir tirer sur l'adversaire ? Le règlement français de 1904 opte pour la première solution ; il dit : l'infanterie dispose de deux moyens de combat : le feu et l'avance. Le feu sert à la préparation, l'avancée à la résolution. Lorsque le feu a suffisamment affaibli l'ennemi, commence alors l'avancée pour attaquer l'adversaire. Seule l'avance est décisive et irrésistible ; mais elle doit être précédée par un feu puissant. En Allemagne, bien qu'ils ne soient pas complètement catégoriques, ils tendent vers l'opinion opposée. Comme nous avons atteint la supériorité par le feu par notre obstination, la victoire est à nous, dit un soldat allemand. Pour l'offensive, le règlement allemand prévoit que la ligne de feu soit portée à la distance la plus proche de l'ennemi. Ainsi, selon la doctrine allemande, le feu non seulement prépare la voie pour une avance ultérieure, mais sert également directement de moyen pour atteindre la victoire. En Autriche, le règlement stipule que le feu est le principal moyen de combat de l'infanterie ; grâce à lui, le succès est préparé, et le plus souvent est même décidé.

La conduite des combats en montagne oblige à accorder une importance décisive aux actions des armes. Les déplacements en montagne représentent un moyen purement préparatoire.

L'infanterie engage le combat, le mène et le termine. Les autres armes doivent s'efforcer de toutes leurs forces d'aider l'infanterie, de lui faciliter sa tâche de combat. Mais l'infanterie ne peut pas compter sur le fait que les actions des autres armes lui ouvriront un chemin sans obstacles vers la victoire et prépareront la décision de l'assaut. Une bonne infanterie compte surtout sur ses propres forces. Les échecs des attaques d'infanterie en 1870-71, pendant la guerre russo-turque, la guerre anglo-bôer et la guerre russo-japonaise s'expliquent principalement par le fait que l'infanterie offensive comptait sur tout déjà préparé pour un mouvement sans obstacle vers l'attaque, et que les autres faisaient pour elle le travail de combat requis.

26. Sur le travail de combat - la défaite du commandant - est attribuée à Sa Majesté le hasard. L'offensive échoue. La défaite est attribuée soit à un manque de courage, soit au hasard ; très souvent, on suppose que pour gagner, il fallait inventer une forme particulière de formation de combat.

Au lieu de harceler l'ennemi, ils effectuent, sous le feu, des mouvements connus d'évolution. Le combat est considéré comme un exercice unilatéral. L'inexpérience n'est pas prise en compte dans le calcul de la riposte de l'ennemi, et l'on agit de manière résolue. Concrètement : en temps de paix, les positions de l'ennemi sont marquées par des lignes militaires, et l'on tire dessus avec des balles et des obus. Si les chasseurs ne peuvent pas vaincre l'ennemi avec les actions appropriées à la situation, celui-ci est ensuite indiqué par le feu que la résistance sera persistante, alors ils décident d'effectuer devant l'ennemi un schéma d'évolution connu. Ils manœuvrent selon les modèles assimilés de la pratique pacifique ; tirer des balles de combat au lieu de cartouches à blanc constitue une insignifiante réalité. Lors de l'exécution des séquences modèles, généraux et soldats sont exposés au risque, montrant

parfois un grand degré de courage et de dévouement. On suppose que la victoire sera le résultat des évolutions exécutées ; que la quadrille de combat, dans son essence intérieure, mènera à l'effondrement de la résistance de l'ennemi. L'attaque acquiert un caractère mystique ; la notion rationnelle du combat est remplacée par un certain fétichisme. Essentiellement, la même méthode est utilisée que celle à laquelle les Hébreux ont eu recours avec succès à Jéricho – le culte, la musique, le mouvement des processions – et les murailles sont tombées.

Peu importe combien nous admirons le courage manifesté dans tel ou tel événement, une conclusion reste incontestée : depuis la bataille d'Ïthrykhonsk, aucune position forte, défendue par de bonnes troupes, n'a pu être prise uniquement par des démonstrations, aussi impressionnantes soient-elles.

Un fantassin n'a qu'un seul moyen de frapper l'ennemi : l'utilisation correcte du fusil au combat. Le mouvement du fantassin n'est pas un objectif des opérations militaires, mais seulement un moyen de se rendre à un endroit favorable pour agir avec l'arme.

Il y a eu un temps où, dans l'artillerie, on accordait plus d'attention au mouvement et aux évolutions qu'au tir. La guerre a clairement montré que les artilleurs qui savent seulement sauter ne savent rien au combat. En réfléchissant à l'expérience de la guerre, nous en venons à la conclusion que l'importance militaire des évolutions de l'infanterie et, en général, du mouvement est quelque peu exagérée. La véritable valeur n'est pas dans le mouvement lui-même, mais seulement dans la position qu'il nous amène à atteindre.

Entre-temps, le mouvement en avant, accompagné de diverses réorganisations, est souvent utilisé par l'infanterie au combat comme un moyen indépendant de lutte. C'est la manière naturelle d'avancer de l'infanterie, qui n'a pas confiance en son arme, dont l'action est inexpérimentée et qui ne comprend pas l'essence du combat offensif. Dans ces conditions, les fantassins agissent comme si ce n'étaient pas des fusils mais des bâtons ou des crécelles qu'ils avaient entre les mains : l'avance se fait ouvertement à grande distance, les soldats s'alignent, se mettent en rang et avancent ; il ne s'agit pas d'adaptation au terrain – le sens de cette méthode réside précisément dans l'impression morale qu'elle produit. La théorie de cette manière d'avancer exige de marcher le torse découvert et le menton haut.

L'ordre de bataille qui s'avance ressemble à une battue : par son aspect imposant et le bruit des coups de feu, il cherche à effrayer l'ennemi, à le chasser de la position qu'il a choisie. Toucher, mais ne pas blesser. Dans cet ordre de bataille, on « s'arrête non pas pour tirer, mais on tire parce qu'on s'arrête ».

Dans de rares cas seulement, en présence d'une résistance minime, une telle méthode d'avancée peut avoir du succès. L'élément de rapidité peut produire un effet démoralisant sur les troupes de seconde classe, surtout si elles ne comptent pas sur leur tir à courte distance. Mais même de petits succès sont payés à un prix très élevé – l'aspect redoutable du champ de bataille entraîne de grandes pertes.

Il faut se méfier de toutes les théories dont le but n'est pas d'infliger un véritable dommage à l'ennemi, mais seulement de l'effrayer par quelque moyen que ce soit.

La science militaire a fermement établi l'exigence de mener l'offensive non selon un modèle ou un schéma, mais en fonction des conditions particulières de la situation.

Ce ne sont pas des règles abstraites tirées au hasard qui doivent guider le comportement de celui qui attaque, mais uniquement la conscience de ses forces et le degré de résistance ennemie. Une évaluation correcte des premières et une reconnaissance en temps opportun de la seconde créent une proportion tactique appropriée, élèvent le moral de la direction et insufflent à tout le travail tactique une impression de sécurité et l'espoir d'un succès final rapide.

En pratique, cela ne pourra être atteint que lorsque l'infanterie aura assimilé l'idée que dans le combat on agit avec le feu et la baïonnette, mais pas avec les jambes, ni avec telle ou telle formation de combat. Les formations de soldats ne sont pas des formations de combat, ni les armes, mais seulement un moyen de permettre d'agir avec les armes.

Les manœuvres dans des conditions pacifiques influencent considérablement la propagation de vues erronées sur les méthodes de combat. Lors des manœuvres, les armes ne sont pas utilisées : les balles ne fusent pas, les baïonnettes ne piquent pas. Le sens du combat - l'utilisation de l'arme - passe au second plan lors des manœuvres. L'importance principale des manœuvres réside dans les techniques préparatoires : le mouvement, le choix de formations connues. Aux manœuvres, seuls les pieds des soldats travaillent ; si l'attention accordée au sens de la manœuvre est insuffisante, les pieds des soldats commencent à être perçus comme un moyen de combat autonome et décisif. En résumé, en schématisant les méthodes d'utilisation, nous élaborons naturellement un modèle sans vie, car notre généralisation ignore l'essence du combat : l'utilisation de l'arme par l'ennemi et par nous-mêmes.

Chaque fantassin, recevant une mission offensive, se pose la question : que faire ? Le succès de l'offensive dépend de la réponse correcte à cette question.

Si un fantassin n'est pas convaincu que le combat se résume à un emploi habile du fusil, il ne profitera ni de son excellent fusil, ni de sa préparation au tir, ni des notions stéréotypées concernant la position de tir principale. Sa tâche lui apparaîtra simplement comme un mouvement : en avant ; la préparation de tir se transformera en pause entre deux courses. Au lieu d'obtenir une supériorité de feu, il ne fera que suivre un des numéros du programme, tirant un certain nombre de cartouches avant de courir à nouveau. L'ordre de bataille se transformera en un ensemble général, car la poursuite est sans aucun doute l'incarnation du mouvement en avant comme moyen de combat. La conduite d'une bataille offensive perdra toute cohérence planifiée ; l'infanterie agira indépendamment des conditions locales ; la méthode d'attaque sera la même, que ce soit contre une position fortement fortifiée ou contre un petit groupe de cavalerie légère. L'esprit du combat ne résidera pas dans des actions réfléchies, mais dans l'exécution d'un modèle. L'élan offensif d'une telle infanterie sera immédiatement brisé lorsqu'elle réalisera qu'elle « tente quelque chose avec des moyens inadaptés ».

27. La victoire consiste à atteindre la supériorité dans l'action des armes. L'offensive de l'infanterie est son effort militaire pour se rapprocher de l'ennemi en sentant sa propre supériorité, afin de porter le combat dans des conditions plus décisives ; l'offensive est le rapprochement avec l'ennemi pour le vaincre dans un combat singulier, ou le vaincre par une action plus habile des armes.

Il serait extrêmement erroné de penser que la décision en matière de tactique d'action répond davantage à ce que l'on appelle la tactique de choc qu'au principe que nous développons de l'assaut de combat. Si nous ne voyons dans le feu de fusil que la préparation de l'offensive, le combat commencera naturellement par un bombardement des positions de l'ennemi, un bombardement encore plus inutile que celui de l'artillerie. Ce sera un début languissant et timide, car l'action des armes a une importance secondaire – et la décision – l'assaut – est repoussée à la fin. La méthode de choc donne à la défense un gain de temps, la possibilité de corriger et de renforcer la position, de se préparer à l'assaut décisif ; l'art du combattant individuel, sa préparation solitaire cède la place à l'effort de submerger l'ennemi par le nombre ; cette façon d'agir indique un manque de sentiment de supériorité vis-à-vis de l'ennemi, une incertitude, une absence de véritable esprit offensif.

Pour le succès d'une offensive décisive, il est nécessaire d'adopter l'approche la plus énergique. Les actions doivent être menées dès le départ avec autant de détermination que possible dans les conditions données, avec l'énergie et l'esprit de l'attaquant.

La tension extrême des forces de l'attaquant immédiatement, un combat d'infanterie énergique à des distances décisives constituent la caractéristique distinctive de la tactique de feu. Seule la tactique de feu correspond à un développement résolument actif des opérations.

28. Le tir croisé des chaînes lors de l'approche à la distance maximale permise par la situation n'est nullement une action préparatoire, mais comporte en elle-même des éléments de décision, car il élimine l'un des adversaires, comme la partie de fusiliers. L'attaque après l'atteinte d'un avantage décisif dans le feu se réduit à l'exécution des survivants qui se sont cachés dans les tranchées, et au placement sur leurs os.

Les conditions du combat de montagne ne permettent pas de considérer les armes à feu et les armes froides comme des éléments opposés par leurs propriétés. La méthode de leur utilisation ne représente pas de différence fondamentale. Il faut toucher l'ennemi à la fois par balle et par baïonnette en utilisant les mêmes formations peu denses et dispersées. L'entraînement supérieur du soldat dans la préparation individuelle se manifeste à toutes les distances ; à mesure que l'on se rapproche de l'ennemi, cette préparation devient plus sensible. L'action de la baïonnette ne réclame pas plus de détermination absolue que le combat à feu à distance rapprochée. L'utilisation de la baïonnette pendant la journée constitue un cas particulier lors de l'achèvement d'un ennemi déjà affaibli par le feu. Le combat à la baïonnette représente alors une continuation directe du combat à feu, en constituant en quelque sorte son complément.

L'assaut à la baïonnette doit être utilisé dans les cas où le défenseur est resté sur sa position jusqu'à l'approche de l'attaquant, lorsque la distance entre les belligérants s'est réduite à 2-3 pas. Mais même à cette distance, l'usage du feu est encore possible. Lors de l'affrontement nocturne du 22 juillet 1904, les Japonais, pris au dépourvu, n'ont pas eu le temps de fixer leurs baïonnettes, mais pendant l'échauffourée, ils se sont regroupés en une sorte de carré et ont reculé, en tirant en reculant.

Le combat à la baïonnette en plein jour s'explique par la présence de couvertures suffisamment précises chez le défenseur. Dans un combat sur le terrain, sans aucune fortification, le combat à la baïonnette serait un phénomène tout à fait exceptionnel : le feu de fusil à des distances de tir direct sur l'infanterie non retranchée a une importance décisive - soit l'attaquant n'avance pas, soit le défenseur réussit.

La présence de tranchées chez le défenseur change la situation. Un feu puissant de l'attaquant, que ce soit par fusil ou par shrapnel, peut forcer le défenseur à abandonner la tranchée en tant que position de tir. Le feu de l'attaquant oblige le tireur dans la tranchée à se protéger complètement. La tranchée se transforme alors en simple abri. Le défenseur préserve sa vie, mais en tant que tireur, il sera neutralisé. L'attaquant obtient la possibilité de s'approcher de la tranchée avec peu de pertes et devra le faire pour terminer l'affrontement. Le feu est inefficace contre ceux qui se mettent entièrement à l'abri dans le sol, c'est pourquoi la présence de tranchées et d'abris augmente considérablement le nombre de cas où le combat au corps à corps avec la baïonnette est nécessaire.

Il est indéniable que, en l'absence de tranchées, le feu de l'attaquant, ayant atteint une certaine intensité, oblige une partie des tireurs de la défense à se cacher. C'est ainsi que, par exemple, le 17 août 1904, sur la position de Tsoufaytoun, il y eut un mélange des unités suite au soutien des troupes de la 6e et 67e divisions d'infanterie par des éléments de la 3e division d'infanterie et des unités de réserve. Pendant la période critique du combat, les Japonais commençaient déjà à obtenir la supériorité de feu sur certains secteurs. Lors de l'inspection de la ligne de tir par le général et le major Danilov, certains commandants de peloton et de sections se sont plaints de soldats refusant de tirer et se cachant dans les tranchées. Si nous avions définitivement perdu la discipline de feu, il est certain que les Japonais seraient entrés dans la position et auraient terminé le combat par un combat au corps à corps. Mais grâce au

travail coordonné des officiers généraux, des officiers et des sous-officiers, il a été possible d'établir le calme et l'ordre dans nos unités de tireurs. Non seulement nous avons arrêté l'avancée des Japonais, mais au 18 août, nous avons acquis la supériorité de feu.

L'étude du combat en montagne ne permet en aucun cas d'affirmer qu'il est possible, par le seul feu, de forcer l'ennemi à abandonner une position, que l'on pourrait ensuite occuper sans aucun effort. Au contraire, en raison de l'abondance des cachettes, dans le combat en montagne, il peut même être plus fréquent qu'en plaine de recourir à l'action de la baïonnette. Mais les combats de jour à la baïonnette au cours de la bataille n'ont pas une importance primordiale, ils ont un rôle de détail, constituant non pas des épisodes décisifs du combat.

29. La confusion des concepts sur le combat augmente souvent du fait que, en opposant la balle et la baïonnette, on entend non tant l'action des armes à feu et des armes blanches, mais plutôt deux périodes du combat : à longue et à courte distance. En disant que seule la baïonnette est une arme décisive, on veut en réalité dire que le combat ne peut être résolu qu'à courte distance, que la victoire ne peut être obtenue que par la volonté de mettre l'ennemi dans des conditions décisives. La baïonnette n'est pas tant une arme perçante qu'un symbole de rapprochement, un symbole d'une action résolue.

Ces notions ne correspondent plus à la pratique du combat moderne. La baïonnette n'est plus naturellement utilisée comme symbole du combat rapproché. Cela se manifeste de manière évidente dans le combat en montagne ; dans les montagnes, il est difficile pour le défenseur de trouver une position offrant un bon tir ; les espaces morts facilitent l'approche des adversaires ; le combat d'infanterie en montagne se déroule généralement sur des distances beaucoup plus courtes que sur terrain plat. Parfois, le défenseur doit ouvrir un feu sérieux après avoir laissé l'ennemi s'approcher à 50 pas. Il en fut ainsi, par exemple, lors de l'affrontement des Japonais avec le troisième bataillon du régiment de fusiliers tôt le matin du 17 août sur la position de Zofantun, qui se termina extrêmement rapidement par l'anéantissement presque total de notre bataillon. Malgré le fait que le combat se déroulait à des distances très rapprochées, il n'y eut pas d'affrontement à la baïonnette.

Dans les conditions modernes, il est fatal de penser que seules la baïonnette sert à neutraliser l'ennemi à courte distance. N'oublie pas que ton fusil n'est pas seulement une excellente arme de tir à longue portée, mais aussi une arme redoutable pour le combat rapproché, disait un fantassin de l'infanterie.

30. Les bonnes troupes doivent être élevées dans l'idée de l'importance du feu rapproché. Il est regrettable que l'infanterie ait absolument besoin de lignes d'obstacles artificiels pour développer le feu rapproché ; cela signifie que les fantassins craignent tellement la pression de l'ennemi que pour leur tranquillité pendant le tir, une protection spéciale est nécessaire - des filets de fil de fer. Un exemple brillant de l'utilisation du feu rapproché peut être trouvé dans les actions de la compagnie du capitaine Volkoboy du 2e régiment d'infanterie de Sibérie orientale lors de la bataille de Tkhavuan le 18 juillet 1904. La compagnie occupait l'aile droite de la position de la 6e division d'infanterie de Sibérie orientale. Devant la hauteur occupée par la compagnie s'étendait une vallée d'environ 150 à 300 pas de largeur ; derrière elle se dressait une crête d'une ampleur similaire à celle que nous avions occupée. La compagnie était sous feu à seulement 160-200 pas, mais en revanche, les Japonais ne pouvaient préparer une attaque avec l'artillerie. L'aile découvert était couverte par le feu de la position principale d'artillerie et par le détachement du 22e régiment d'infanterie.

À l'aube du 18 juillet II, les bataillons de la division de la garde ont commencé à avancer. Le centre de la division a été arrêté par le secteur défendu par le capitaine Volkoboy. À midi, la division de la garde avait occupé la position du demi-cercle, englobant largement ce

secteur. Les efforts ultérieurs pour progresser n'ont mené à rien. Le régiment de fusiliers de Sibérie orientale était l'un des rares régiments à bien tirer.... Se montrer au-dessus de la crête pendant plus d'une seconde signifiait la mort certaine.... Les Japonais, par leur feu faible, semblaient reconnaître que tout leur élan vers l'attaque avait été neutralisé. Les pertes dans la compagnie du capitaine Volkoboy étaient toutefois considérables ; comme il n'y avait pas de compagnies libres, le commandant du régiment, le colonel Lasky, l'a renforcé au cours de la journée avec des réserves de compagnies libres des compagnies voisines – sections, demi-compagnies. Nous avons tenu jusqu'à la fin du combat ; le soir, sur ce secteur, nous avions les éléments de sept compagnies. La perte totale sur ce secteur est d'environ 300 hommes, soit le double du nombre initial des défenseurs.

À 3 heures de l'après-midi, le général Hasegawa, chef de la division de la garde, envoya sa réserve divisionnaire - le 1er bataillon - sur ce secteur et ordonna de s'emparer de cette hauteur. Mais les Japonais étaient tellement démoralisés par les tentatives précédentes infructueuses et par notre supériorité ininterrompue de trois heures de feu que, naturellement, l'ordre n'eut aucune conséquence. La garde resta couchée. Désormais, l'échec de la garde était complet. Ils engagèrent toutes leurs réserves et si le combat ne s'était déroulé qu'entre eux seuls, je suis convaincu que la situation des Japonais aurait empiré de plus en plus. Cette bataille apporta au quartier général japonais une inquiétude infiniment plus grande sur le franchissement du Loo.

Le combat du 18 juillet montre l'importance énorme du tir rapproché d'une unité entraînée et instruite, dirigée par des officiers dignes. Seuls de bons tireurs, de bons soldats peuvent compter sur le tir rapproché ; une foule non entraînée n'est pas adaptée à cet effet. Il faut se rappeler l'enseignement verbal de Souvorov à ses soldats sur la connaissance qui leur est nécessaire : l'apprentissage est la lumière, l'ignorance est les ténèbres ; le maître a peur du travail ; et si le paysan ne sait pas manier la charrue, le blé ne pousse pas. On donne trois hommes ignorants pour un instruit. Nous en voulons plus que trois : donnez-nous six, donnez-nous dix pour un. Voilà, camarades, l'instruction militaire ; messieurs les officiers, quel enthousiasme !

31. Dans la bataille, les troupes sont guidées par ces idéaux de combat qui sont enracinés dans l'histoire de son armée, son éducation et son entraînement pacifiques. Les règlements influencent la méthode de combat seulement dans la mesure où ils correspondent à l'esprit de l'armée ou ont contribué à sa transformation. Il est indéniable que la meilleure partie des officiers et des soldats se précipite au combat vers les actions les plus honorables, comme vers un idéal. Les brigands chinois ne considèrent que l'efficacité personnelle dans l'usage des armes à feu : au lieu de dire « il est courageux », ils disent « il tire bien ». C'est bien sûr un penchant indésirable. Jusqu'à présent, est également maintenue la vision opposée et chevaleresque de l'action à l'arme blanche, comme étant le seul moyen noble de frapper l'ennemi, malgré toutes les leçons de l'histoire militaire, commençant par les guerres parthes et séculaires ; jusqu'à récemment, on s'émerveillait encore des rapports sur les attaques sans tirer un coup de feu. Si dans l'armée on ne valorise que l'action avec des armes à froid, alors les meilleures unités seront détruites dans des tentatives infructueuses de frapper l'ennemi.

La persévérance dans le combat à la baïonnette témoigne évidemment de la valeur des unités concernées. Mais le désir exclusif de s'y engager en plein jour montre que le combat à feu est ignoré. L'affrontement à la baïonnette durant la journée indique non pas tant la bravoure des participants que l'échec de la défense dans le combat à feu, le triomphe de l'attaquant ayant écrasé le feu défensif. Les actions à la baïonnette en plein jour ne doivent pas représenter un objectif en soi, mais seulement un épisode final d'une attaque habilement menée.

Pour vaincre, il faut frapper l'ennemi, mais aussi le surpasser dans l'art d'utiliser les armes ; il faut obtenir un avantage sur lui au feu ; un avantage dans le feu par hasard, de lui-même, ne se trouvera pas de notre côté ; pour l'atteindre, il faut s'y efforcer. L'infanterie doit être préparée au travail qui l'attend au combat.

5. Feu de fusil

32. Il n'est pas difficile d'arriver à la conclusion sur l'importance primaire de l'utilisation des armes. L'arme de l'infanterie est le fusil ; le moyen de vaincre l'ennemi réside dans l'utilisation habile des fusils par nos fantassins.

Le fantassin doit avant tout être un bon tireur. L'importance de la formation au tir a été reconnue il y a de nombreuses années, lors de la campagne de Sébastopol. En 1864, lors de la bataille de Dundby le 3 juillet, 120 tireurs prussiens affrontèrent 180 Danois. Après avoir laissé les Danois s'approcher à 250 pas, les Prussiens ouvrirent le feu ; en 20 minutes de combat de tir, les Danois perdirent 3 officiers et 88 hommes du rang ; les Prussiens seulement trois hommes.

Le fusil, en tant qu'appareil balistique pour projeter du métal contre l'ennemi, est incontestablement inférieur au canon sur le plan technique. Le shrapnel présente de nombreux avantages balistiques par rapport à la balle. La théorie et la pratique des expériences sur polygone montrent qu'en lançant le même poids de métal d'un fusil ou d'un canon, nous sommes en droit d'espérer des résultats considérablement meilleurs du feu d'artillerie, toutes choses égales par ailleurs. En combat, la discipline du feu d'artillerie est incontestablement supérieure à celle du feu d'infanterie. Les artilleurs d'élite, les servants d'artillerie, travaillent plus froidement que les tireurs dispersés ; de plus, ils se trouvent dans des conditions de vie incomparablement plus confortables et mieux abrités. Les artilleurs tirent incontestablement plus habilement que les fantassins, composés pour trois quarts de recrues ou de réservistes à peine capables de charger un fusil. Le nombre d'armes et de munitions pour fusils et canons disponibles à l'armée est presque insignifiant. Mais il est indéniable que les munitions de fusil se perdent beaucoup plus que celles des canons : beaucoup restent sur les morts, sont jetées par les blessés et les troupes en retraite, ou abandonnées dans les tranchées.

Pendant la guerre russo-japonaise, il est indéniable que plus de projectiles que de balles ont été tirés. Malgré les grandes distances, on pourrait s'attendre à ce que le feu d'artillerie cause beaucoup plus de victimes que le feu de fusil.

Entre-temps, dans la campagne russo-japonaise, il a été constaté que le nombre de blessés dû aux tirs de fusil est 7,5 fois supérieur à celui causé par l'artillerie. Le fusil s'est avéré être un moyen beaucoup plus efficace pour provoquer des blessures que le canon.

Ce fait s'explique par le fait que dans le combat moderne, les grandes cibles se rencontrent de manière exceptionnelle. Le champ de bataille semble désert. L'adversaire se cache. La reconnaissance de l'ennemi a une importance considérable. Le tir de fusil est puissant parce que des milliers de yeux d'infanterie surveillent l'ennemi et suivent ses mouvements ; au moment où l'ennemi se révèle, il est touché. Le tir d'artillerie, quant à lui, a un caractère de production brute. Les fonctions d'observation de 6 à 8 mille tireurs dans une division ne sont remplies que par une dizaine d'officiers d'artillerie ; et malgré le fait que les tireurs n'aient que des fusils à disposition, ils infligent beaucoup plus de dégâts à l'ennemi que les artilleurs. L'infanterie possède mille fois plus d'yeux, ce qui donne un poids décisif à son feu par rapport aux canons.

L'infanterie doit comprendre que la force de son feu réside précisément dans sa délicatesse, dans l'observation minutieuse du champ de bataille, dans le travail individuel de chaque soldat pour choisir les cibles les plus avantageuses, au moment le plus opportun pour effectuer le tir. Seul le travail individuel du tireur conditionne l'efficacité réelle du feu d'arme.

33. Cette propriété n'est possédée qu'à plein titre que par le tir à l'arme à feu individuelle. Le tir de salve, par sa nature, représente un niveau intermédiaire entre l'artillerie et le tir individuel à l'arme à feu.

Le tir de salve, comme le tir d'artillerie, permet le réglage du tir, offre la possibilité de maintenir la discipline du feu et de prendre en compte la consommation de munitions, de produire un certain effet moral sur ses propres troupes ainsi que sur l'ennemi, et permet de diriger le feu, de le concentrer dans une certaine mesure.

Toutes ces qualités positives caractérisent le feu d'artillerie dans une mesure beaucoup plus grande. En revanche, le feu par salves présente également les inconvénients de l'artillerie, de sorte que les salves ont une efficacité au combat très limitée.

Le nombre de tireurs dans la division, lors des tirs en salves par peloton, est réduit de 8000 à 200. Lors des tirs, des frictions importantes apparaissent. Il devient beaucoup plus facile de tromper notre vigilance et de s'approcher discrètement en groupes.

On ne doit recourir aux salves qu'en de rares occasions, en étant pleinement conscient de leurs inconvénients. Les salves sont appropriées lorsque le tir individuel devient désordonné, ou lorsque des écarts par rapport au tir sur la ligne se produisent ; lorsque la situation nous contraint à tirer au-dessus de nos têtes, ou lorsque l'on doit aider les voisins dont la visée est imprécise, et bien sûr pour le réglage de tir. Les salves introduisent indubitablement une discipline temporaire dans une section donnée de la chaîne de tir, et doivent être employées dans les cas appropriés ; il faut seulement se rappeler qu'en disciplinant le tireur, nous le détournons de sa tâche principale – le duel selon son propre jugement avec l'ennemi auquel il fait face.

En obligeant les fantassins à tirer par salves, nous nous privons de l'utilisation des capacités individuelles des différents soldats ; au lieu d'employer toutes leurs ressources d'observation, de réflexion et d'action pour frapper l'ennemi de manière autonome, le soldat se transforme en une sorte de machine de tir médiocre, bien inférieure aux canons et aux mitrailleuses.

Les salves ont aussi cet inconvénient qu'elles révèlent la position même d'une infanterie bien camouflée. Notre fusil produit un nuage de fumée très visible. Dans l'air pur de la montagne, une salve indique clairement — et avec précision — la ligne de déploiement des tirailleurs ; le nuage de fumée est visible même à une distance de 1 à 2 verstes.

Dans les montagnes, en raison de l'abondance des obstacles, des groupes et des individus isolés n'apparaissent que très furtivement dans le champ de vision, passant d'un espace mort à un autre. Il faut profiter de ces courts instants pour utiliser, autant que possible, la rapidité du fusil. Il est rare d'avoir l'occasion de tirer une volée à ce moment-là. Une même équipe se disperse souvent sur plus d'un kilomètre dans les montagnes et révèle ainsi notre intention. En tirant des volées, on touche rarement une cible vivante ; dans la plupart des cas, on bombardait des zones connues et des objets locaux où l'on pensait que l'ennemi se trouvait, en utilisant une méthode spéciale d'artillerie pour conduire le feu.

Les salves, en tout cas, ne doivent pas apparaître comme une forme normale de tir d'infanterie.

34. Lors de tirs en montagne, l'efficacité réelle du feu d'arme est quelque peu moindre qu'en plaine de nos jours. L'utilisation du tir sur des surfaces étendues est particulièrement peu efficace en montagne. On ne peut pas compter sur le tir incontrôlé couvrant de larges zones avec des balles pour atteindre les objectifs en montagne. En plaine, en raison de la

tendance des armes à feu à tirer à plat, les tirs fréquents, même sans visée précise, peuvent infliger des pertes considérables à l'adversaire et gêner son avance. En montagne, seul un tir bien visé est significatif. La masse des irrégularités du terrain en montagne joue le rôle de traverses et intercepte le flux de feu. En montagne, surtout lorsqu'on occupe des positions élevées et que l'on tire sur les pentes opposées ou en général sur les zones basses, les balles tombent en chute abrupte et s'enfoncent directement dans le sol, alors qu'en plaine elles passent près de la surface du sol et balayent tout sur leur passage. L'espace couvert par le tir en montagne est généralement beaucoup plus restreint ; cela se perçoit également à l'ouïe : les balles ne bourdonnent pas, mais résonnent sur les rochers.

Dans les montagnes, lors des tirs à toutes les distances, on ressent clairement l'importance de la préparation individuelle des tireurs.

35. Dans le combat moderne, il faut découvrir l'ennemi avant qu'il ne nous ait repérés et touchés. La dissimulation et le camouflage des deux côtés mettent en avant une nouvelle qualité requise chez le soldat : la vigilance. Il faut repérer l'ennemi sur le champ de bataille comme un chasseur repère un oiseau caché au milieu des branches. C'est pourquoi le résultat de l'action de feu dépend avant tout des moyens d'observation, ainsi que du nombre et de la vigilance des observateurs. Cette question ne peut être résolue simplement en équipant les sous-officiers de jumelles. La vigilance n'est pas une propriété innée de l'œil humain, mais le résultat de l'éducation et de l'entraînement. La vigilance est l'attention de l'œil.

En Allemagne, on exige donc d'entraîner l'œil du soldat à reconnaître les petites cibles ; cela doit être l'objet d'exercices assidus. La grande adaptabilité de l'œil humain est démontrée par l'exemple des artilleurs et, ajoutons-le, des chasseurs professionnels.

36. À la base du combat d'infanterie moderne doit se trouver l'art du fantassin dans la maîtrise du fusil et la confiance en celui-ci. Le fantassin doit être profondément convaincu qu'il pourra tirer sur tous les ennemis, peu importe combien s'en jetteront sur lui. Pour utiliser correctement l'art du tir, le tireur doit y croire. Il faut prendre conscience de sa propre puissance afin d'agir intelligemment dans les conditions de combat.

Il est indubitable que notre infanterie ne valorise pas suffisamment sa puissance de feu, et c'est pourquoi elle craint trop le froid de l'arme nue de l'ennemi ; l'infanterie croit que le moyen de repousser l'attaque de l'ennemi ne réside pas dans des tirs précis et meurtriers, mais dans des baïonnettes constamment rapprochées.

L'éclat des baïonnettes révèle l'emplacement des tireurs. Les baïonnettes augmentent le poids du fusil et gênent le tireur lors du tir ; l'alourdissement du fusil a sans aucun doute un effet néfaste sur le tir lorsque le combat dure de nombreuses heures et qu'il faut tirer des centaines de cartouches. Ainsi, lors d'un combat au tir, les baïonnettes fixées sont un phénomène indésirable. Les baïonnettes fixées n'ont pas d'importance décisive, même dans le cas d'une confrontation soudaine avec l'ennemi, ce qui ne devrait être envisagé que pour des unités très réduites.

On peut tirer même à bout portant. Cela peut être indiqué, mais seulement comme exception, en cas de grande confiance dans les troupes, pour un mouvement lors d'une attaque nocturne sans baïonnettes fixées. La brigade de la 2e division, la meilleure de l'armée japonaise, a avancé, dans la nuit du 13 août, sur le front du Xè corps sans baïonnettes fixées, afin que leur éclat à la lumière de la lune ne révèle pas le mouvement du Xè corps. Les baïonnettes ont été fixées à l'approche de notre ligne de garde.

Il serait erroné de penser que la baïonnette fixée sur le fusil suscite le désir de se battre corps à corps avec l'ennemi. Au contraire, la baïonnette fixée sur le fusil indique un danger de frappe soudaine de l'ennemi ; si nous envisageons de porter le coup, nous aurons quelques secondes pour fixer la baïonnette.

Les baïonnettes constamment fixées montrent une méfiance envers les armes à feu, une anticipation de défaillance lors du tir, la crainte que le soldat ne parvienne pas à tirer correctement, qu'il devienne stupide, et qu'il ne soit bon qu'à l'action à la massue. Cette mesure peut être nécessaire pour des troupes très mauvaises.

Il faut accroître chez l'infanterie le respect de son feu, il faut inculquer au fantassin que tant qu'il lui reste des cartouches, il est invincible ; on peut le tuer, mais le faire reculer, le repousser, l'écraser – jamais.

Le premier jalon sur la voie du rejet des méthodes de combat obsolètes sera le refus des baïonnettes toujours fixées. Le fantassin doit se sentir pleinement armé même sans la baïonnette sur son fusil. On ne doit pas se guider par les traditions dans l'armement et la formation tactique. Les traditions doivent résider dans le cœur des combattants, et non dans les pratiques obsolètes, vestiges du passé. Une tradition exprimée extérieurement représente seulement un modèle sans vie. Plus une armée est encombrée de telles traditions, plus il lui sera facile de se sentir à l'aise dans l'atmosphère aléatoire du combat. Le bruit des armes ne sert à quelque chose que contre un ennemi faible. Dans un combat sérieux, l'utilisation des armes doit être considérée comme un fait réel.

37. Dans la tactique de tir, le moment du début des tirs revêt une importance particulière. L'ouverture du feu est importante pour l'infanterie autant que pour l'artillerie ; l'infanterie, en cas d'échec, peut plus facilement changer de position que la batterie, mais la distance du combat d'infanterie est plus courte et l'échec y est plus sensible. Pour atteindre la supériorité de feu sur l'ennemi, une grande importance est accordée à la courte période immédiatement suivant l'ouverture du feu. L'impact initial du feu de fusil est particulièrement important, selon lequel le combat de tir ultérieur se développe. C'est pourquoi il est souhaitable d'ouvrir le feu lors de l'avancée, en se rapprochant autant que possible de l'ennemi. Le règlement allemand indique que, sur un terrain découvert, l'infanterie doit ouvrir le feu pour la première fois à des distances moyennes (800-1200 mètres). En montagne, en raison de tous les abris, il est très souvent possible d'ouvrir le feu à des distances plus proches (moins de 800 mètres).

Une grande influence sur l'issue du combat d'infanterie en montagne a le choix des positions pour le tir. Pour celui qui se défend, creuse des tranchées à la position choisie, il faut se placer de manière à ce que sa position corresponde autant que possible à toutes les périodes du combat. Le choix des points pour le déploiement de l'infanterie défensive en montagne est très restreint; elle doit se placer de force sur des reliefs plus visibles, généralement sur des positions apparentes de loin. L'infanterie attaquante a un grand avantage sur la défensive en ce qu'elle ne doit pas se placer simplement pour tirer en général, mais pour tirer sur des cibles spécifiques; par conséquent, elle peut utiliser de nombreuses positions excellentes, inutilisables pour la défense. Tout point d'où le tireur debout voit l'ennemi est adapté pour les positions de tir de l'attaquant. L'attaquant doit utiliser pleinement cet avantage. La chaîne de tireurs ne doit pas seulement rester compacte, mais être délibérément dispersée en groupes, à la fois en largeur et en profondeur. En raison des différences de niveaux, le risque de tirer sur ses propres forces en avançant est faible. Alors que le défenseur souffrira considérablement de l'artillerie sur ses positions, l'attaquant, occupant des positions basses et dispersées, subira rarement des pertes dues aux armes ennemies, et peu de pertes dues aux fusils. Le camouflage, d'une grande importance, est plus facile pour l'attaquant que pour le défenseur. La présence de tranchées défensives équilibre à peine les chances dans le combat d'infanterie. L'infanterie doit occuper les positions de tir autant que possible de manière cachée, en choisissant les meilleurs approches, puis, au moment opportun, ouvrir un feu puissant. La surprise a une importance énorme, nous donnant un avantage dans les premiers, les moments les plus cruciaux du combat d'infanterie.

38. Il est très important de préparer les fantassins à l'estimation visuelle des distances, ce qui n'est possible qu'avec un travail persistant et des exercices constants. Il faut savoir déterminer les distances debout, à genoux et allongé, pour tout type de terrain. Lors de la guerre précédente, le manque d'habitude de la montagne, l'absence de pratique dans l'estimation visuelle des distances, et le nombre limité de jumelles ou de télémètres disponibles provoquaient d'énormes erreurs dans la détermination des distances. Il a souvent fallu observer, lors des tirs sur le même objectif, des fluctuations dans la visée pouvant aller jusqu'à mille pas.

39. L'obtention de la supériorité sur l'ennemi dans le combat de tir est principalement déterminée par les actions habiles des chaînes de tirailleurs. Les moyens d'augmenter les pertes dans le secteur de l'emplacement ennemi, en plus du soutien depuis la position principale de l'artillerie, comprennent le détachement d'une partie des canons vers l'artillerie avancée, l'installation de mitrailleuses, le tir de fusil au-dessus des têtes de sa propre chaîne, et enfin, le tir oblique.

Les mitrailleuses doivent être installées à la plus grande distance possible de tir direct. Lors de l'attaque du 14 février 1905 du réduit dominant le col de Gaotuling, les Japonais ont placé six mitrailleuses à 1500 pas du réduit. À cette distance, les mitrailleuses n'ont apporté aucune assistance à l'infanterie. Lors de l'attaque sur le front du 1er corps d'armée pendant la bataille de Mukden, les Japonais ont installé des mitrailleuses à 100 pas de nos positions, mais nous avons réussi à les capturer lors d'une contre-attaque fortuite et à les ramener avec nous. Le feu de mitrailleuse est important tant sur le plan moral que matériel.

40. Le tir par-dessus la tête dans les montagnes, il est nécessaire d'y recourir lors d'une attaque contre un ennemi disposé nus derrière une vallée étroite, comme derrière un ravin. Le tir de fusil par-dessus la tête des unités descendues dans la vallée facilite quelque peu leur tâche de combat. Dans la bataille du 28 septembre 1904, lors de l'attaque de dix compagnies de l'Eenisey, les compagnies du génie et la compagnie du régiment d'Eenisey, gardées en réserve, ont tiré par-dessus leurs têtes.

À de grandes distances, on ne peut pas sérieusement compter sur ce type de tir ; il se réduit à un bombardement par des batteries de fusils, qui sont encore nettement inférieures aux pièces d'artillerie. C'est une imitation de l'artillerie, et il ne faut y engager l'infanterie que lorsqu'il y a pénurie de feu d'artillerie.

41. Il est très important de savoir concentrer le feu inimaginable au combat. Déplacer le feu et le concentrer sur les cibles les plus importantes est indéniablement extrêmement difficile. Les théories qui ignoraient l'idée de Souvorov de surmonter tous les obstacles, exprimée par la règle : fais à la guerre ce que les autres considèrent impossible, se contentent de ce fait et ne reconnaissent le combat d'infanterie que comme un affrontement parallèle. Ce n'est pas le cas ; pour réussir au combat, il faut qu'il existe, dans les lignes de tirailleurs, une tendance à la concentration des efforts.

Dans les combats de l'époque passée, l'effort général et vigoureux se manifestait par la simultanéité de l'assaut sur les positions ennemies ; les attaquants se mettaient en ligne pour exercer une pression unie et simultanée sur l'ennemi. Les formations serrées, le mouvement au pas, la musique - tout cela servait à atteindre l'unité de l'attaque ; l'unité des actions se traduisait par la simultanéité des mouvements. Dans le combat moderne, la volonté générale de vaincre l'adversaire ne peut pas s'exprimer de la même manière ; la concentration des forces doit se manifester non par l'unité de la marche, mais par une action concentrée de tir.

Dans la bataille de jour, le feu des fusils joue un rôle décisif, et la concentration des efforts vers un objectif commun doit s'exprimer non pas par un mouvement aligné, mais par la cohérence des actions sous le feu des fusils. Le soutien par le feu oblique des fusils est souvent beaucoup plus important que l'attaque parallèle. Les troupes entraînées doivent renoncer à la

méthode d'action en masse, basée sur le principe « la gloire jusqu'à la mesure et la mort ». Au lieu de cela, plutôt que de se précipiter parfois à l'attaque dans des conditions absolument impossibles pour l'alignement, il faut savoir aider son voisin ; la planification de la conduite du combat se manifestera précisément dans le fait d'attaquer le secteur le plus favorable, en recevant un soutien – non pas moral mais réel – par le biais du feu plutôt que par le mouvement parallèle. Il est incontestable que la capacité d'agir individuellement, sans se conformer à une ligne générale, mais conformément au plan établi par le combat, doit constituer la caractéristique distinctive des troupes régulières.

La situation montagneuse dans de nombreux cas, notamment lors de l'attaque des sommets, offre la possibilité de profiter du feu oblique. Les positions de la défense et de l'attaque, en tenant compte du relief du terrain, ne présentent ni lignes droites ni lignes parallèles. Dans de nombreuses sections, même des compagnies, il n'y aura pas immédiatement d'ennemi important à courte distance. Parfois, il n'y aura même pas de tir devant elles. La couverture de tir des points clés de la position ennemie, presque exclusivement élevés, se fait naturellement si la discipline de tir permet la concentration du feu oblique.

42. Un exemple de concentration artificielle du tir d'artillerie sur un point attaqué peut être l'attaque par les Japonais d'un sommet sans nom lors de la bataille du 4 juillet 1904. À la fin de juillet 1904, le détachement oriental, situé sur la position de Thavua, a reçu de puissants renforts. À une demi-portée de distance, les Japonais occupaient les passages montagneux — les cols de Syaokao Lin, Lufangguan, Motienling, Xinkailing, Laholin et Papanlin. Le chef du détachement oriental, le comte Keller, décida de passer à l'offensive. Le coup principal était dirigé vers les cols de Syaokalin et Fangguan. L'offensive devait être menée par plusieurs colonnes ; l'une d'elles — le 2^e bataillon du 22^e régiment d'infanterie de l'armée — reçut la tâche de se diriger vers le carrefour des vallées jusqu'au village de Makumené et les cols de Xinkaïlin et Laholin pour les défendre.

L'essence de la tâche du bataillon consiste à couvrir le flanc droit des colonnes attaquant contre les détachements japonais, — la formulation générale des vallées, concentrées derrière les cols de Xinkaïlin et de Laholin, était incorrecte. Le carrefour des vallées représente un trou entouré de hauteurs commandantes ; pour défendre le carrefour, il faut occuper les hauteurs des côtés. Cependant, dans ce cas, l'importance tactique et stratégique résidait uniquement dans les collines au nord du carrefour. Mais pour accomplir la tâche prescrite par les dispositions, le bataillon défendait aussi les collines au sud de la vallée, s'affaiblissant ainsi de moitié.

Le trois juillet, vers deux heures de l'après-midi, notre bataillon renverse une sentinelle japonaise, sans atteindre le carrefour à environ une verste et se déploie immédiatement des deux côtés de la vallée. Depuis la vallée, le sixième bataillon se déploie ; au sud se trouvent le cinquième et le septième, car le versant sud est plus long. La nuit, le bataillon s'étire dans le terrain montagneux sauvage sur 2 verstes ; le déploiement est lié à d'énormes difficultés : on s'aperçoit en partie que certains n'ont pas atteint le croisement, mais pour ne pas se confondre complètement et se disperser, il est décidé d'attendre l'aube.

Les commandants japonais, ayant reçu des informations sur le mouvement de nos forces principales vers le col d'Ufanyuan, décident de passer à l'offensive là où cela est possible afin de faciliter la situation des secteurs attaqués.

Depuis le col de Papan Linskago, les unités d'infanterie avec l'artillerie de montagne avancent, occupent les hauteurs à l'est du village de Kyudyapuz et ouvrent le feu sur le secteur sud de la position de Tkhava.

L'infanterie des cols de Laholinsk et Sinkailinsk se précipite en avant et, rencontrant notre bataillon I, engage le combat avec lui.

Nos 5^e et 7^e compagnies ont envoyé leurs éclaireurs occuper la crête située devant nos lignes, à une distance de tir réel de l'intersection. Les Japonais évaluent immédiatement l'importance stratégique de notre aile gauche et, laissant un faible écran contre la droite, se déplacent par petits groupes vers le nord, vers notre aile gauche, en avançant devant notre front, subissant des pertes lors des traversées en terrain découvert.

Vers six heures du matin, les Japonais semblent avoir accumulé suffisamment de forces contre notre aile gauche et commencent le combat à la fusillade. La 6^e compagnie, pour ne pas laisser gagner son flanc, se positionne à gauche. Une autre compagnie reçoit l'ordre de prendre la colline stratégique sur le flanc gauche. L'intervalle énorme formé entre la 6^e et la 7^e compagnie est occupé par la 8^e compagnie du bataillon de réserve : il n'y a plus de réserves à la disposition du commandant de bataillon.

La demi-compagnie extrême de la grande compagnie entre en contact avec les troupes se déplaçant plus au nord vers la colonne ; mais la colonne disparaît rapidement ; les Japonais mènent au front un combat vif avec la 6^e compagnie et une partie de la 8^e à des distances de 800 à 1800 pas ; sous le couvert de ce combat, le mouvement vers le nord le long de notre front ne cesse pas. Vers 7 heures du matin, le flanc de la grande compagnie est enveloppé. La demi-compagnie de la grande compagnie disperse un peloton vers le nord et un peloton vers l'est.

Le commandant japonais évalue correctement l'importance tactique et stratégique de la position de cette demi-compagnie. Cette demi-compagnie accomplit toute l'essence de la mission confiée au bataillon. Les Japonais décident de la neutraliser.

Sur ce secteur du champ de bataille, il n'y avait d'artillerie ni chez nous, ni chez les Japonais, et pour faciliter l'avancée, les Japonais devaient compter uniquement sur le feu des fusils.

Notre demi-compagnie subit déjà des pertes considérables dues au feu concentrique des Japonais. Vers la moitié de la compagnie, les Japonais à 8 heures du matin, se couvrant derrière les cadavres des espaces, s'approchent à 150 pas de notre demi-compagnie de troupes et se lancent à l'assaut depuis le nord-ouest. Leur offensive est soutenue par un feu intense à une distance de 300 à 2000 pas d'autres unités japonaises. La compagnie japonaise, située en face de la 8^e compagnie à environ 1500 pas, apparemment ne pouvait pas tirer sur la zone attaquée depuis sa position. Dès que les cris de 'banzai' lui parvinrent, elle se leva, franchit la crête et, en partie debout, en partie à genoux, ouvrit le feu oblique sur la zone attaquée. Il fallut un laps de temps considérable à la 8^e compagnie pour l'obliger à déplacer partiellement son feu. Mais il était déjà trop tard.

La demi-compagnie de la 6^e compagnie, dirigée par un officier distingué, repousse la première attaque, mais subit d'énormes pertes sous le feu concentrique - plus de 60, y compris tous les sous-officiers et leur commandant. Les assaillants japonais se sont approchés à 5-10 pas, mais ont dû reculer. Pour les toucher, nos tireurs devaient soit se redresser sur la crête, soit descendre un peu vers l'avant, ce qui entraînait de lourdes pertes. Ils n'ont pas eu le temps de construire des tranchées, car la demi-compagnie était installée sur le rocher.

Vers environ dix heures du matin, plusieurs de nos flèches, ayant jailli du feu terrible des Japonais, ont nettoyé le sommet. En raison de l'apparition des Japonais sur les collines avoisinantes, nous avons dégagé toute la moitié gauche de la position du bataillon, qui était la seule à avoir une importance stratégique. Les Japonais s'en sont contentés et ont concentré toutes leurs forces sur le flanc de notre colonne principale, qui agissait contre le passage d'Ufanguan, et le combat à cet endroit s'est immobilisé.

Dans ce combat - une confrontation purement d'infanterie - avec des forces presque égales, les Japonais, n'étant pas liés par une mission passive, ont habilement développé une offensive d'infanterie sur le point le plus important de notre position. Face à face, au moment

décisif, les forces étaient presque égales - à l'échelle d'une demi-compagnie - mais tout l'ordre de bataille japonais a mobilisé toutes ses forces pour fournir un appui-feu aux attaquants et a réussi. Notre demi-compagnie avait été exposée à ses propres moyens, ce qui la condamnait à la perte, et ne pouvait que faire payer cher aux Japonais leur succès. Les Japonais, avec un excédent, ont compensé leurs pertes sur notre colonne des forces principales.

Dans les combats de notre précédente campagne, nous avons utilisé un nombre énorme de cartouches. Comme exemple d'une consommation exceptionnellement élevée de cartouches, on peut citer le fait que le 24^e régiment d'infanterie, lors des combats près de Liaoyang du 13 au 18 août, a épuisé 1 860 000 cartouches, ce qui représente environ 1 500 cartouches par tireur (le régiment comptait 1 500 tireurs au début de l'opération et 1 000 à la fin) ; en particulier, le régiment a combattu intensément pendant 2 jours - les 13, 17 et la première moitié du 18 août. Étant donné l'ordre établi dans le régiment (commandé par le colonel Lechitsky), on peut supposer que seule une partie insignifiante des cartouches a été perdue, la majorité ayant été tirée ; une certaine quantité de cartouches pourrait avoir été utilisée par ceux arrivant des réserves. Dans tous les cas, dans certaines compagnies, le nombre de cartouches tirées atteignait 1000 par fusil en un jour de combat.

Bien sûr, une consommation aussi large de cartouches n'est concevable qu'en situation de défense. Lors d'une offensive, peu importe l'organisation de l'approvisionnement en cartouches, il n'est pas possible de les utiliser avec une telle générosité. De plus, pour obtenir une supériorité en feu sur l'ennemi, il n'est absolument pas nécessaire de tirer autant de cartouches. Tirer mille cartouches, même en visant soigneusement à chaque fois, n'est pas à la portée des tireurs dans un contexte de combat. Et lors d'une offensive, seul un tir précis de fusil sur ces petits objectifs que présente la défense est nécessaire.

La consommation énorme de cartouches lors de notre défense pendant la dernière campagne était causée par le désir de ne pas laisser l'ennemi s'approcher de nous à courte distance, de créer devant nous une zone de mort, de stopper l'ennemi et de le forcer à combattre à des distances moyennes et longues.

Cette volonté de se défendre est tout à fait légitime, car, dans certaines conditions, l'attaquant, en portant le combat à des distances rapprochées, obtient de plus grands avantages.

Pour arrêter l'ennemi à une distance considérable, il faut dépenser beaucoup plus de cartouches dans une colline que sur une plaine, car l'espace touché par chaque tir est faible et la portée a moins d'importance. Mais même une consommation très élevée de cartouches ne garantit guère la défense contre le fait que l'attaquant trouve une faille dans la position de celui qui se défend.

La consommation de cartouches doit être strictement conforme à la possibilité de leur réapprovisionnement. Selon le proverbe chevaleresque, celui qui est désarmé est sans honneur. L'infanterie doit se souvenir qu'après avoir tiré les dernières cartouches, elle se retrouve sans armes. C'est un malheur pour les vrais soldats, et non une raison pour éviter le combat futur. Le soldat doit être éduqué dans le respect de la cartouche ; il doit l'estimer et en prendre soin. Toutes les mesures actives sont bonnes pour reconstituer les stocks de cartouches.

Le nombre de cartouches lors de la garde lors de la dernière campagne atteignait 300 ; la réserve normale était de 200 cartouches. Cette norme semblerait pouvoir être augmentée uniquement en position dans les tranchées. Il est très indésirable de surcharger excessivement le tireur de cartouches ; cela le prive de sa mobilité et l'habitue à les manipuler négligemment, à les jeter lors de déplacements difficiles, ce qui nuit gravement à la discipline.

Lors des opérations, même dans les montagnes basses, il est nécessaire d'avoir des bâts pour transporter les cartouches du convoi régimentaire directement jusqu'à la position,

car, en l'absence d'animaux de bât, il faut employer un grand nombre de soldats pour ce travail pendant le combat.

En Italie, la question de l'approvisionnement en cartouches des unités de l'infanterie alpine est résolue comme suit : pour les tireurs, 162 cartouches, pour les mulets du 1er échelon - 50 cartouches, pour les mulets du 2e échelon - 192, soit un total de 404 cartouches. Ce nombre doit être considéré comme suffisant.

6. Feu d'artillerie

44. L'utilisation au combat de l'artillerie ne peut être correcte que si l'armée a une idée précise de la manière dont l'artillerie peut résoudre certaines tâches. La formulation correcte de la tâche a une importance énorme pour l'organisation du travail au combat.

Pour indiquer précisément quelles tâches peuvent être confiées à l'artillerie, il faut se familiariser avec les limites de sa puissance. Pour l'exécution des missions de combat, l'artillerie dispose d'une seule façon d'agir : le feu ; l'efficacité du feu d'artillerie indique les limites dans lesquelles l'artillerie peut accomplir la tâche qui lui est assignée.

L'effet du feu d'artillerie au combat est très différent des résultats des essais sur le polygone en temps de paix. Par conséquent, pour fonder l'étude de la puissance de l'artillerie, il ne faut pas se baser sur l'effet du tir en temps de paix sur des cibles énormes, immobiles et non camouflées, mais sur l'effet du tir en combat, sur cette cible mobile et évasive qui se rencontre au combat. Lors de l'évaluation de l'efficacité du tir, il faut prendre en compte non seulement les données balistiques de l'arme et du projectile, mais aussi les données psychologiques de l'homme en tant que cible. L'homme au combat s'efforce de toutes ses forces de ne pas imiter le mannequin abattu en temps de paix, et cet effort conscient transforme complètement le résultat de l'effet du tir.

L'efficacité réelle du feu d'artillerie est très variable, en fonction de la situation du combat. Les actions de l'artillerie, selon le type de cibles bombardées, peuvent être divisées en quatre types.

1/ Si l'artillerie bombarde l'infanterie ennemie placée près d'abris pratiques, il ne faut pas s'attendre à infliger des pertes importantes à l'infanterie. L'infanterie se retranche dans des tranchées, derrière des objets locaux, ou se cache dans les replis du terrain. Le feu d'artillerie dans ce cas ne tue pas ; l'infanterie se protège derrière des abris, comme un escargot dans sa coquille, et devient inaccessible au feu d'artillerie. Ce résultat est le plus souvent obtenu grâce au tir à la shrapnel. Pour mener ce type de feu, aucune flexibilité particulière dans la gestion de l'artillerie n'est nécessaire. Les batteries, depuis des positions couvertes, tirant à de grandes distances, peuvent facilement obliger l'infanterie à se mettre à l'abri.

Le résultat de la conduite de ce type de feu est purement temporaire ; au même instant où les obus cessent de tomber sur le parapet, l'infanterie se remet et est prête à ouvrir le feu. Si un petit nombre d'obus balaie un long front de l'infanterie, ce n'est que dans ces points où les obus tombent que l'infanterie se met à l'abri ; dès que la zone de tir se déplace, l'infanterie est de nouveau prête à tirer, alternant entre se mettre à l'abri et tirer derrière les autres. Ce tir nécessite un nombre considérable de canons et de munitions. Il a une signification de bouclier, paralysant le feu de fusil ennemi sur la zone donnée.

À ce même type appartient également le bombardement des batteries ennemies situées dans des tranchées ; une telle batterie ne peut pas être détruite ; un bombardement réussi ne peut que contraindre son personnel à se cacher jusqu'à ce que l'intensité du feu dirigé sur elle diminue.

2/ L'artillerie peut bombarder un objet quelconque pour le détruire. L'objectif du tir peut être la destruction d'une maison individuelle, la création d'une brèche dans un mur ou un passage dans une palissade. Du même type sont les tirs de mitrailleuses et de canons situés dans la première ligne de l'ennemi, dans le but de les neutraliser.

Si nous comparons le type de tir de l'avant-garde avec un bouclier protégeant les troupes, alors ce type de tir doit être assimilé à un bélier ouvrant le passage pour elles.

La réalisation de ce tir est beaucoup plus délicate. Le succès dépend non pas du nombre de projectiles tirés, mais du nombre de coups au but. Une grande précision est nécessaire, il est nécessaire d'observer clairement la cible ; il est nécessaire de tirer à de courtes distances. Un petit nombre de canons, avec quelques coups à courte distance, directement dirigés vers la cible, atteindra un meilleur résultat qu'un bombardement prolongé depuis des positions couvertes. Le projectile nécessaire pour ce tir est un obus explosif. Les meilleures distances sont dans la limite d'un véritable tir de fusil.

3/ La neutralisation d'un adversaire en mouvement dans des conditions de combat est très difficile. L'objectif prend toutes les mesures nécessaires pour échapper aux éclats d'obus : il se vêt de manière à se fondre dans les couleurs de l'environnement, se recroqueville, utilise les plus petits objets pouvant jouer le rôle de camouflage. Pour se déplacer, il profite des moments où les conditions atmosphériques le dissimulent - crépuscule, pluie, brouillard ; il utilise également des moments où il estime que notre artillerie pourrait ne pas le repérer. Il s'efforce d'effectuer ses déplacements hors vue et rapidement ; si cela est impossible, il se déplace par de courtes courses brusques d'un abri à l'autre, ne durant que quelques secondes.

Dans les conditions de tir à partir de positions fermées, il ne faut pas s'attendre à obtenir de bons résultats de ce type. L'observation est insuffisamment attentive, la liaison entre l'observateur et les batteries est difficile et représente certaines difficultés d'entraînement, le tir est assez compliqué. Ce tir est une chasse dans son état pur ; et la chasse en été ne nécessite aucune complication. La batterie, ne voulant pas se tromper, doit être capable de tirer sur un ennemi en mouvement avec la même rapidité que le chasseur tire sur un oiseau en vol. Il ne doit y avoir aucun tir d'essai - la distance doit être calculée à l'avance - un seul tir est tout ce que l'on peut espérer.

Pour cette fusillade, un petit nombre de canons suffit, mais il est nécessaire de les disposer sur les lignes de sortie pour agir contre des cibles découvertes. Jusqu'au moment de l'ouverture du feu, les canons peuvent être camouflés.

Selon les rapports des chasseurs du premier corps d'armée, au moment de la bataille de Mukden, les Japonais ont mis en place des canons en direction du sud du village de Ludzjatun et tiraient à travers les meurtrières des murs.

4/ Bombardement, c'est-à-dire tirs sur des zones entières. L'expérience de la campagne russo-japonaise a montré que le bombardement atteint rarement des résultats significatifs. Le bombardement de la position de Tyurenchensk le 17 avril, à la veille de l'attaque, a seulement révélé aux troupes leur manque de préparation pour opposer une résistance adéquate aux Japonais. En conséquence, le lendemain, le combat sur les positions n'a pas été retardé et les troupes ont évité une destruction totale, qui aurait probablement eu lieu si les Japonais ne les avaient pas alertées et donné la "leçon de réalité" la veille. Le bombardement de Tyurenchensk au cours de la bataille de Mukden par des pièces d'artillerie jusqu'à 11 pouces inclusivement n'a pas empêché le garnison de six compagnies du régiment d'infanterie du Caucase de repousser toutes les attaques ennemies.

Le bombardement du village de Lamatun dans la nuit du 14 au 15 février par plusieurs centaines d'artilleries de la III^e armée avait pour but d'empêcher les Japonais d'organiser une contre-attaque sur le lunette que nous avons pris derrière le Bois Noir. L'objectif n'a pas été

atteint - les Japonais ont contre-attaqué depuis le village de Lailatun et ont chassé nos chasseurs.

Le bombardement de positions fortifiées par des troupes avant la bataille dans le champ ne peut pas briser le moral d'un adversaire résistant. Souvent, le bombardement produit l'effet contraire - comme un test de vérification, une répétition avant le combat. Le défenseur comprend la difficulté de la tâche qui l'attend en combat ; les faiblesses de la fortification de la position sont révélées ; il dispose de temps pour corriger les erreurs avant la bataille. L'ouverture du feu sur une position déjà bombardée pendant le combat ne comporte pas l'élément de surprise ; l'impression qu'elle produit sera beaucoup plus faible.

S'il y a suffisamment de munitions, il ne faut pas manquer l'occasion de bombarder les installations arrière de l'ennemi ; pour cela, il faut utiliser toute la portée à laquelle les obus peuvent être envoyés. Le bombardement des installations arrière prive l'ennemi de commodités sensibles. On ne peut pas comparer l'effet produit par le feu d'artillerie sur les troupes avec celui sur les infrastructures non militaires.

Le 14 avril, sur le pont construit par les Japonais au-dessus de la ville d'Ichjou, à travers le bras du Yalu, des porteurs transportaient certains objets. Sur la montagne Signal près de Tjurentschen, nos artilleurs ont miné la trompe d'un canon et ont envoyé deux shrapnels avec installation pour impact à une distance d'environ 7 verstes. Un shrapnel est tombé dans l'eau près du pont. Ce tir innocent a provoqué la panique parmi les porteurs ; le pont a été levé et déplacé au-delà du Yalu, complètement hors de portée de notre artillerie.

Mais en tant que résultat, leur bombardement dans la bataille principale ne peut avoir aucune valeur militaire indépendante. Comme action auxiliaire, le bombardement peut être utilisé pour atteindre des objectifs secondaires.

Le projectile le plus approprié pour le bombardement est l'obus brisant. En montagne, en général, le shrapnel agit assez souvent de manière insatisfaisante, car lors du réglage des tubes, il faut prendre en compte les changements de relief. Lors du tir sur des espaces cachés et inaccessibles à l'observation, il est impossible de compter sur un calcul précis à partir des cartes : le tube du shrapnel ne sera pas installé avec suffisamment de précision. Il faut se limiter, lors du bombardement, à des tirs avec des obus Brisants ; de plus, les projectiles Brisants produisent un grand effet moral. Quant aux résultats matériels, à part les conséquences des incendies qui pourraient se déclarer, il ne faut généralement pas en attendre beaucoup.

Ayant déterminé quels résultats donne le feu d'artillerie dans différents cas, nous passons à l'établissement des exigences que l'artillerie doit remplir tant à l'attaque qu'à la défense.

45. La tâche de l'artillerie lors de l'offensive est :

- 1/ Couvrir les mouvements de notre infanterie ; pour cela, l'artillerie doit, par son feu, obliger les pièces les plus gênantes pour le mouvement à se taire temporairement, et les parties ennemies de tireurs proches des troupes en avance doivent se cacher temporairement.
- 2/ L'artillerie doit aider l'infanterie à surmonter les obstacles qui retardent son avance. Si l'infanterie rencontre une résistance acharnée de la part de l'ennemi, l'artillerie de première ligne, par son feu rapproché, doit rompre l'équilibre du combat à notre avantage.

Dans la défense, les tâches de l'artillerie se résument à :

- 1/ En raison des difficultés de tir des batteries ennemies lors des moments décisifs des combats d'infanterie. Il est nécessaire de permettre à sa propre infanterie de sortir de ses couvertures et d'attaquer l'ennemi. Pour l'artillerie défensive, il est important d'empêcher l'artillerie attaquante de s'engager dans un échange mutuel, qui mène le plus souvent à un effort vain.

2/ Pour le tir sur l'ennemi pendant le mouvement et pendant sa lutte avec nos tireurs. Cette tâche difficile incombe principalement à l'artillerie de première ligne de la défense.

En outre, celui qui attaque et celui qui défend peuvent bombarder des zones entières dans le but de rompre la ligne de déploiement de l'ennemi, de détruire ses dépôts, et parfois même pour créer un espace inaccessible – un rideau de feu ; cependant, dans les conditions de terrain montagneux, ce dernier objectif est presque jamais atteint ; des dizaines de milliers de projectiles sont tirés complètement en vain.

Les tâches de combat assignées à l'artillerie se résument au fait que l'artillerie doit exclusivement chercher à aider son infanterie. Au combat, il n'existe pas d'objectifs avantageux pour l'artillerie, il n'y a que des objectifs importants pour l'infanterie. L'artillerie n'est pas en mesure d'accomplir de tâches de combat indépendantes, sauf si elles sont totalement secondaires, et elle n'a pas le droit de les assumer. L'artillerie n'est pas capable d'anéantir l'ennemi ni de lui infliger des pertes. Le feu d'artillerie n'est précieux que dans la mesure où il est lié aux actions de l'infanterie. Le général Oku, dans un ordre de la deuxième armée japonaise avant la bataille de Mukden, déclare : « Il ne fait aucun doute que le feu d'artillerie est le meilleur moyen de préparer une attaque ; mais même le feu d'armes lourdes contre les positions ennemies sera inutile dans le cas où l'infanterie ne l'utilise pas pour l'offensive.

Le major Immanuel remarque que l'une des causes de l'échec des Japonais à Port-Arthur était la faible coordination entre l'infanterie et l'artillerie.

La vue exposée sur l'effet du feu d'artillerie, fondée sur l'expérience de la guerre russo-japonaise, est confirmée par les personnes ayant observé la guerre anglo-bur. Les Anglais ont placé tous leurs espoirs dans les fusils, ce qui a été la principale cause de leurs défaites, selon l'avis d'un officier allemand. Freitag von Loringhoven, en étudiant la méthode d'assaut d'infanterie dans les dernières guerres, arrive également à la conclusion de l'insignifiance de ce que l'on appelle la préparation d'artillerie.

Le règlement de service de l'artillerie de campagne allemande indique catégoriquement : « La tâche principale de la direction du combat est de coordonner le déploiement général de l'infanterie avec le soutien d'artillerie assuré à cet effet ».

Dans un combat offensif, l'artillerie peut fournir à son infanterie un soutien beaucoup plus puissant que lors d'une défense. Alors que l'artillerie de défense a principalement pour tâche négative de perturber le plan d'action de l'ennemi, de l'engager dans des actions indécises et d'alléger la position de l'infanterie en attirant sur elle le feu de l'artillerie, l'artillerie d'attaque peut travailler méthodiquement sur les tâches qui lui sont assignées. L'artillerie ne peut jamais obtenir un résultat final ; son succès est exclusivement temporaire. Le défenseur doit laisser inemployées les minutes d'action favorable de ses batteries ; l'initiative de la gestion du temps appartient à la partie qui agit activement, et l'infanterie agissant habilement doit savoir utiliser pour l'offensive les moments favorables de l'action de l'artillerie.

46. Les unités opérant en montagne ont besoin d'artillerie légère et mobile, capable de monter rapidement les pentes escarpées. Le matériel doit être facilement démontable et transportable à dos d'homme.

Les pièces d'artillerie de montagne peuvent également être utilisées avec profit sur les plaines en tant qu'artillerie avancée. Le général Oku donne l'instruction suivante : si elles rencontrent une position ennemie forte ou des mitrailleuses, elles utilisent de petites unités d'artillerie, principalement de l'artillerie de montagne, qui attellent des chevaux. Le canon de montagne, grâce à sa légèreté, peut être transporté partout par des hommes ; cette caractéristique est très précieuse pour l'artillerie avancée, qui ne peut être acheminée par des chevaux vers la position que dans des cas exceptionnels.

Dans les montagnes, seule l'artillerie muletière peut occuper rapidement des positions et peut changer sa disposition pendant le combat.

La nouvelle section de notre artillerie de montagne a superbement résisté aux épreuves de combat en septembre lors de l'offensive (bataille à Bensihu) et pendant la bataille de Mukden (au col de Gaotuling).

Il serait souhaitable d'équiper les pièces d'artillerie de montagne de boucliers, car elles doivent souvent se positionner, en tant qu'artillerie avancée, sur des positions découvertes, sous un feu intense de fusils et de mitrailleuses. En général, les boucliers sont plus importants en combat de montagne qu'en combat de plaine, car en montagne, les pièces doivent être placées principalement sur des crêtes étroites ou sur des rochers, complètement à découvert.

Presque tous les États disposent d'un nombre insuffisant d'artillerie de montagne.

En termes de nombre d'artillerie de montagne, le premier rang revient au Japon. Avec l'obusier de montagne modèle 1898, l'artillerie de quatre divisions était équipée de batteries avec du matériel. Avant la guerre, le nombre de canons de montagne avait été considérablement augmenté. En 1903, le Japon disposait d'un total de 410 canons de montagne.

La deuxième place est occupée par un autre de nos adversaires — la Turquie, qui dispose de 46 batteries de montagne dans toute son artillerie. L'Italie en dispose de 14, l'Autriche de 14, la France de 13 batteries, ce qui constitue la majeure partie de l'artillerie de ces États. Même en Suisse, l'artillerie entière n'est équipée que d'une partie de matériel de montagne, soit 4 batteries.

En Inde, les Anglais disposent de 8 batteries de montagne au total.

Jusqu'à récemment, il n'existait pas de modèles satisfaisants de canons de montagne. Cela explique le développement quantitativement insuffisant de l'artillerie de montagne. En France, à ce jour, des pièces de huit centimètres du modèle de 1878 restent en service.

L'adoption d'un nouveau modèle d'arme à recul sur affût représente un avantage considérable pour l'artillerie de montagne : l'arme de montagne ne doit pas reculer, car elle devra souvent tirer depuis des emplacements étroits et resserrés, et elle doit être rapide à tirer, car les cibles ne lui apparaissent que pendant de courts instants. Il est très probable qu'avec l'installation des modèles achevés, le pourcentage de l'artillerie de montagne est considérablement augmenté.

Malgré toutes les qualités remarquables des nouveaux outils de montagne, leur usage ne peut se limiter qu'à des unités de nature expéditionnaire ou exploratoire, qui n'envisagent pas de combat offensif sérieux contre un ennemi retranché dans les montagnes. Bien sûr, dans certains cas particuliers – terrains complètement impraticables, boue, transfert d'une unité vers les régions supérieures des pays alpins – tout ce qui ne se monte pas représente pour l'unité uniquement un fardeau, limitant sa mobilité. Mais dès que le terrain permet un mouvement sur roues, et si l'unité doit affronter un combat sérieux, il serait extrêmement indésirable de ne pas recourir aux services d'une artillerie plus puissante.

47. Le tir en milieu montagneux permet dans une bien plus grande mesure qu'en plaine d'exploiter la puissance de l'artillerie. Le milieu montagneux présente, en ce qui concerne le tir d'artillerie, les propriétés distinctives suivantes.

Les observations en milieu montagneux peuvent être effectuées avec une précision totale lors des tirs à longue distance. Les éclats d'obus lors du bombardement des hauteurs peuvent être observés même à une distance de dix verstes. De puissants instruments optiques - des longues-vues avec un grossissement de 40 fois - peuvent être utilisés avec confort en montagne, car le rayon visuel allant du point d'observation au point observé traverse un grand espace, le long d'une atmosphère claire - sans poussière ni brouillard.

Les positions d'infanterie de l'ennemi, souvent situées sur des hauteurs, se distinguent clairement ; le camouflage est extrêmement difficile. Il est possible de renoncer au bombardement des surfaces et de tirer avec précision sur les tranchées. La rapidité est importante car la situation montagneuse permet de bombarder l'ennemi jusqu'au contact direct avec notre infanterie. Les avantages pour l'attaquant obtenus grâce au bombardement soutenu de l'ennemi jusqu'à l'engagement au corps à corps sont énormes : il devient possible d'attaquer de jour des crêtes très escarpées et de capturer les sommets les plus inaccessibles.

Les obus lourds sont nécessaires pour détruire les points forts de l'ennemi et pour obliger les observateurs ennemis des sommets les plus importants à se retirer, et ainsi le rendre aveugle. Le feu japonais lors de la bataille de Mukden a obligé ses observateurs à quitter le sommet de la colline de Novgorod.

La portée en montagne, en raison de la facilité des observations, peut être utilisée beaucoup plus que sur la plaine. Les énormes collines, devenant des centres d'actions tactiques, sont visibles de partout, et de partout il est possible, ce qui ne permettrait que la portée, de concentrer le feu de tir en ligne sur elles.

Toutes ces caractéristiques du terrain montagneux, en relation avec l'emploi au combat de l'artillerie, obligent à accorder une grande valeur aux canons lourds dans le combat en montagne ; surtout pour l'attaquant, contraint de prendre des positions fortifiées.

48. Comme lors des déplacements dans les montagnes des canons sur des affûts à roues les plus grandes difficultés à la marche doivent être surmontées en raison de la largeur de la voie des affûts, qui ne correspond pas aux routes montagneuses étroites, il serait donc très important d'avoir une partie des batteries de campagne et de mortiers sur des affûts à voie étroite. Une telle adaptation d'une partie des batteries pour la guerre en montagne a été réalisée en Autriche, où apparemment règne le désir de disposer dans les montagnes d'une artillerie puissante. Lors des manœuvres de 1905 dans les montagnes du Tyrol du Sud ont participé, entre autres, quatre batteries de mortiers sur des affûts à roues avec une voie étroite. La transformation consistait à réduire la largeur de la voie des pièces et des caissons de munitions (112 cm au lieu de 153), à adopter un avant-train léger (pour les canons de 12 cm avec 12 obus au lieu de 34, pour les mortiers de 10,4 cm d'un poids de 100 kg au lieu de 860), à supprimer certains dispositifs. Les canons étaient attelés à 4 chevaux ; la batterie comptait 4 pièces. L'organisation des batteries à voie étroite pour les opérations en montagne n'est pas encore complètement élaborée.

Pour manœuvrer en montagne, il ne suffit pas d'avoir la partie matérielle appropriée - il faut également préparer spécialement le personnel. Nos batteries de campagne, après six mois d'exercice dans l'occupation de positions montagneuses, ne pouvaient être comparées en mobilité aux mêmes batteries au début de la guerre. L'énergie et l'expérience des officiers jouent un rôle décisif ; de l'habileté des artilleurs dépend l'utilisation de l'artillerie à roues en montagne. Non seulement nous avec notre pièce lourde, mais aussi les Japonais avec des pièces pesant seulement cent poods, ne parvenaient pas toujours à déployer leur artillerie. Lors du combat du 14 juillet 1904, les Japonais n'ont réussi à déployer que 13 pièces sur 36.

Le travail pour l'installation de l'artillerie en position lors de l'avancée est d'autant plus difficile que, dans la plupart des cas, il doit être effectué la nuit. Sur le combat à venir, la première information est reçue pendant la nuit : sur la ligne de garde, le bruit des roues de l'artillerie ennemie est clairement audible, étant préparée pour l'intervention japonaise ; ils profitaient de chaque nuit pendant notre retraite vers Telin pour installer leurs batteries. Vers le soir, nous perdions presque le contact avec les Japonais, mais à l'aube, leur feu d'artillerie nous réveillait. Lors du dernier affrontement significatif de la campagne précédente, le 2 mars 1905, lors de la bataille sur la rivière Fanhe, les Japonais ont installé toute leur artillerie pendant la nuit.

Les artilleurs doivent savoir, après une reconnaissance rapide du cours de la rivière le soir, déterminer les positions et les voies vers l'avant, mais choisir exactement les emplacements pour les pièces d'artillerie, creuser des tranchées et y installer les pièces. L'occupation et la sécurisation des positions au combat se font principalement la nuit, et les artilleurs doivent être pleinement préparés aux déplacements nocturnes ; cela est beaucoup plus difficile que les évolutions diurnes sur des terrains renforcés.

49. Pour faciliter la manœuvre des batteries en montagne, il faut attribuer aux batteries des unités d'infanterie, ou il faut augmenter le nombre d'artilleurs dans la batterie ; des hommes sont nécessaires pour tirer les pièces dans des endroits difficiles, préparer immédiatement un grand nombre de tranchées, protéger la batterie et, enfin, compenser la perte d'artilleurs.

Les pertes d'artilleurs sont généralement faibles ; nos pertes dans ce domaine étaient tout à fait insignifiantes ; peu de pertes, et les Japonais ont-elles perdu de notre feu d'artillerie : ainsi, l'artillerie de la 1^{re} armée japonaise a, en 9 jours de la bataille de Mukden, perdu seulement 76 hommes et 10 chevaux ; le terrain où se trouvaient les batteries japonaises avait été complètement criblé par nos obus. Mais si nous supposons utiliser énergiquement une partie des batteries comme artillerie avancée et introduisons certaines pièces dans le champ de tir des fusils, nous devons être prêts à de lourdes pertes en personnel, qui devront être immédiatement compensées.

Lors des positions en montagne lors de la campagne précédente, vous étiez presque exclusivement équipés de batteries de 4 pièces d'artillerie. Il est beaucoup plus avantageux d'avoir en temps de paix dans les batteries quatre pièces également, plutôt que d'agir en temps de guerre avec des demi-batteries.

Dans un combat de montagne, une organisation puissante a toute sa valeur, surtout pour les actions actives ; une artillerie bien organisée et agissant avec énergie peut rendre des services irremplaçables à l'infanterie.

Le nombre de pièces de campagne et d'artillerie lourde faisant partie des troupes actives en montagne doit être adapté à la nature du terrain, à la mission de l'unité, aux moyens matériels et aux qualités du personnel de l'artillerie ; seules ces données peuvent répondre à la question de savoir quelle partie de l'artillerie passera du cadre de campagne, où elle constitue un lourd fardeau pour l'unité, à l'ordre de bataille, où elle pourra apporter un soutien puissant à l'infanterie.

L'artillerie de montagne doit faire partie de l'organisation permanente de l'infanterie, destinée à la guerre en montagne. Il ne faut pas penser que l'artillerie de montagne sera un ballast inutile si l'action doit se dérouler en plaine ; au contraire, les batteries de montagne peuvent donner au combat, même en plaine, un caractère particulièrement actif.

En ce qui concerne le nombre de cartouches par mille fusiliers, en général dans les montagnes, il peut être considérablement inférieur aux normes établies.

50. L'installation des camps, autant que possible en nombre double pour le placement des pièces d'artillerie et l'abri des hommes, est obligatoire lors de la prise de positions de tout type, qu'elles soient fermées et éloignées ou proches.

Un exemple d'une magnifique organisation et d'un armement caché et masqué des batteries peut être donné par le déploiement de l'artillerie japonaise sur les îles avant la bataille de Tyurenchen. Les Japonais ont réussi, sans que nous le remarquions, à déployer leurs batteries sur une île parfaitement plane, travaillant de nuit, qui se trouvait dans notre champ de vision de manière nette depuis notre position.

51. Les tirs prolongés d'artillerie sur l'infanterie, qui a trouvé un abri, ne donnent que des résultats insignifiants. Après trois heures de bombardement, l'infanterie peut encore exercer plus de résistance qu'au cours des cinq premières minutes après le début du feu.

L'ouverture soudaine du feu par une batterie provoque une grande confusion des deux côtés, jusqu'à ce qu'on s'y habitue. En ouvrant le feu des batteries, nous dépensons le stock de surprises préparé pour l'ennemi; il faut être attentif afin d'avoir quelque chose pour frapper l'ennemi au moment opportun. Par conséquent, si l'infanterie n'a pas besoin d'une assistance immédiate, les batteries positionnées ne doivent pas nécessairement ouvrir le feu immédiatement. Lorsque la situation l'exigera, il faudra ouvrir le feu même avant que toute la batterie ne soit en place; mais lorsque le temps le permet, il est préférable de retarder l'ouverture du feu et d'attendre un moment plus important, de manière à engager plusieurs batteries à la fois; dans ces conditions, l'infanterie peut tirer parti de l'effet moral produit par l'ouverture du feu pour sa progression.

Dans la nuit du 13 août 1904, la division de la garde japonaise a déployé à une distance d'environ deux et demie verstes devant le front du flanc gauche de la position de Landyassan trois batteries. Les pièces étaient placées dans des tranchées camouflées. À l'aube, une batterie japonaise restant en position à 5 verstes de nos batteries a ouvert le feu sur elles. Nos batteries ont commencé à riposter. Environ 20 minutes plus tard, lorsque la disposition de nos batteries était déjà révélée, les batteries japonaises de proche distance ont ouvert un feu rapide, infligeant de lourdes pertes à notre batterie, qui était la principale cible de l'offensive japonaise, et ont fait une forte impression sur la défense de ce secteur. Profitant de ce moment, l'infanterie japonaise a commencé à avancer. Des réserves du détachement de l'Est et des unités du XVII^e corps furent envoyées à ce point — le secteur près du village de Ko Fynitsy. Cependant, l'attaque japonaise n'a pas eu de succès : l'infanterie a été arrêtée par les renforts arrivés, et l'artillerie japonaise, après un combat acharné, a été neutralisée par notre artillerie plus nombreuse, plus puissante et positionnée sur des hauteurs commandantes.

Le tir ne doit se poursuivre que pendant l'intervalle de temps nécessaire pour aider l'infanterie. Tant le choix des cibles que l'intensité du feu dépendent de l'assistance dont l'infanterie a besoin.

En concentrant le feu sur des objectifs importants pour l'infanterie, il faut se rappeler que les hommes ne sont pas immortels, et là où plusieurs obus ont fait leur œuvre, il n'en restera plus pour les autres. Ce qui a été touché par les éclats a été détruit, et ce qui s'est caché dans les fosses est resté hors de portée.

La foi des artilleurs dans leur propre pièce doit les amener à la conscience que là où une centaine de soldats est impuissante contre l'infanterie retranchée, là aussi sont impuissants des dizaines d'obus. La question de la concentration du feu se résume à pouvoir répartir correctement le tir sur la cible, afin qu'aux moments où cela est nécessaire, il soit possible d'exercer une pression sur toute la surface requise. La largeur de la zone cible, que l'artillerie peut nettoyer des fusiliers — 10, 15, 20 sagènes — dépend de la distance de tir, de sa précision et de l'endurance de l'ennemi. L'infanterie tirant depuis les tranchées, la shrapnel ne peut généralement pas les faire taire. Un feu explosif à courte distance est nécessaire, avec un nombre significatif de projectiles pour vaincre sa résistance. Il est également préférable d'utiliser pour cela un tir de tir de pointage précis. Son importance, comme indiqué ci-dessus, est énorme. Pour l'atteindre, ce qui est plus important, c'est le positionnement des batteries - autant que possible dispersé et avancé; en second lieu, la communication sur le front entre les chefs de groupes et de sections pour s'apporter mutuellement de l'aide.

Lors de la concentration du feu d'artillerie, il faut se guider non seulement par le principe de concentration des forces sur le point décisif, mais aussi par le principe d'économie dans l'utilisation des troupes. Pour atteindre chaque objectif, il faut n'affecter que le nombre nécessaire de troupes. Si une tâche peut être accomplie par une seule batterie, il est inutile d'en affecter cinq pour cet objectif.

Le summum de l'incompétence dans la gestion de l'artillerie est l'utilisation de l'artillerie de la 3^e armée mandchoue. Lorsque l'aide devait être apportée aux armées voisines (opération Sandeppu-Hegoutai, début de la bataille de Mukden), le chef de l'artillerie de l'armée ordonnait : aujourd'hui donner aux Japonais 5 coups par canon depuis toutes les batteries. Les raisons d'une telle gestion négative sont exposées ci-dessous dans le chapitre sur les ordres de bataille.

7. Propriétés de la défense

52. Il est indubitable que le terrain montagneux favorise la défense active. Un terrain montagneux ne favorise pas la défense en général, que ce soit sur le plan stratégique ou tactique. Un terrain montagneux restreint la visibilité dans toutes les directions et complique le mouvement ; il impose la passivité et oblige à boucher chaque faille ; d'où naît la guerre de position. Pour qu'un défenseur passe à une offensive décisive et porte un coup soudain depuis les nuages, il faut l'énergie d'Hannibal ou de Napoléon. L'attaquant peut manœuvrer avec audace, choisir les points les plus sensibles du défenseur. La configuration montagneuse exige un travail méthodique et planifié ; et seul le côté ayant pris l'initiative, le côté attaquant, peut avancer calmement vers l'objectif fixé. Le défenseur en montagne doit être prêt à tout, observer simultanément de nombreux aspects. Le terrain montagneux divise la finalité générale de la défense en une série de tâches particulières. Le défenseur est privé de la possibilité de se concentrer pleinement sur une seule action et d'agir de manière concentrée.

53. La défense en montagne, vouée à la passivité, ne peut opposer aux manœuvres audacieuses de l'ennemi qu'un seul moyen : l'étalement de ses positions, en occupant une disposition en cordon, ce qui la condamne à l'impuissance.

Dans la première moitié de juillet 1904, le détachement oriental - 15 bataillons faibles - était dispersé sur les cols de la principale chaîne de Fengshuiling sur une distance de deux transitions difficiles (40 verstes à vol d'oiseau). L'armée de Kuroki passa à l'offensive, disposant d'un avantage en forces de plus du double. Il est indéniablement exact que le comte Keller et le conseil militaire qu'il avait convoqué décidèrent d'abandonner sans combat les positions fortifiées dans les passages de la chaîne principale, qui barraient le chemin de l'avancée des Japonais. Le combat n'aurait pu se terminer que par le désastre d'une partie de nos forces : « Un chef de régiment qui permet sa propre défaite dans une disposition montagneuse étirée mérite d'être traduit en conseil de guerre ». En concentrant les petites unités dispersées du détachement sur la position de Thavuan, le comte Keller, au lieu d'une toile d'araignée subtile, commença à disposer ses forces de manière ordonnée.

Le cordon dans les collines se présente comme une sorte de barrage, empêchant l'ennemi d'emprunter les chemins les plus faciles et les plus pratiques. La défense de cordon oblige naturellement l'ennemi à élever le niveau de ses actions tactiques sur des sentiers plus hauts. Que le défenseur occupe une position continue énorme ou laisse de grands intervalles, elle sera de toute façon percée immédiatement en plusieurs points.

Il serait erroné de penser que dans les montagnes la défense est difficile uniquement pour les grandes unités, et que les petites unités ayant une mission défensive spécifique peuvent repousser avec succès les attaques ennemies dirigées contre elles. La situation en montagne les oblige à s'étendre exactement de la même manière que les grandes unités. Le 2^e bataillon du 22^e régiment de fusiliers 3^(e) S. dans les opérations contre les Japonais les 16 et 21 juin et le 4 juillet avait des missions défensives indépendantes ; chaque fois, le bataillon était obligé de combattre en s'étendant sur trois à quatre verstes. Le bataillon devait se disperser par pelotons et demi-compagnies, avec de larges intervalles. Dans une telle

disposition, offrir une résistance tenace ne semble pas possible. Les petites unités ne peuvent offrir qu'une résistance temporaire, de deux à trois heures, le temps nécessaire à l'ennemi pour déployer correctement ses forces.

Pour agir de manière concentrée, en évitant une dispersion excessive des forces, il est très important de formuler précisément les tâches défensives. Sinon, comme cela a été exposé plus haut à l'exemple du combat du 4^e régiment d'Iksha, une partie considérable des forces recevra une mission erronée.

54. La faiblesse de la défense en montagne ne réside pas seulement dans la difficulté de mener une défense active et dans l'étendue des positions. Si l'ennemi sait agir en montagne, alors même la défense passive est faible en soi. Nous avons déjà souligné la difficulté de toucher des surfaces avec le feu des fusils et des canons en montagne. Défenseur ne peut pas compter sur le fait qu'il réussira à arrêter l'offensive de l'ennemi à des distances moyennes ; en montagne, il faut être prêt à combattre à des distances très rapprochées.

Dans les montagnes, se souvenir de l'existence de nombreux espaces morts.

Souvent, les pentes à la base sont plus raides qu'au sommet, de sorte que le profil de la montagne en coupe présente une courbe convexe, et depuis le sommet il est impossible de tirer ou d'observer une grande partie de la pente. L'espace mort ainsi formé ne peut pas toujours être éliminé par une défense croisée de l'approche ou en abaissant la ligne de tir jusqu'à la crête militaire.

La crête militaire, c'est-à-dire la ligne sur la surface de la pente d'où l'on peut voir sa base, est avantageuse à occuper sur un relief calme et vallonné. Dans les montagnes, la crête militaire passe souvent à un endroit de la pente où il est extrêmement inconfortable de placer des tireurs, et où il est impossible de créer des tranchées pour eux. Les positions sur la crête militaire sont souvent tout à fait insatisfaisantes pour le combat de tir à moyenne distance, car commandées par les contreforts les plus proches de la montagne, elles ne peuvent être dissimulées et sont facilement ciblées.

Une autre cause des zones mortes est la configuration accidentée du terrain. Les contreforts des montagnes constituent d'énormes traverses, dissimulant l'approche de l'ennemi. En se pressant contre les murs de pierre, il est souvent possible de manœuvrer calmement et de se concentrer juste devant le front de position.

Les saillies des montagnes, même lorsqu'elles ne cachent pas l'avancée face au feu frontal depuis les positions, n'ont pas une importance énorme, car elles privent la défense de la possibilité de concentrer son feu sur l'attaquant depuis toute la position ; les saillies protègent l'attaquant du feu en flancs, et si celui-ci réussit, par les actions de l'artillerie, des mitrailleuses ou des fusils, à détruire la résistance de la défense sur un petit secteur du front, il peut s'infiltrer dans la position sans obstacles. En conséquence de la difficulté du feu de soutien mutuel en montagne, la destruction des unités se produit facilement.

Parfois, au contraire, le terrain cache l'avancée contre le feu frontal, et le défenseur ne peut riposter que par un feu croisé. Les sections de la position dépendent entièrement de leurs voisins. Si, à la suite des tirs de l'assaillant, du crépuscule ou du brouillard, la section voisine tarde à fournir de l'aide, la défense n'a presque pas besoin d'utiliser des armes à feu.

Dans les vallées montagneuses, il y a souvent de profonds ravins, représentant des approches pratiques, à l'abri de tout tir. En se servant des ravins, l'attaquant peut avancer et occuper des positions de tir avantageuses.

55. La magnifique vue qui s'ouvre depuis de hautes positions montagneuses donne une impression trompeuse d'une force redoutable. L'horizon semble extraordinairement vaste ; en réalité, on ne voit que les crêtes des vagues du terrain ; on aperçoit de nombreux crêtes de montagnes, mais chacune d'elles cache derrière elle un espace mort plus ou moins grand. Sur le plan militaire, les points élevés se distinguent non pas tant par le fait que l'on peut les voir,

mais parce qu'ils sont visibles de partout si l'ennemi ne se cache pas. On peut les observer de tous côtés, depuis partout on peut concentrer le feu dessus. Non seulement l'artillerie, mais aussi l'infanterie, une fois positionnée sur les sommets, ressent un sentiment de gêne : sur le champ de bataille tout tend à se cacher, tandis qu'au sommet il faut agir à découvert, comme sur le lieu de l'exécution.

Il est beaucoup plus difficile de défendre les sommets qu'il n'y paraît à première vue ; cependant, il est nécessaire de les occuper afin de protéger les observateurs ; les sommets sont exclusivement des points tactiques clés dans les combats en montagne, et toute la bataille se résume à la lutte pour leur possession.

La position dans les montagnes se projette nettement sur le ciel. Dans la plaine, il est parfois difficile jusqu'à la fin de la bataille de comprendre exactement où se cache l'ennemi ; mais dans les montagnes, le contour anguleux des crêtes que la défense sera forcée d'occuper pour accueillir notre offensive avec le feu se dessine clairement.

Il est extrêmement difficile pour le défenseur d'utiliser pleinement son artillerie dans les ravins.

Le déplacement des réserves est très difficile. Il faut les placer près des points menacés ; si elles doivent effectuer une longue montée, elles risquent d'arriver en retard.

En cas de fragmentation des réserves et d'étalement des positions, les contre-attaques sont difficiles.

Les obstacles artificiels, comme cela a été établi, n'ont pas le caractère d'un véritable empêchement comme dans la plaine.

Celui qui se défend passivement se fixe pour objectif d'opposer la résistance à l'attaque de l'ennemi. Une issue indécise de la bataille représente pour lui un succès. Si l'infanterie du défenseur est, par ses qualités, inférieure à celle de l'attaquant, la conduite de la bataille à une distance aussi grande que possible est particulièrement importante pour la défense, car à courte distance, l'attaquant plus expérimenté en combat singulier prend l'avantage décisif.

Souhaiter et permettre l'approche de l'attaquant, le défenseur ne peut le faire que dans le cas où le combat prendrait le caractère d'une embuscade, lors de l'affrontement de petites unités.

Dans le même temps, dans un environnement en montagne, permettant un rapprochement des adversaires, cela donne à l'attaquant la possibilité dès le début de donner au combat un caractère décisif en se rapprochant à courte distance.

Le terrain montagneux, en forçant le défenseur à s'étirer, permet au contraire à l'attaquant, dans de nombreux cas, de mener des attaques énergiques sur un front étroit. Une petite force peut mener une offensive sérieuse sur un segment du front d'une armée positionnée passivement en montagne. Sur la plaine, elle serait exposée au feu croisé et serait détruite ; en montagne, elle peut obtenir un succès partiel. Un régiment habilement dirigé peut capturer un point stratégique important sur la position d'un corps. Il n'y a pas de fausses frappes en montagne, toutes se répercutent sensiblement sur la défense.

Seule une étude insuffisante des techniques d'action en montagne explique la propagation de l'opinion sur les positions montagneuses. Nous partageons entièrement l'opinion de l'archiduc Charles : « Dans la guerre de montagne, comme dans les opérations stratégiques et tactiques, l'attaque a un avantage tel sur la défense qu'elle ne peut en aucun cas être comparée à elle. » Les progrès techniques du dernier siècle ont encore davantage perturbé l'équilibre en faveur de l'offensive.

« Si une offensive en montagne est entreprise avec l'énergie appropriée et menée à terme, ses résultats sont toujours plus importants que sur la plaine », note Kün. Le caractère décisif des opérations militaires est également souligné par Napoléon : « Le Tyrol est un théâtre difficile pour les opérations militaires, mais pour le vaincu, il est fatal. »

56. Dans la littérature et la vie, on rencontre souvent la comparaison des régions montagneuses avec d'énormes forteresses naturelles. Les positions montagneuses sont souvent comparées à des châteaux médiévaux. Dans le domaine de la tactique, cela n'est pas comparable et inutile. Il serait erroné de penser que l'attaque de positions montagneuses doit se faire selon la même méthode que le siège d'une forteresse, c'est-à-dire que des actions décisives doivent être précédées d'une longue préparation. On ne peut comparer une position montagneuse à une forteresse que si la préparation de l'assaut est déjà terminée. La nature a créé devant les positions montagneuses tout un réseau d'approches et de parallèles, a aménagé des espaces morts devant le front même, et a formé de larges brèches dans les parois verticales.

La tâche de l'attaquant n'est pas de gaspiller inutilement le temps et les forces sur des travaux de siège, mais de comprendre les approches formées par la nature et de les utiliser pour des actions décisives.

57. La défense dans les montagnes a aussi ses points forts ; notre exposé serait incomplet si nous ne les avions pas signalés.

Les difficultés importantes et avantageuses pour la défense sont celles que l'attaquant doit surmonter pour passer de la formation de marche à la formation de combat. La difficulté d'approche du champ de bataille et de déploiement donne à la défense un gain de temps, qu'il faut utiliser soit pour renforcer la défense, soit pour passer à des actions actives, ou enfin pour reculer sans combat vers d'autres positions.

Si le terrain n'est pas étudié à l'avance, son avancée sera retardée par la nécessité de l'examiner.

Dans un environnement montagneux, l'attaquant peut ne pas utiliser pleinement la supériorité qualitative de ses soldats sur la défense, car la supériorité dans la préparation individuelle constitue la clé de la victoire ; mais il est très difficile pour l'attaquant d'utiliser une supériorité quantitative. La masse, l'élan — dans les montagnes, cela ne fonctionne pas. Des formations denses ne conduisent qu'à des pertes excessives. Un environnement montagneux permet à l'attaquant, sur un certain secteur, d'agir avec un avantage considérable avec un nombre limité de troupes ; en dépassant cette norme, à mesure de l'augmentation de l'excédent de troupes, nous allons placer celles-ci dans une position de plus en plus désavantageuse.

Les abris dans les montagnes se rencontrent à chaque pas. C'est pourquoi lors des combats, les soutiens et les réserves peuvent se cacher en toute sécurité et se déplacer directement derrière le front défendu.

58. En choisissant des positions dans les montagnes, on s'arrête très souvent sur les crêtes de partage des eaux. Les positions sont prises aux cols qui les traversent. Telles étaient par exemple les positions occupées par eux sur les crêtes de Fenshuilin et de Dalin, les positions occupées par les Japonais sur la crête près du col de Ufangun / Motienlin et autres. Clausewitz explique parfaitement la raison de l'importance accordée aux cols. « Quand un chemin franchit une crête montagneuse, chacun remercie Dieu lorsqu'il atteint le point le plus élevé, car la descente commence alors. Cela s'applique de la même manière à un simple tireur qu'à une armée ; on a alors l'impression que toutes les difficultés ont été surmontées, et c'est souvent réellement le cas. Descendre n'est pas difficile, on sent la supériorité sur quiconque oserait nous en empêcher. Tout le territoire est visible devant soi et le regard domine tout. C'est pourquoi le point le plus haut de la route traversant la crête montagneuse est considéré comme très important ; il l'est effectivement dans la plupart des cas ; pourtant, ce n'est pas toujours ainsi ». Sur la base de ces considérations est née l'ancienne expression proverbiale : « maître des sources est maître des [illisibles]. »

Pour les formations de combat modernes, il faut considérer partout le terrain comme accessible, et la défense ne peut se limiter à occuper des positions aux passages, mais il faut les combiner en une position colossale commune.

Les aspects négatifs de cette position, en dehors de son étendue, sont les suivants : 1/ l'incertitude du front – il faut, depuis la crête de partage des eaux dans de nombreux endroits, avancer pour occuper les points de commandement, 2/ le grand nombre d'approches et les zones mortes directement devant la position ; l'ennemi peut facilement concentrer des forces plus importantes juste devant la position de manière discrète ; de plus, en attaquant avec des forces insignifiantes, il est possible de priver l'armée de la liberté d'action en défense. L'absence d'esplanade ouverte devant la position favorise la manifestation de l'audace tactique de l'ennemi.

Un autre type de positions de montagne est celui situé derrière la vallée. Dans la plupart des cas, ces positions doivent être considérées comme plus avantageuses pour la défense. La vallée qui se trouve devant elles forme une esplanade générale, rendant difficile l'approche de la position et empêchant toute démonstration. L'avantage de ces positions réside dans un front nettement délimité, l'autonomie des parties de la position et la commodité d'une défense profonde, successive.

La principale force d'un front à n'importe quelle position réside dans une zone de terrain plat, formant un glacis facilement bombardable. L'obstacle le plus sérieux à l'attaque est la plaine.

Pendant l'opération de Mukden, nos troupes / le 3e, le 2e et le 4e corps sibérien / se séparèrent des troupes du 1er et d'une partie de l'armée japonaise à travers la large vallée de la rivière Shaho. Cette vallée compliquait énormément le renseignement sur les fortifications russes ; il était impossible de déterminer l'emplacement des batteries russes. Le feu de l'artillerie japonaise avait peu d'effet. Cela explique le caractère prolongé de la bataille sur ce secteur.

59. Les points clés tactiques des positions montagneuses sont constitués par les sommets commandants. La possibilité d'observer doit être évaluée avec la plus grande attention. La prise des hauteurs remarquables par nos forces limitera considérablement les actions de l'ennemi ; pour occuper les points les plus élevés, il faut prêter attention à la fois à des considérations matérielles et à des motifs purement psychologiques.

Tout ce qui s'élève au-dessus de nous nous inspire involontairement du respect. Ce sentiment se reflète dans les langues de tous les peuples : les mots « dominer », « commander » signifient partout « s'élever », « avoir une grandeur relative » ; les mots « bas » ou « inférieur » s'appliquent de manière similaire au relief et aux sentiments. Un géant regardant un nain ou un cavalier regardant un fantassin de haut en bas n'est que la conséquence de la différence de hauteur.

Les efforts de l'attaquant sont principalement dirigés vers des sommets. Lors de la guerre anglo-bur, les Anglais dirigeaient leurs attaques sur les sommets de Spionkop et de Magersfontein. Pendant la guerre russo-japonaise, ont acquis de la notoriété : la hauteur de 203 mètres à Port Arthur, les hauteurs de Yantai et de Sykvantun lors de la bataille de Liao Yang, la montagne entre Bensihu et Kaotaidzal, le mont à deux cornes, la colline avec des fortifications, Novgorod pendant l'opération de Shakheï, la colline avec la fortification n° 16 lors de la bataille de Mukden, et d'autres.

Dans une guerre de montagne, les hauteurs constituent exclusivement l'objectif direct des actions militaires. On peut se défendre en ayant la hauteur derrière soi, en descendant vers elle, mais s'installer en ayant sur le flanc ou devant soi une hauteur occupée par l'ennemi est extrêmement désagréable. Les Japonais, ayant pris durant l'opération de Shahei le village

de Sahepu, l'ont volontairement évacué, car il était situé au pied de la colline de Putilov que nous occupions.

La montagne entre les cols de Wanfulin et de Gaotulin en septembre 1904 était considérée comme presque inaccessible et était occupée par un poste de garde. En octobre, le commandant du 22^e régiment de tirailleurs prit possession de la montagne avec une forte équipe de chasseurs ; des tranchées furent creusées. Le commandant du 3^e corps sibérien, en montant sur cette montagne, s'assura de son importance. En novembre, le sommet fut occupé par une compagnie, puis par deux. Un point d'appui - le redoute n°16 - fut construit, nécessitant beaucoup de travail. Pendant la bataille de Mukden, les Japonais lancèrent une attaque sur ce point et le prirent, ainsi qu'en conséquence la moitié droite de la position de Gaotulin. Pour empêcher les Japonais de se renforcer sur cette position, nos batteries tirèrent plus de dix mille shrapnels sur elle. C'est l'histoire habituelle des positions inaccessibles et imprenables. Il faut savoir évaluer rapidement et correctement leur importance.

60. Dans la plupart des cas, à la fois en montagne comme à la plaine, il est possible de se battre à chaque point. C'est pourquoi le défenseur, battu en un endroit, peut immédiatement rétablir la ligne de défense si les troupes ont encore la capacité de combattre. Mais si les troupes sont complètement battues à partir d'une position quelconque, il est difficile de se réorganiser rapidement à une position de repli, car les troupes, en reculant, quittent les hauteurs et se regroupent dans les vallées.

Le front de défense dépend de l'attaquant; toutefois, l'occupation de positions en montagne pour la défense exige un temps considérable. Dans les cas où il faut engager immédiatement le combat, sans encore s'être installé sur les positions, la situation défensive n'est guère difficile et seule une grande initiative et activité des officiers subalternes peut permettre une résistance acharnée. L'occupation des positions sur la plaine est une opération incomparablement plus simple que dans les montagnes, où il faut faire monter les troupes depuis les vallées vers les hauteurs. Sur la plaine, l'arrière-garde, en reculant, s'arrête sur des lignes défensives favorables et est immédiatement prête à combattre. Dans les montagnes, une seule ascension vers des positions déjà étudiées et préparées prend deux heures ou plus. Cela condamne la défense à l'immobilité et à la passivité. Il est extrêmement difficile de devancer et de bloquer la route de l'attaquant. Pour étudier et organiser la défense, il faut souvent au moins une journée de travail intense. Dans les montagnes, l'arrière-garde en retraite sous la pression de l'ennemi n'a pas la possibilité de s'arrêter : pour une défense acharnée, elle n'a pas le temps nécessaire. Elle ne peut que retarder la poursuite de l'ennemi dans la vallée, en organisant une défense de courte durée ; cette défense doit être immédiatement interrompue dès que les troupes ennemies apparaissent sur les hauteurs. La vitesse de l'avance en montagne détermine directement la vitesse de la poursuite immédiate.

61. Lorsque l'armée en retraite est concentrée dans des vallées étroites, l'ennemi peut contourner le front étroit auquel elle fait face avec peu de difficultés et apparaître sur le flanc des colonnes en retrait. La facilité avec laquelle un contournement peut être appliqué à ce moment est reconnue par tous, et les troupes en retraite examinent avec méfiance les hauteurs qui se dressent autour d'elles. Les troupes en retraite dans les montagnes doivent repousser les attaques dirigées contre elles et se déplacer sous le feu depuis les positions occupées par l'ennemi. Telles étaient les dernières minutes de la bataille de Tsurénchensk, l'action de la détachement est sur le col de Laholinski le 16 juin 1904, sur l'Ufanguan le 21 juin et le 4 juillet, et la retraite du X corps le 18 juillet. Si nous sommes obligés de battre en retraite, l'ennemi dispose d'un moyen de poursuite parallèle qui menace non seulement de contourner nos positions d'arrière-garde, mais aussi de détruire complètement les unités retardataires.

De même que dans les affaires de l'arrière-garde, dans toutes les situations défavorables, celui des adversaires qui se tourne vers une défense lors d'un combat rapproché

se retrouve en mauvaise posture ; en cas d'opérations menées avec énergie, il n'aura pas le temps de se préparer à la défense.

62. On ne peut pas réussir avec une seule défense. La défense n'a de sens que comme une partie parmi toutes les forces militaires. La défense ne peut être que temporaire et représente une utilisation raisonnable des forces de l'armée uniquement dans le cas où le temps gagné par celle-ci est prévu pour être utilisé afin de créer une situation favorable à l'offensive. Compter atteindre la victoire uniquement par des actions défensives serait fondamentalement incorrect.

Il est indéniable qu'il serait erroné pour un défenseur de se contenter de rester passivement dans ses abris, chaque unité se tenant à sa place, observant le moment de l'action des voisins et attendant son tour. En se représentant l'ennemi de manière abstraite, sans manifester ni volonté ni pensée au combat, il est difficile d'espérer réussir dans des opérations strictement défensives.

Les actions actives lors de la défense ne doivent pas se limiter à de courtes poussées de baïonnette. Lors d'un combat sérieux, en se tenant à une distance de tir efficace de l'ennemi et sans avoir obtenu la supériorité de feu, il serait erroné d'interrompre le feu, de quitter les positions de tir et de se précipiter pour attaquer à la baïonnette. L'illusion selon laquelle les actions actives se résument à une offensive formelle visant à conclure le combat par un coup de baïonnette est largement répandue. Cela montre non pas de l'activité, mais seulement un manque de sang-froid dans la défense, un manque de respect pour le combat à feu et un manque de compétence dans son exécution. Une telle attaque sera dans la plupart des cas repoussée, entraînant la perte de la position de tir initiale qui servait de base pour une contre-attaque.

Il est également erroné de penser qu'une défense réussie doit nécessairement se terminer par une transition générale à l'offensive. La tâche spécifique de la défense d'un secteur sera pleinement accomplie dans de nombreux cas, si seulement il est possible de conserver ses positions. Il ne faut pas considérer comme obligatoire de passer à l'offensive dès que l'ennemi se retire. L'offensive doit être menée uniquement avec la ferme intention de réussir ; pour mener une offensive, il faut disposer de moyens et de forces suffisants. L'offensive, lorsqu'elle se produit, doit être conduite sous la forme d'un combat planifié, prolongé et acharné, et non d'un coup bref. Une contre-attaque générale n'est possible que dans le cas où l'attaquant est définitivement épuisé et que la défense a obtenu une supériorité absolue.

La défense, en général, a des propriétés très négatives ; il faut le reconnaître sans équivoque, sans se rassurer avec l'espoir d'apporter un correctif important par des actions actives significatives à la fin du combat. La seule propriété positive des actions défensives est une consommation moindre de troupes sur le secteur concerné, une économie de forces vives pouvant être utilisée pour des objectifs offensifs sur un autre secteur. Le gain de temps que procure une défense passive — quelques heures — doit être utilisé par le commandant pour des actions stratégiquement décisives, sinon la défaite est inévitable. Surcharger longuement les lignes de troupes lors de la défense afin de pouvoir passer partout à des actions actives serait une grave erreur ; nous renoncerions à l'initiative, nous reviendrions à une posture passive en attendant les erreurs de l'ennemi ; nous nous soumettrions à sa volonté.

Dans la plupart des cas, les actions actives dans la défense en montagne ne sont appropriées qu'à petite échelle ; une offensive majeure n'est justifiée que si l'ennemi se comporte de manière tactiquement audacieuse.

Le 30 octobre 1904, devant la position de Gaotulinsky, le détachement 133 est apparu avec une faible force de cavalerie du prince Kanin (plusieurs escadrons avec 4 mitrailleuses). Après avoir repoussé la cavalerie de Sailsinov, le détachement, après une tentative

infructueuse de prendre le col, s'est installé devant nous. Le 6 octobre, la brigade de la 6e division d'infanterie VC est passée à l'offensive pour l'attaquer. Le prince Kanin s'est retiré sans combattre. Lors d'une offensive sérieuse de l'ennemi, il est très avantageux pour les défenseurs de commencer à avancer sur les secteurs non attaqués de la position, ce qui permet de prendre le flanc et de diriger l'attaque des troupes. Les Japonais ont suivi cette méthode lorsqu'ils ont dû repousser les tentatives de l'armée est de passer à l'offensive en juin et juillet 1904. Les actions même de petits détachements sur le flanc des unités en attaque peuvent avoir une grande importance.

Dans de nombreux cas, il semblait possible d'attaquer les unités japonaises en progression sur le flanc. La question a été soulevée à plusieurs reprises, lors des opérations de Liao-Yang, de Shih-Ho et de Muaden. Mais, malheureusement, nous n'avons pas passé du domaine des discussions aux actions concrètes.

Les actions ultérieures efficaces dans la défense consistent à concentrer à temps les réserves pour soutenir les points menacés, en partie en renforçant leur garnison, en partie en occupant certains postes de tir d'infanterie à partir desquels on pourrait tirer sur les approches. Une défense saine et bien conduite répond à chaque renforcement de l'ennemi par une résistance accrue sur le site de l'attaque.

Au contraire, lorsque la défaite est déjà proche, la défense devient faible, passive, ses forces morales sont déjà épuisées ; dès qu'un point que l'ennemi prévoit d'attaquer est identifié, les forces commencent immédiatement à s'amenuiser : tout disparaît en partie sous des prétextes plausibles, en partie à cause de l'erreur de jugement.

Il arrive uniquement dans des cas exceptionnels que le défenseur puisse, par ses actions actives, contraindre la volonté de l'ennemi ; en général, on ne peut pas compter sur cela. Mais le défenseur doit agir de manière suffisamment active pour ne pas révéler à l'ennemi la cible à laquelle il pourrait correctement diriger et calculer un coup. Les actions actives du défenseur doivent viser à créer un changement dans la situation, de préférence soudain pour l'ennemi, afin de perturber ses plans et ses calculs. L'activité du défenseur se manifeste dans la dissimulation de ses intentions, dans la contre-action contre la reconnaissance ennemie et dans l'occupation finale des positions seulement au moment nécessaire.

Dans un environnement montagneux, la défense est peu mobile, mais le manque de mobilité ne doit pas devenir immobilité. Les actions défensives de l'infanterie consistent à se maintenir dans le secteur assigné coûte que coûte, malgré toutes les difficultés.

L'infanterie qui s'est repliée est compromise : la foi en soi et dans les talents des chefs est ébranlée ; l'offensive, la conquête, les espaces perdent leur sens lorsqu'on recule devant l'ennemi. La peur de la retraite, l'impuissance lors d'un recul face à un ennemi surgissant sur le flanc, se rappelleront même au combat et ébranleront les forces morales de l'infanterie. La tactique pose à la stratégie une exigence absolument catégorique : engager l'infanterie au combat seulement dans des conditions telles qu'elle ne puisse céder aucun pouce de terrain à l'ennemi.

8. Ordre de bataille

63. L'ordre de bataille est la formation des combattants au combat. Les formes de regroupement changent en fonction des conditions du combat. Le but des formes adoptées du déploiement est de nous permettre de frapper l'ennemi autant que possible, tout en rendant plus difficile pour l'ennemi de nous infliger des pertes.

La division représente un groupe de forces si important qu'il est capable d'atteindre ses objectifs de manière complètement autonome. Les divisions doivent sans aucun doute agir en coordination les unes avec les autres ; mais pour réussir, il est nécessaire que chaque division dispose d'une autonomie, qui se traduit par l'attribution d'une tâche spécifique et la responsabilité d'une zone particulière du champ de bataille. Une division travaillant avec succès dans les limites qui lui sont fixées offrira le meilleur soutien à ses voisins.

L'ordre de bataille d'une division doit permettre de développer l'attaque la plus forte et la plus durable contre l'ennemi, et doit exercer la plus grande résistance possible à ses actions. La formation de combat de l'armée est composée des ordres de bataille des divisions ; la bataille d'armée se décompose en une série de combats de divisions. La division est la formation tactique supérieure, équipée de tous les moyens pour un combat soutenu.

Souvent, surtout en milieu montagneux, des divisions individuelles sont réparties en brigades et même en unités plus petites ; mais l'attention particulière mérite l'ordre dans lequel les troupes de la division mènent le combat, comme s'il s'agissait d'une seule unité. L'étude théorique de l'ordre de bataille de la division permet de décrire tous les éléments de la formation des troupes.

Selon les deux types de tâches – offensive et défense – il existe également deux types de formations de combat : offensive et défensive. D'un point de vue formel, la formation des troupes pour l'offensive peut parfois beaucoup ressembler à leur formation pour la défense ; mais en réalité, selon les objectifs poursuivis par les différentes parties de la formation de combat, la formation offensive n'a aucune ressemblance avec la défensive. Nous allons exposer les principes de leur organisation séparément. Commençons par l'offensive.

64. Le premier travail pour élaborer l'ordre de bataille consiste à choisir des objectifs pour l'offensive. Ces objectifs sont des secteurs de la position ennemie qui attirent l'attention de l'attaquant soit par leur importance tactique, soit par leur accessibilité. Le choix des objectifs les plus importants ou les plus accessibles dépend à la fois des considérations stratégiques générales et des considérations tactiques. La stratégie indique l'énergie requise pour mener le combat – faut-il seulement fixer et contenir l'ennemi sur le front, ou bien est-il nécessaire par tous les moyens d'obtenir un succès rapide à cet endroit. L'étude tactique du terrain fournit des indications sur les secteurs de la position ennemie qu'il est possible d'attaquer avec des chances de succès.

En tenant compte des difficultés auxquelles il faudra faire face lors de l'offensive, le charme de la victoire partielle — la prise d'une partie de la position ennemie — conduira dans la plupart des cas à viser l'attaque du secteur le plus accessible. Parfois, il faudra mener l'attaque sur des secteurs complètement dépourvus d'importance, simplement pour maintenir le combat sur le front dans des conditions acceptables.

Pendant la bataille de Moukden, l'armée japonaise a mené l'attaque principale contre le village d'Ikdzjatoun. Ce village n'avait pas une grande importance tactique, mais il était défendu par nous. De l'emplacement des Japonais jusqu'au village, il n'y avait pas de ravin, ce qui représentait un passage naturel pratique. Les Japonais pouvaient s'approcher du village sans être détectés et se déployer presque directement sur la ligne des obstacles artificiels. Les Japonais pouvaient, contre ce point, mener le combat avec de petites forces dans de telles conditions, que le flanc n'était pas tenu par tout notre corps d'armée I et une partie de la 1ère division sibérienne. L'attaque seulement d'une brigade, soutenue par l'artillerie lourde, produisait une impression assez impressionnante. La force d'une seule brigade suffisait presque pour une semaine de combat offensif. Il faut reconnaître que les Japonais ont habilement choisi le point d'attaque.

Il n'est pas toujours possible de diriger les forces des troupes vers la possession de la clé tactique de la position de l'ennemi, mais les troupes doivent toujours attaquer pour

capturer les points qui ont une certaine signification tactique, qui peuvent être tenus, même avec une plus grande force. En montagne, ce ne serait pas une erreur d'envoyer des troupes pour capturer les gorges, les carrefours de vallées, les cols, qui sont les pentes de la prise. Ces points, ayant une grande connaissance stratégique, n'ont pas de tactique. Il est parfait de s'y accrocher sous le feu des hauteurs qui les commandent, mais c'est impossible. Le but des actions des troupes doit être fixé exclusivement à la capture des hauteurs dominantes. Hamilton, qui avait l'expérience de la guerre en montagne dans les marches afghanes, observe catégoriquement : « Avec l'augmentation de la portée des armes modernes, le déploiement jusqu'aux lignes ne peut conduire qu'à de vaines pertes. En fait depuis l'époque de la campagne de Tiras, je pense que nous avons appris que le seigneur nous contrôle et que les crêtes nous contrôlent, il n'y a rien à craindre pour les vallées ».

Avec une bonne compréhension de la signification relative des hauteurs et des vallées, et en connaissant le terrain, le choix de l'objectif pour une attaque en montagne présente moins de difficultés que sur une plaine. Le choix est plus restreint. Dans la plupart des cas, les parties les plus accessibles de la position ennemie sont également les plus importantes ; très souvent, ce seront les hauteurs qui dominent les parties du terrain, contrôlant les approches vers d'autres sections.

65. Selon les missions prévues pour l'offensive, l'ordre de bataille de la division est divisé en groupes. Chaque groupe est uni par un objectif d'action spécifique.

Dans les combats sur la plaine, une division attaque souvent un seul point — par exemple, uniquement un village important ou la lisière d'une forêt. Dans les montagnes, dans la plupart des cas, pour attaquer un certain sommet, il suffit de désigner un régiment ou une brigade. Cependant, la force de ces groupes est conditionnelle ; elle dépend de la puissance des armées et de l'étendue dans laquelle le terrain provoque la dispersion des actions, ainsi que de la mesure dans laquelle sa nature accidentée et fermée isole certaines zones du champ de bataille et contraint les soldats.

66. Une partie des troupes, n'ayant reçu aucune mission, constituera la réserve du commandant de la division. Sa fonction est de lutter contre les imprévus. Plus les bases craignent les imprévus, moins les troupes inspirent confiance, plus la réserve du commandant supérieur doit être importante. Par sa fonction, cette réserve ne peut en aucun cas être appelée générale, car la mission de la réserve générale est radicalement différente.

La réserve générale ne peut être considérée ni comme la dernière réserve, ni comme une partie des troupes agissant selon une méthode tactique différente de celle du combat. La différence entre la réserve générale et les autres parties de l'ordre de bataille est essentiellement stratégique : alors que les autres parties de l'ordre de bataille s'opposent à la volonté de l'ennemi, lient ses mouvements, contrarient les imprévus, la réserve générale sert au commandant comme moyen de subordonner les événements du combat à sa volonté, de prendre l'initiative et de dicter à l'ennemi sa manière d'agir. Du point de vue tactique, la réserve générale est la même partie des forces que les autres, parfois entrant en combat plus tard, parfois en même temps, parfois même plus tôt que les autres (Bautzen, Liaoyang, Mukden). La valeur de la réserve générale ne provient que des résultats stratégiques que l'on attend de ses actions de combat.

La réserve générale - avant tout une notion stratégique, c'est l'expression de la volonté active du commandant. Et si, en raison de son indécision, de la passivité ou de la faiblesse de sa troupe, ou du manque d'équipement technique, le commandant n'est pas capable de réaliser dans la réalité son effort actif, alors il n'y a pas de réserve générale. Il est vain d'accroître le nombre d'unités inactives au détriment de celles qui agissent, même si d'importantes réserves sont constituées en arrière - la réserve générale, en tant que concept

purement stratégique déterminé par le rôle de combat correspondant des troupes, n'existera pas.

Lorsqu'il existe une réserve générale, celle-ci inclut toute partie qui a encerclé ou contourné l'ennemi, ou qui a renversé la partie correspondante de l'ordre de bataille de l'ennemi ; toute partie mise en réserve pour une nouvelle attaque contre l'ennemi constitue également une partie de la réserve générale.

Lorsqu'il n'y a pas de réserve générale, il n'y a pas non plus de personnes ayant contourné ou encerclé l'ennemi, il n'y a que ceux qui sont encerclés, contournés ou coupés; Il n'y a pas d'objectifs d'actions à l'avance – l'adversaire n'a pas de points sensibles – de clés stratégiques – seulement chez nous il y a des vulnérabilités partout à des endroits nécessitant une protection spéciale.

67. Un groupe d'ordre de bataille ne doit pas, pour atteindre l'objectif qui lui est assigné, avancer en ligne continue ; il est très avantageux de profiter des approches favorables afin de s'approcher sans pertes importantes jusqu'à la distance décisive. Les troupes poursuivant le même objectif tactique se divisent en sous-groupes. Cela a une importance particulière en fonction de l'intérêt des approches vers la section attaquée de la position ennemie.

Le nombre et la nature des approches ont une grande influence sur le déroulement des attaques. Les approches se forment par la combinaison des replis du relief, des ravines et des ornières. Sur une partie considérable de leur longueur, elles offrent un abri plus ou moins favorable contre les tirs ou le regard de l'ennemi. Cependant, il n'est pratique de les utiliser que pour un nombre limité de troupes. Cette limitation est principalement due non pas à la capacité d'accès de l'approche, car une grande partie pourrait passer dans un fossé, mais à la commodité de déploiement et à l'efficacité pour l'usage des armes. Si l'on peut se rassembler dans un espace mort et se déployer sur une distance significative en front, même une approche négligeable peut être utilisée par une grande partie des forces.

Les approches représentent un système de leviers à travers lequel nous exerçons une pression sur la position de l'ennemi. L'ordre de bataille, pour produire un maximum d'effet au moment opportun, doit, par son étendue sur le front, couvrir le système correspondant aux forces disponibles.

La grande ou petite force des sous-groupes, destinés à l'avancée par différents approches, dépendra des caractéristiques de ces approches - de savoir dans quelle mesure l'approche offre un abri, dans quelle mesure elle permet de se rapprocher de l'ennemi ; certaines approches mènent directement à la position de l'ennemi, d'autres seulement à 600-1000 pas de l'ennemi, et d'autres se terminent encore plus tôt. Lors de la répartition des troupes selon les approches, il faut prendre en compte la commodité d'action de nos soldats avec les armes en comparaison avec l'ennemi - il faut examiner les positions de tir que devront utiliser les troupes qui avancent par ces approches. Il faut également tenir compte des conditions du combat décisif final. Si le chef de groupe ne dispose pas de données suffisantes sur la situation pour évaluer précisément la connaissance des approches, il doit pour l'avancée assigner le nombre nécessaire de troupes, en garder une partie en réserve afin de les utiliser pour soutenir les troupes opérant dans la direction la plus avantageuse. Dans un combat offensif, il faut renforcer seulement ceux qui réussissent et non ceux qui subissent une défaite.

68. La tâche des troupes attaquant l'ennemi par une seule approche consiste à vaincre l'ennemi par l'utilisation habile des armes. La manœuvre préparatoire ne se limite pas à une approche furtive à distance décisive.

L'approche se forme par une combinaison de modifications du relief et d'objets locaux ; dans différentes parties, l'approche offre des abris variés. Lorsqu'on s'en sert, la formation de l'unité attaquante doit être modifiée en conséquence. Les espaces morts et les endroits

protégés des regards de l'ennemi sont franchis en colonnes serrées. À travers les espaces ouverts sous le feu de l'ennemi, il faut avancer exclusivement en colonnes éclatées. Le choix de la formation sur le terrain ne peut pas particulièrement compliquer le travail des commandants de compagnie. La formation dépend du terrain, de la puissance de feu de l'ennemi, de son attention et du temps disponible. Si un développement rapide d'opérations énergétiques est nécessaire, il est avantageux de traverser les espaces ouverts avec une ou plusieurs chaînes successives. Si le feu ennemi est intense, il faudra passer à un déplacement en petits groupes, qui avancent en courant ou en rampant.

Si l'ennemi ne surveille pas suffisamment attentivement le champ de bataille, si le principal obstacle est constitué par le feu de l'artillerie ennemie tirant depuis des positions couvertes, il est parfois avantageux de prendre le risque de traverser en même temps un espace découvert en comptant sur le fait que l'ennemi ne remarquera pas une traversée rapide.

Les conditions du combat de montagne sont telles que s'approcher à une distance décisive coûtera relativement peu de pertes, si l'attaquant utilise habilement la situation. La majeure partie des pertes ne provient pas des déplacements rapides, mais du fait de rester sur des positions de tir non fortifiées, comme le reconnaît l'observateur allemand des actions de l'armée Kuroki. Cela doit bien sûr être considéré comme normal ; les pertes plus importantes lors des déplacements indiquent le plus souvent un manque de prudence, d'organisation.

En raison du mode d'action rectiligne des troupes attaquant par une seule approche, leur regroupement doit se faire au sein d'une seule unité de combat. L'affectation d'une réserve partielle peut n'être nécessaire qu'en cas exceptionnel. La réserve partielle est la partie des troupes maintenue en arrière, capable de manœuvrer, pouvant renforcer n'importe quelle direction ; la réserve partielle est un moyen de gestion du combat, un moyen de profiter de la situation, de tirer parti des circonstances, de mettre en œuvre la volonté du commandant. Il faut admettre deux instances justifiant le maintien de réserves partielles : d'une part, le commandant de division, et d'autre part, le commandant du groupement de troupes ayant une mission autonome pour l'offensive, si la situation n'est pas complètement claire et qu'il faut attaquer sur plusieurs directions – approches.

Les autres commandants ne doivent pas conserver de réserves privées ; seulement temporairement, afin de préserver les forces des troupes, d'éviter des pertes inutiles, en raison de l'absence de positions favorables pour employer les armes, une partie des troupes avançant par un seul accès est retenue en arrière, à l'appui de l'unité de tir, pour soutenir le combat de feu.

Il est nécessaire d'établir une distinction dans la répartition des unités supérieures entre la partie de combat et la réserve particulière, et dans la répartition des troupes qui attaquent ensemble, entre la partie de tir et le soutien. Les unités maintenues en arrière par les subordonnés ne peuvent pas avoir la signification de réserve particulière. Leur appellation comme réserves ne correspond pas non plus à la nature de la tâche, comme, par exemple, la désignation de réserve de batterie - pour les échelons de caisses d'obus. La mission du soutien est clairement définie - renforcer en temps opportun la chaîne de tir principale, comblant les pertes ou la densifiant. La signification de l'utilisation des réserves et du soutien est entièrement distincte. La réserve est un moyen de gérer le combat, le soutien est un moyen d'alimenter le combat de tir. Dans l'activité de combat des commandants supérieurs, après la détermination de l'ordre de combat, l'essentiel est une utilisation correcte des réserves pour atteindre des objectifs importants. Dans l'activité de combat d'un commandant subordonné, l'utilisation du soutien n'est pas l'élément principal. Le déploiement du soutien, sa rapidité — ce n'est qu'un détail dans le combat d'infanterie. L'essentiel réside dans l'initiative manifestée dans la ligne de tir ; les commandants subordonnés ne doivent pas être seulement des

utilisateurs de soutien ; leur place est dans la chaîne de tir, à proximité de l'adversaire, le commandant ne peut pas avoir de réserve comme moyen de gestion du combat. Le sous-officier doit compter principalement sur sa propre personne : sur son exemple personnel, sur l'influence orale sur les combattants les plus proches. À un certain degré de proximité avec l'ennemi, sous un feu intense, les autres moyens de transmission de la volonté perdent de leur efficacité.

Il faut renoncer à l'utilisation des soutiens comme moyen de gestion du combat pour pousser les objectifs. Le moyen de progresser doit être recherché dans la chaîne elle-même – en atteignant le premier rang au feu de fusil, en s'efforçant de vaincre l'ennemi, avec une profonde conviction qu'il n'existe pas d'autre issue d'une situation de combat difficile. Le soutien n'est qu'un moyen d'obtenir la supériorité au feu de fusil en ajoutant des troupes fraîches et de nouvelles réserves.

Un sondage sur le fait de savoir si le soutien devrait être attribué à une ou plusieurs instances, et exactement à laquelle, ne peut être déterminé par la théorie. La question de savoir si la partie attaquante, qu'il s'agisse de deux bataillons ou d'un régiment entier, devrait bénéficier de tout le soutien d'une instance supérieure, semble avantageuse, car le soutien par compagnie, dans la plupart des cas, se trouve dans des conditions plus défavorables sur le champ de bataille que le soutien par bataillon, et le soutien par bataillon est dans des conditions plus défavorables que le soutien par régiment ; le principal fondement sur lequel le soutien est formé est la volonté de préserver la force des troupes ; le soutien, dans la mesure du possible, doit inclure de nouvelles recrues. La conservation des forces des troupes, l'approvisionnement en nourriture sur le champ et la régénération même d'une heure de sommeil ont désormais une importance capitale, car les combats s'éternisent beaucoup plus longtemps. Il est donc souhaitable, en prévision d'un engagement difficile dans des conditions favorables, de préserver au moins un soutien, qui ferait office de deuxième ligne de combat entre les mains du commandant de régiment ou de bataillon. C'est la disposition normale pour une attaque sur une position fortifiée. Cependant, lorsque le terrain, par sa topographie et sa couverture, ne favorise pas un tel alignement linéaire des soutiens, ou lors d'un combat de rencontre, nécessitant une préparation à des manœuvres complexes et par tous les aléas possibles, la gestion des soutiens doit être concentrée entre les mains des commandants de compagnies, sinon le renfort opportun de la ligne de tirailleurs ne sera pas assuré.

Les troupes, avançant par une seule approche, se divisent encore en parties, et celles-ci en petits groupes. La fragmentation de la chaîne de tirailleurs en parties est tout à fait légitime, car elle est dictée par le choix des directions les plus favorables pour l'offensive. À mesure de l'approche vers l'ennemi, cette fragmentation atteint ses limites extrêmes. Chaque tirailleur qui s'avance de lui-même, choisissant son chemin pour se rapprocher de l'adversaire, représente en réalité une nouvelle progression ; les tirailleurs qui suivent son exemple forment un petit groupe distinct — la plus petite subdivision du rang de combat, ayant une importance tactique considérable.

Cette fragmentation, absolument nécessaire pour le succès de l'offensive, est exclusivement le résultat de l'initiative individuelle et de la préparation individuelle des fantassins en temps de paix ; les grandes unités de formation du dispositif de combat, par objectifs et approches, devraient au contraire être le résultat du travail planifié des commandants.

69. L'absence d'une superposition cohérente des réserves particulières à la disposition de tous les supérieurs directs crée un certain écart entre les unités de combat principales et les réserves. L'unité de combat sous la direction du commandant est, dans une certaine mesure, autonome. Cela présente l'inconvénient qu'en cas de transition énergique de l'ennemi en contre-attaque, l'unité de combat peut subir une défaite isolée. Mais il faut se rappeler que

les courtes contre-attaques à la baïonnette dans le combat moderne représentent la forme d'utilisation des troupes la plus désavantageuse.

La chaîne de tir doit puiser sa confiance dans l'action et non dans l'accumulation de réserves à l'arrière. Elle doit chercher à se rapprocher de l'ennemi pour lui infliger un dommage plus important. L'infanterie en attaque ne doit que prévenir toute tentative de l'ennemi de passer à la contre-attaque – en repoussant cette tentative, le succès de l'attaque sera très probablement préparé ; quant à la chaîne attaquante, si elle manque de confiance en ses forces au point de craindre que l'ennemi ne sorte des tranchées pour l'attaquer elle-même, elle ne parviendra évidemment jamais à prendre la position ennemie.

Le principe selon lequel son propre appui doit être plus proche de la ligne que l'adversaire est apparu à l'origine en raison du manque de confiance dans la puissance du feu d'artillerie, la capacité de la ligne à repousser seule une attaque ennemie, et il constitue aujourd'hui sans aucun doute un vestige dépassé de la tactique d'assaut.

Le combat offensif de l'infanterie doit se développer de manière pleinement active ; l'ordre de bataille de l'infanterie lors de l'offensive ne peut pas principalement poursuivre des tendances purement défensives ; dans le cas contraire, il faudra se limiter à des actions hésitantes. Lors de l'offensive, en particulier au moment où une partie de la position ennemie vient d'être capturée, il faut garder à l'esprit la possibilité d'actions ennemies sérieuses et actives. Il faudra tenir le combat avec l'ennemi dans des conditions très difficiles, sans vision adéquate, sur une position inconfortable, choisie involontairement, et inconnue quant à l'occupation de ses différentes parties, souvent en enfilade avec des zones tenues par l'ennemi.

À ce moment-là, il n'y aura absolument aucun soutien ; la question du soutien devient complètement sans objet. Les troupes ayant occupé une partie de la position de l'ennemi en défense ne doivent pas cesser leurs actions offensives ; elles doivent immédiatement poursuivre leur succès dans des directions telles qu'elles puissent tenir une section de terrain. Ensuite, en fonction de la situation et de l'état des forces, l'attaquant continue les actions offensives ou se retient temporairement pour se réorganiser. Pour le défenseur en montagne préparant une contre-attaque puissante, il faut un temps considérable — parfois plusieurs heures ; cela constitue l'un des principaux inconvénients de la défense en montagne. L'attaquant doit utiliser ce temps pour consolider les positions conquises. La tâche principale de l'attaquant ne sera pas de réaliser des travaux défensifs simples, mais de mettre de l'ordre dans l'infanterie, de l'approvisionner en munitions, et de renforcer ses positions par le déploiement rapide de mitrailleuses et d'artillerie de montagne sur la ligne de front.

Dans la plupart des cas, les troupes ayant pris un point donné au combat seront suffisamment nombreuses pour le défendre. Le renforcement par des réserves privées à cette fin sera nécessaire principalement dans le cas où il ne sera pas possible de rétablir rapidement un certain ordre ou de contre-attaquer l'ennemi. Très souvent, sur une position prise, il y aura un regroupement excessif des troupes l'ayant capturée. Ce regroupement ne conduira qu'à des pertes inutiles dues au feu et à un plus grand désordre. Il est nécessaire de corriger cette erreur en temps opportun en dirigeant les forces excédentaires à l'accomplissement d'autres tâches.

70. Il est souhaitable que chaque groupe de l'ordre de bataille agisse de manière pleinement autonome. L'autonomie des groupes doit découler de l'absence de concentration des objectifs en une seule ligne continue. L'affectation des groupes militaires et l'attribution de leurs missions doivent être conçues, dans la mesure du possible, de manière à ce que chaque groupe puisse accomplir seule la tâche qui lui est confiée.

Il est très désavantageux d'établir les conditions d'activité de chaque groupe en fonction des succès des voisins. Cela ne conduira pas à une intensification de tous les efforts pour atteindre l'objectif général, mais à leur engagement progressif dans le combat. Dans une

bataille sur le terrain, de telles méthodes d'attaque progressive ne peuvent promettre le succès. Il ne faut y recourir que dans des cas exceptionnels, lorsque le combat, en raison des conditions du terrain ou de sa fortification, prend un caractère fortifié. Ce n'est que lorsque l'on ne peut espérer atteindre le but de la bataille par la concentration générale des forces, afin de ne pas soumettre les troupes à des pertes inutiles, qu'il devient nécessaire, bien que ce soit un phénomène indésirable, de permettre la progression successive des troupes vers les sections de la position ennemie accessibles à l'assaut. Les groupes retardataires sont un phénomène indésirable, et seule la nécessité oblige à recourir à cette méthode d'action.

La communication entre les groupes doit exister, mais elle doit se manifester par un soutien mutuel et non par une gêne réciproque dans les actions.

Dans le combat sur le terrain, l'établissement de la dépendance entre deux groupes de troupes lors d'une attaque n'a de sens que si nous avons intentionnellement l'intention de donner au combat un caractère indécis.

La communication entre les troupes avançant par un seul accès s'effectue par l'observation directe de tout l'espace entre les groupes de troupes en progression. Si, en raison des obstacles locaux, cette communication est interrompue, les commandants les plus proches du lieu de la rupture doivent envoyer des patrouilles des deux côtés pour rétablir la communication.

La liaison des troupes qui avancent par différentes voies doit s'exprimer par l'observation, et parfois même par l'occupation ferme du terrain entre elles. Pour cela, il est nécessaire de désigner des unités séparées dont la force peut varier considérablement - depuis un détachement jusqu'à un bataillon entier. Le déploiement des unités pour la liaison doit être planifié à temps afin qu'elles se trouvent au bon moment sur les hauteurs nécessaires.

Les flancs de l'avancée en cours doivent être protégés contre toute tentative de l'ennemi de les envelopper. Cette tâche est avant tout réalisée en procédant à l'offensive sur un front suffisamment large, avec un choix approprié des approches, puis en occupant des positions défensives particulières établies pour la liaison avec les troupes. Si nous envisageons d'utiliser comme approche un vallon, il faut faire attention à l'observation et à l'occupation des chaînes de montagnes qui le composent.

La question de savoir dans quelle mesure les détachements envoyés pour le contact, en plus de la reconnaissance, doivent également remplir des missions défensives, devrait être résolue en fonction du terrain, de la position de départ de l'attaquant, et surtout des données stratégiques - la passivité de l'ennemi, l'énergie du commandement dans les opérations et les projets. Des conditions défavorables obligent à transformer l'espace entre les approches, par lesquelles l'offensive progresse, en une position fortement fortifiée et à l'occuper sérieusement.

Au contraire, si l'initiative est définitivement entre nos mains, si, en cas d'engagement mutuel, nous nous retrouvons derrière les lignes ennemies et que l'ennemi se sent contourné, si nos troupes n'ont encore jamais laissé l'ennemi progresser sur le champ de bataille, alors on peut et doit oser franchir les intervalles entre les approches par lesquelles l'offensive est menée, tout en observant attentivement.

Les unités établies pour la communication entre les forces avancées doivent être équipées de moyens suffisants pour transmettre rapidement aux autres unités de l'ordre de bataille les résultats des observations.

71. Passons à l'étude de l'ordre de combat défensif.

Tandis que pour l'attaque l'objectif de l'action se situe en avant, pour la défense il se trouve en partie derrière, en partie à l'emplacement des troupes. Celui qui défend ne poursuit pas un objectif à proprement parler - sa tendance est principalement négative - empêcher

l'ennemi d'agir. L'arène du combat – l'espace devant le front de l'ordre de bataille – ne représente pour le défenseur aucun obstacle qu'il faille surmonter ; c'est un ensemble de pièges qui conduiront les troupes attaquantes à un combat décisif avec nous à courte distance. Pour la défense, les tâches sont différentes, et la disposition de l'ordre de bataille lui correspond en conséquence.

En fonction de la position stratégique, une décision est prise - défendre tel ou tel secteur avec telles forces.

La première tâche lors du regroupement de l'ordre de bataille consistera à diviser les troupes en parties de combat et parties maintenues en arrière. La relation entre ces parties dépendra des propriétés, de l'importance et de l'étendue de la position, du degré de clarté de la situation et des données stratégiques générales.

Commençons d'abord par examiner les conditions de formation de chaque unité de combat.

72. La position, occupée par une unité de combat, selon les conditions du terrain, représente des secteurs distincts possédant une certaine autonomie tactique. Dans les montagnes, dans la plupart des cas, ces secteurs sont constitués de massifs montagneux. Les vallées qui traversent le front de la position, dont la défense a une importance tactique secondaire, constituent principalement les frontières des secteurs de combat. Lors de la défense d'une crête montagneuse suivant la ligne de partage des eaux, les limites du secteur peuvent coïncider avec des sillons - des cols.

Il est très important pour le succès de la défense que la répartition des unités de combat en groupes corresponde aux conditions du terrain ; pour maintenir la solidité de l'ordre de bataille, il est nécessaire que les groupes de l'unité de combat aient, dans la mesure du possible, des missions de combat indépendantes. En combat, un soutien mutuel et une coopération de toutes les forces sont indispensables ; mais lors du déploiement pour le combat, il faut s'efforcer de rendre les unités de l'ordre de bataille, dans la mesure du possible, stables et autonomes. À cette fin, chaque groupe doit recevoir un secteur qu'il puisse, autant que possible, défendre séparément. Si nous basons toute la défense uniquement sur la coopération de toutes les forces, nous la rendrons fortement dépendante des aléas du combat ; la défense ressemblera alors à un château de cartes, s'effondrant complètement au moindre incident.

Pendant le déploiement de notre armée après la bataille sur le Shakhe, la frontière entre les secteurs des 3e et 5e divisions de fusiliers n'a pas été tracée le long de la vallée, mais le long de la crête montagneuse. Le sommet du massif - le réduit N°16 et le versant est étaient occupés par les unités de la 5e division ; le versant ouest par des unités de la 3e division multiple. Malgré les changements dans le déploiement des troupes, cette division des secteurs de combat a été maintenue et a conduit au fait que la défense du massif n'a pas été unifiée ; il a été capturé extrêmement facilement par les Japonais pendant l'opération de Mukden.

Il est impossible de contester l'importance de la division de l'unité de combat que nous avons indiquée. Mais en pratique, il faut faire face à certaines difficultés.

Les frontières des zones de combat coïncident avec les portions que nous possédons, le long desquelles passent les routes en montagne. Les zones de combat ne disposent pas de voies de communication indépendantes avec l'arrière, car les routes servent de frontières. Ainsi, les institutions de l'arrière sont confondues dans une certaine mesure. Si le mélange des convois ne dépasse pas les limites d'une seule division, cela peut être toléré. La situation est beaucoup plus inconfortable lorsque les voies arrière de différentes divisions et corps se chevauchent, ce qui indique souvent une solution peu réussie à la tâche stratégique de défense.

Lors du déploiement de nos troupes sur les positions de Landlsan et Tsegrui Pegou dans la première moitié d'août 1904, il n'a pas été possible de déterminer définitivement les limites entre le Détachement de l'Est et le Xème corps. Le point contesté était la hauteur 300, initialement occupée par le Xème corps, puis transférée au Détachement de l'Est, à nouveau au Xème corps, et le soir du 13 août, lors de l'attaque japonaise, de nouveau transférée aux troupes du Détachement de l'Est. La difficulté résidait dans le fait que le Xème corps se considérait insuffisamment fort pour occuper ce secteur et cherchait à le transférer au Détachement de l'Est. Quant aux unités du Détachement de l'Est (bataillon du 21ème régiment) occupant ce secteur, elles se sentaient isolées par rapport au détachement et souffraient de faim, car le seul chemin de communication avec l'arrière depuis la hauteur 300 passait par Tsego-Tamlin, derrière le Xème corps. Une correspondance a été établie concernant le transfert de la ration de ce bataillon de flanc du Détachement de l'Est auprès de l'intendance du Xème corps.

La solution la plus simple à cette question consistait à maintenir la hauteur de 300 derrière le Xème corps, à le renforcer, si nécessaire, en lui restituant une partie des troupes retenues en arrière, et à ne pas perturber l'arrière des corps.

La deuxième difficulté dans la concentration des unités de combat sur les massifs montagneux réside dans la crainte que les routes (cols - crêtes, vallées) soient faiblement défendues et que l'ennemi puisse les franchir la nuit. Ces craintes sont, dans la plupart des cas, exagérées. Et dans le combat nocturne, l'attaque est principalement dirigée vers les hauteurs, car la position occupée par les côtés à l'aube aura une importance décisive. Contre une percée nocturne dans les vallées, il convient de prendre des mesures spéciales - poser des engins explosifs, organiser une embuscade, parfois traverser la vallée avec une bande d'obstacles artificiels; aménager sous la forme d'un blockhaus - un point d'appui pour la défense nocturne - certains bâtiments, etc.; mais la concentration de l'ordre de combat doit principalement prendre en compte le combat diurne - l'action avec des armes à feu.

La question de la défense des vallées a été résolue de la manière suivante dans le détachement oriental.

Le détachement était positionné sur la ligne de Landyassan et a engagé le combat du 14 août 1904 de la manière suivante : la position de nos deux vallées, en avançant vers l'ennemi, a été divisée en trois massifs montagneux – trois secteurs de combat, occupés par quatre régiments de la 6e division de fusiliers de l'Est-Sibérie. En réserve générale restaient quatre régiments de la 3e division de fusiliers de l'Est-Sibérie. En raison du danger d'une percée ennemie dans les deux vallées, la réserve générale a dû être divisée en deux parties : la réserve générale A – trois régiments dans une vallée, et la réserve générale B – un régiment dans l'autre vallée. La nuit, le risque d'une percée ennemie de notre position dans les vallées augmentait, et durant la nuit les deux réserves générales se déplaçaient dans les vallées vers l'avant, à la ligne des chaînes de fusiliers de la partie de combat.

La formulation correcte de la tâche - la réaffectation d'un secteur indépendant - facilite considérablement le travail tactique des troupes des groupes de combat.

73. Le chef de groupe — dans la plupart des cas, le commandant du régiment ou de la brigade — ayant reçu un secteur sur le terrain, doit avoir à l'esprit sa défense tenace. Il doit disposer sa ligne de tireurs sur un front approprié pour le combat d'artillerie. Il doit prendre en compte le positionnement des voisins afin de les soutenir et d'être à son tour soutenu ; il faut que l'écart entre les groupes de combat ne devienne pas une rupture dans l'ordre de bataille. Mais pour la stabilité de l'ordre de bataille, il est nécessaire d'exiger que chaque secteur puisse se défendre de manière plus ou moins autonome ; c'est pourquoi chaque chef, en comptant sur l'aide des voisins, doit également prévoir un éventuel écart. Chaque groupe de combat ne doit pas se limiter à un segment de la ligne de défense générale — il doit avoir

ses propres flancs. Chaque chef de groupe doit réfléchir à ce qu'il peut accomplir avec ses propres forces ; comment il peut gagner du temps en se défendant seul. Un groupe doit se présenter en défense non seulement comme une ligne, mais comme un nœud de l'ordre de bataille.

Dans de très rares cas, la même disposition des troupes du groupe de l'ordre de bataille répondra aux deux objectifs : être à la fois un segment de l'ordre de bataille et un nœud en son sein. Dans la majorité des cas, il faudra envisager deux dispositions : linéaire pour le combat sur le front et concentrée, en réduit, pour gagner du temps lors de la percée de l'ennemi et, en général, en cas de changement important de la situation à la suite d'imprévus. Il est fortement souhaitable que ce ne soient pas deux lignes de défense, mais un réduit général du groupe, sur lequel il mènerait le combat et vers lequel il se replierait en cas de conditions défavorables pour le combat extérieur.

En montagne, la défense, en raison des conditions locales, tend constamment à adopter un caractère linéaire et en cordon, et le commandant de groupe doit faire preuve de beaucoup de compréhension tactique et de fermeté pour établir dans son secteur un nœud, un centre tactique, auquel toute la défense du secteur serait directement reliée.

La défense d'un nœud et la défense d'une ligne ont des propriétés différentes. La défense d'une ligne offre de plus grands avantages dans le combat de tir ; ce n'est qu'en déployant nos forces en ligne que l'on peut espérer frapper l'ennemi, le repousser et lui infliger des pertes importantes. Ainsi, le combat de la ligne de tir lors de la défense apporte les bénéfices maximaux ; le défenseur doit chercher à rencontrer l'avancée de l'ennemi autant que possible avec une ligne de tir forte et longue. Mais cette ligne, comme toute disposition en cordon, présente également des défauts sérieux : fragilité, étirement, flanc non protégé, qui se forme en cas de percée en un point quelconque. La défense des nœuds sert de complément à la défense linéaire et possède des propriétés opposées. Maintenir un combat de tir y est plus difficile, car l'ennemi tire avantage d'une disposition concentrique et peut toucher nos unités par un feu concentré, réfléchi et oblique. En revanche, la défense d'un nœud est autonome, et on peut y tenir, malgré les circonstances défavorables.

Il faut, compte tenu des avantages d'une conduite linéaire du combat, dans la mesure du possible, maintenir une disposition linéaire au combat et ne passer à une disposition nodale que lorsqu'il est impossible de tenir l'ensemble du front. Il arrive très souvent qu'il soit possible de maintenir une disposition mixte - un nœud avec une aile linéaire.

Il est fortement souhaitable que la tactique du nœud ne repose pas sur la division des troupes du groupe de combat en catégories, dont l'une serait destinée aux actions sur le front et l'autre à la défense du nœud, mais qu'elle repose principalement sur les actions des troupes et leur tendance, en cas d'échec, à se regrouper plutôt qu'à se disperser ; il faut qu'il y ait dans la conscience des officiers et des soldats une idée claire de la zone de défense générale, du nœud auquel il faut se rallier. Il serait erroné de consacrer une partie des troupes du groupe, leur réserve particulière, au centre de la position. Seul un maniement habile de la réserve particulière peut équilibrer les chances d'attaque et de défense.

74. Les troupes du groupe de combat sont divisées en deux parties : la réserve privée et la partie de tirailleurs. La partie de tirailleurs occupe les secteurs les plus importants du front selon la situation. Les tirailleurs doivent éviter de se positionner en une ligne continue. Les détachements et les pelotons de tirailleurs doivent occuper des positions indépendantes ; il est souhaitable non seulement de ne pas se placer en ligne droite, mais aussi pas sur le même niveau. Le placement des tirailleurs sur différents niveaux, en deux couches, rend en général plus difficile pour l'ennemi de nous infliger des pertes par le feu d'armes à feu et, en particulier, par le feu d'artillerie.

Dans les montagnes, à proximité immédiate des lignes de flèches, en se cachant derrière les replis du terrain, celui qui avance peut se déplacer en toute sécurité sur les côtés. Cette circonstance facilite considérablement la gestion d'un bataillon et d'une compagnie et permet, pendant le combat, de corriger les erreurs dans le déploiement initial. C'est pourquoi, dans les montagnes, la disposition linéaire du bataillon avec les quatre compagnies sur une seule ligne correspondra le mieux à la situation.

La disposition profonde du bataillon, avec l'accumulation de soutiens en plusieurs lignes, ne correspond pas à la nature du combat en montagne. Dans la plupart des cas, le seul chemin longitudinal vers les positions du bataillon le long de l'arête montagneuse est un petit sentier tracé à quelques pas de l'arête. Les troupes du bataillon se disposent naturellement le long de ce sentier, car cette disposition est la plus proche des positions de tir et est à l'abri des frappes de l'ennemi. Un bataillon ayant toutes ses quatre compagnies déployées en une seule ligne conserve encore la possibilité de concentrer ses forces sur différents secteurs de son front.

En réalité, tout comme l'infanterie de tir, le soutien de bataillon sera situé dans les montagnes dans des conditions presque identiques, surtout lorsque, en plus des conditions naturelles, des passages couverts artificiels seront aménagés. La question de la répartition de l'infanterie de tir du bataillon pour le soutien dans les montagnes n'a pas de signification pratique : une infanterie qui ne tire pas ne constitue pas un soutien, et le soutien qui tire est, en réalité, de l'infanterie de tir, même s'il est situé dans le deuxième niveau de défense. La défense par niveaux ne représente en réalité qu'une disposition en profondeur de la chaîne d'infanterie de tir.

Parfois, pendant le combat, la réserve privée du groupe se place en toute sécurité sur un sentier derrière la crête, occupée par des forces amies, afin de ne pas perdre de temps à monter depuis la vallée située derrière. Il est avantageux que cette partie ne soit pas une réserve de bataillon, mais une réserve de groupe, car le subordonnement de la réserve privée à un commandant supérieur lui donne une plus grande mobilité, ne le limitant pas à un petit morceau du positionnement.

La tâche de la réserve particulière du groupe ne consiste en rien à défendre les points arrière – cela prive la défense de toute flexibilité et conduit à la mort passive des troupes morceau par morceau.

La réserve privée doit renforcer la défense des points menacés, elle doit, dès que possible, par des actions actives, paralyser les forces de l'attaquant. La manœuvre de la réserve privée donne à la défense souplesse, force et planification ; cette activité active modeste par sa taille perturbe les calculs de l'attaquant. Déployer les réserves privées sur les redoutes de la deuxième ligne, ou affaiblir considérablement les réserves privées en les répartissant dans de nombreux garnisons des fortifications de deuxième ligne, est la manière la moins habile de gérer les troupes ; on y recourt dans les cas où le combat défensif est mené de manière extrêmement passive, et où le but de l'action se réduit à un repli progressif.

La question de savoir quelle quantité de troupes il est nécessaire de désigner dans la composition d'un groupe de combat doit être résolue en fonction du nombre total de troupes de la division disponibles pour la tâche attribuée, des exigences de défense du secteur et du temps nécessaire pour soutenir le groupe de combat à partir de la réserve de la division. Aucune formule standard ne peut être donnée. Dans des conditions favorables, tant que l'ennemi est loin, il est possible de se limiter à une occupation très faible de la position, exclusivement pour assurer sa sécurité. Cependant, dans les secteurs où l'ennemi mènera une offensive énergique, il peut être nécessaire de densifier le déploiement jusqu'aux limites extrêmes autorisées par la facilité d'utilisation des armes.

L'avancée du détachement monté du prince Kanin le 2 octobre 1905 a été arrêtée sur la position de Gaotulinsk par les 20e et 22e régiments, avec une perte totale de seulement 1500 fantassins dispersés dans les montagnes sur une distance de 7 verstes. Pendant les combats de février 1905, lorsque l'offensive était menée par la 2e division japonaise, malgré d'importants travaux de fortification, les troupes défendant la position durent être largement renforcées. Comme il n'a pas été possible de renvoyer les réserves à temps, une partie de la position a été perdue.

75. La tâche des troupes retenues par le chef de la division à l'arrière, c'est-à-dire la partie de la division qui, dans les dispositions des divisions, est appelée « réserve générale », ne consiste dans la plupart des cas pas à prendre l'initiative ni à soumettre l'ennemi à notre volonté. Une armée disposant de vingt réserves générales n'en utilise pratiquement aucune. La tâche de la réserve divisionnaire est beaucoup plus modeste : elle consiste à assurer le caractère d'un affrontement frontal dans le déroulement d'un combat défensif. Le renforcement des groupes de combat au fur et à mesure de l'évolution de la situation, la lutte contre les contournements, les enveloppements et les percées du front, la réaction aux circonstances imprévues – telles sont les principales missions de la réserve de division en défense. Pour atteindre ces objectifs, la réserve doit agir à la fois de manière passive et active ; les actions actives peuvent rarement être envisagées à une telle échelle qu'elles changeraient de manière significative la situation stratégique.

Il faut faire attention à ce que les lignes de front ne soient pas surchargées de troupes. La défense doit toujours être guidée par le principe de l'économie dans l'utilisation des forces. Une surcharge partielle des lignes de front par les troupes se produit soit à cause d'une erreur dans l'orientation de la réserve, soit parce que la nécessité de renforcer ce secteur de la position a disparu - l'offensive de l'ennemi a été repoussée.

Dans un combat moderne, la défaite finale consiste en ce que la ligne de bataille se retrouve déployée au mauvais endroit et en désordre. Pour remporter la victoire, il ne suffit pas de posséder l'art supérieur du commandement, mais il faut aussi que tous les chefs travaillent à maintenir l'ordre au sein des troupes et à respecter l'économie militaire. Les chefs doivent avoir le courage de renoncer aux troupes superflues. Si une réserve particulière n'est pas complètement absorbée par la ligne de bataille, elle peut, en cas de nécessité, être rappelée, peut manœuvrer. Au cours de combats continus et ininterrompus, l'activité de la réserve privée ne se limite pas à un épisode de combat unique, parfois de courte durée ; à différents moments et en différents lieux, elle participera à la résolution des affrontements militaires. Le succès de la défense passive à n'importe quel point doit se traduire immédiatement par la mobilisation des troupes excédentaires, par le rappel des unités engagées pour le renforcement des réserves destinées à repousser l'offensive.

76. Pour contrer une percée et un débordement, et pour couvrir la retraite, la réserve doit étudier et préparer des positions de flanc et de repli. Mais il ne faut pas oublier que le succès de l'action dépend du résultat du combat des unités avancées de l'ordre de bataille, qui offrent la principale résistance à l'ennemi. Une implication excessive dans des tâches en arrière-plan privera les unités de combat du soutien des réserves ; l'issue d'un affrontement important avec l'ennemi sera d'avance condamnée à l'échec. En déplaçant la ligne de résistance en arrière, on ne donne progressivement à la position principale qu'une valeur relative ; l'ordre de bataille est construit comme un arrière-garde, comme dans le but d'un retrait progressif, ce qui affecte fortement la ténacité de la défense des troupes sur leurs positions.

Lors du combat du 18 juillet 1904, l'armée de Kuroki attaqua les positions de la Division de l'Est et du Xè Corps. À 16 heures, les 18 bataillons envoyés contre la Division de l'Est étaient tous entrés en position de combat. De notre côté, parmi les 24 bataillons de la

Division de l'Est, seuls six étaient opposés aux Japonais; parmi eux, seules trois bataillons ont réellement pris part au combat. La position où ils se battaient était principale ; tout le reste était attaché aux positions arrière de manière si rigoureuse que lorsque le soutien des unités de combat a été nécessaire, ils ont déjà commencé à utiliser la compagnie du génie.

Malgré les assurances décisives qu'il n'y aurait pas de recul, dans les troupes on considérait cet ordre de bataille comme une position de repli. On croyait que notre principale position à Thawang n'était en réalité qu'une avant-garde. Vers trois heures de l'après-midi, en raison d'un changement de vue de la haute commandement, il a été décidé de laisser au commandant du secteur gauche la décision de retirer les batteries les plus risquées. Il ordonna à deux batteries de se retirer en arrière ; cela convainquit finalement l'infanterie que seule une défense temporaire était nécessaire. Dès que l'étendue de l'enveloppement de notre flanc commença à apparaître, un régiment remarquable, ayant perdu seulement un tiers de son effectif, comme sur commande, dans l'ordre mais sans autorisation, nettoya la position. Dans d'autres circonstances, lorsque les officiers et les soldats étaient convaincus que leurs actions avaient une importance considérable, des pertes de 70 % ne faisaient pas vaciller la résistance combative des unités du régiment (le combat du 23^e régiment sur la position avancée de Liao Yang et lors de l'attaque de Bensihu).

77. L'artillerie devra agir au combat sur ces mêmes tâches, comme pour l'infanterie; l'association dans la fixation de l'objectif doit également se refléter, même de manière fragmentaire, dans les groupes correspondants.

À chaque groupe d'infanterie, ayant une mission autonome, un nombre approprié d'armes doit être attribué. Différents groupes d'infanterie peuvent être dotés d'artillerie dans des proportions variées – non seulement en fonction de la taille du groupe d'infanterie, mais aussi en fonction de la nature de la mission qui lui est confiée, de l'importance de l'objectif, de la possibilité de disposer d'un grand nombre de canons et du temps disponible, ainsi que des résultats attendus du feu d'artillerie dans les circonstances de la mission donnée. La question de la répartition de l'artillerie entre les groupes doit être résolue en fonction de l'objectif global du combat et des données des reconnaissances générales et spéciales d'artillerie.

Dans le groupe de formation de combat, l'artillerie doit être divisée en deux parties en raison de la double mission de l'artillerie : la première mission consiste à couvrir l'avancée en paralysant le feu ennemi ; la deuxième consiste à ouvrir la voie pour l'avancée de l'infanterie. En conséquence de ces missions, l'artillerie se divise en batteries des positions principales d'artillerie, destinées à servir de soutien à l'infanterie en progression, et en artillerie avancée, qui doit créer une brèche dans les positions ennemies pour permettre l'avancée.

Une telle division des batteries en deux parties selon les objectifs ne peut être strictement réalisée qu'en théorie. En pratique, bien sûr, un chevauchement partiel du travail est inévitable. L'artillerie de campagne, le cas échéant, chassera les tireurs ennemis dans leurs abris ; les batteries des positions principales, si possible, feront sauter les obstacles qui bloquent le chemin de notre avancée.

La relation entre les deux parties de l'artillerie — principale et avancée — dépend des conditions particulières du combat. Si l'on peut supposer l'existence de travaux défensifs sérieux, si la position de l'ennemi est mal étudiée et qu'il y a raison de craindre des imprévus, enfin, si le lien moral entre l'infanterie et l'artillerie n'est pas entièrement fiable, il faut placer une artillerie avancée plus puissante. Dans ces cas, il est très important sur le champ de bataille de relier l'infanterie à l'artillerie par une proximité directe, une disposition conjointe au combat. Le travail commun, le danger commun, l'objectif commun doivent susciter un soutien mutuel.

Au contraire, si la position de l'ennemi nous est bien connue, et qu'il n'y a pas de raison de s'attendre à de grands incidents, si l'ennemi n'est pas capable d'un combat acharné à très

courte distance, si l'artillerie est bien coordonnée avec l'infanterie, si l'on peut pleinement compter sur une conduite correcte des services d'observation et de communication, alors une artillerie avancée peut tout simplement ne pas être nécessaire.

En montagne, le besoin de combats offensifs avec l'artillerie de première ligne est généralement moindre qu'en plaine, car le terrain montagneux permet une défense à distance plus importante.

78. Lors du choix des positions principales d'artillerie dans les montagnes, il faut prêter attention à la distance et à l'emplacement par rapport à la cible, à la voie menant à la position, ainsi qu'à la protection des pièces sur la position.

La portée des armes modernes est une qualité très précieuse ; nous avons déjà souligné son importance particulière dans les combats en montagne. L'artillerie doit, pour accomplir les missions qui lui sont confiées, utiliser toute la portée de son tir. Mais il ne faut pas oublier qu'une grande portée, surtout lorsqu'il s'agit de positions couvertes, est une qualité dont on peut facilement abuser, et qu'il ne faut utiliser la portée des canons qu'en connaissant bien la situation, en développant les moyens d'observation du champ de bataille, avec des liaisons solidement établies et en installant un nombre suffisant de lignes téléphoniques ; et pour créer ces conditions, il ne suffit parfois pas d'une heure ou deux, mais de toute une journée.

Il ne faut pas oublier, en outre, que pour atteindre le même objectif en tirant à longue distance, il est nécessaire de tirer plusieurs fois plus de projectiles que lors des tirs à courte distance, et, en conséquence, le luxe de tirer de loin ne peut se permettre que si l'on dispose d'un approvisionnement abondant en munitions.

Les difficultés lors du tir à longue distance sont telles que, lors de la campagne précédente, des moyens de destruction aussi faibles que les mortiers de campagne ont été utilisés avec un succès particulier. En raison de leur portée limitée, les mortiers de campagne, tout comme les mitrailleuses, devaient être déployés sur les lignes avant de l'ordre de bataille ; autrement, il était impossible de les utiliser. Il a fallu faire la même chose que le Spartiate : un coup court de l'épée - un pas en avant - et les résultats se sont avérés satisfaisants.

Les positions à l'écart de l'emplacement de l'ennemi, près de la limite de portée du tir de shrapnel, présentent, malgré tous les inconvénients mentionnés, un avantage considérable ; depuis ces positions, l'artillerie peut poursuivre les objectifs assignés sans entrave, de manière calme et méthodique ; l'influence des aléas du combat, qui détourne l'attention du feu d'artillerie ennemi à courte distance, augmente fortement et peut complètement désolidariser les batteries des objectifs qui leur sont assignés. Les résultats des tirs à longue distance sont relativement médiocres, mais en revanche, la conduite du tir est beaucoup plus sécurisée.

Tir à partir de points élevés avec de l'artillerie de campagne ; il est souvent plus avantageux de creuser des fosses à grande distance : cela découle des principes balistiques – lors d'un tir à courte distance, nous atteignons l'ennemi du bas vers le haut. À grande distance, en raison du grand angle de chute et de la réduction de l'angle du terrain, l'effet des shrapnels devient plus puissant.

En ce qui concerne la concentration des batteries sur des positions dans un même secteur, alors, s'il y a seulement raison de compter sur l'initiative et l'énergie des commandants de batterie, ou si l'artillerie est suffisamment équipée de moyens de communication, il ne faut pas y renoncer. La dispersion de l'artillerie présente de grands avantages pour réduire les pertes, pour la commodité de tir et pour faciliter le choix des positions. Dans ce cas, si nous éparpillons nos batteries concentriquement devant l'objectif de l'offensive, il est possible de frapper l'ennemi avec un feu croisé concentré et véritablement efficace. Le tir oblique procure à la défense l'illusion d'un contournement ou d'un encerclement. Il est facile de se protéger contre un feu venant d'un seul côté en se cachant dans les replis du terrain ; mais il est presque impossible de se protéger contre un feu croisé.

Le feu oblique multiplie par dix l'efficacité de l'artillerie. L'artillerie doit s'efforcer par tous les moyens d'attaquer l'ennemi sur le flanc ; pour cela, les batteries doivent avancer résolument vers l'avant et sur le côté, sans s'arrêter pour choisir les positions dans la zone du groupe voisin. La réalité et l'importance du feu oblique sont telles qu'il faut en profiter à la moindre occasion ; ce tir est légal à toutes les distances jusqu'à la portée maximale des pièces.

Lors de la campagne précédente, lors de chaque attaque sur leurs positions, les Japonais s'efforçaient de tirer parti du feu oblique, et souvent du feu longitudinal de l'artillerie. À titre d'exemples, on peut citer l'attaque de la position du corps X à Pogau par la 13e division en août 1904, et les actions de la 2e division japonaise contre le IVe corps sibérien lors de l'opération de Ilakheisk.

À quel point les Japonais appréciaient le feu de flanc, on peut le voir d'après ce qui suit : immédiatement après la capture, le 11 août 1904, des redoutes de Port-Arthur, les Japonais les arment de mortiers de calibre 6 pouces pour bombarder les flancs et l'arrière du fort et ... entre les forts que nous défendions. Les mortiers japonais étaient disposés exactement sur les intervalles. L'artillerie japonaise se montrait également audacieuse dans le terrain montagneux et contre des positions rapidement fortifiées.

La concentration d'un nombre considérable de batteries sur une seule position a été observée chez les Japonais uniquement lors des deuxième actions des troisième et quatrième armées sur un terrain relativement calme, et en partie sur la plaine.

Lors du choix des positions d'artillerie en montagne, l'accessibilité des routes y menant joue un rôle décisif. En montagne, il n'est souvent pas possible de choisir librement : il faut installer les batteries là où elles peuvent quitter la route. Toute plateforme dont le tir n'est pas obstrué par des rochers en avant peut servir de position d'artillerie. L'énergie des chefs d'artillerie et leur capacité à surmonter les obstacles, souvent causés par l'action impétueuse de la montagne, sont les seuls éléments pouvant assurer le déploiement rapide de l'artillerie.

L'abri aux positions des batteries de l'attaquant est très important. Les positions couvertes permettent à l'artillerie de prendre position plus près et donc à des distances décisives ; les positions couvertes, en cachant l'artillerie de l'attaque sur le champ de bataille, lui permettent, sans être dérangée, de poursuivre calmement la tâche qui lui est assignée. Le combat depuis des positions couvertes permet à l'artillerie de l'attaquant de conserver l'initiative de ses actions, sans se laisser entraîner dans une confrontation souvent infructueuse avec les batteries ennemies couvertes. Les positions couvertes, en offrant la possibilité de maintenir la planification des actions au combat, sont plus importantes pour l'artillerie de l'attaquant que pour celle de la défense, dont la tâche consiste principalement à lutter contre les aléas, à détruire les pertes de son infanterie par l'artillerie de l'attaquant. L'artillerie de défense, étant principalement anti-assaut, doit pour la plupart pouvoir agir à partir de positions découvertes.

79. L'artillerie avancée permet de soutenir énergiquement l'offensive de l'infanterie, car elle établit la liaison la plus simple et la plus fiable par contact direct. Les conditions d'action de l'artillerie avancée exigent un positionnement sur des emplacements permettant le guidage direct des pièces d'artillerie vers la cible souhaitée. Un feu puissant, en raison de la proximité des positions ennemies, ne permet pas de compter sur le succès des actions en cas d'organisation complexe. L'artillerie avancée doit être préparée à un combat autonome avec ses pièces : en pénétrant dans la zone de combat de l'infanterie, l'artillerie doit également agir comme l'infanterie, individuellement.

Un exemple des actions de l'artillerie avancée peut être le siège du fort de Port-Arthur le 15 juillet ; à 10 heures du matin, avec le début de l'assaut, le feu commence avec 2 pièces de montagne ; à 12 heures, les Japonais installent encore 2 canons similaires. Ils tirent à plusieurs

dizaines de pas sur nos canons et mitrailleuses placés le long du rempart d'artillerie, et après six heures de combat, ils nous obligent à nous taire. L'assaut réussit.

L'artillerie avancée ne doit pas négliger le camouflage de ses pièces. Le camouflage doit avoir le caractère d'un abri temporaire pour les canons, jusqu'à l'ouverture décisive du feu. Dès le début du tir, en particulier lorsque la distance jusqu'à l'ennemi est faible, il ne faut pas compter sur le camouflage. L'artillerie avancée peut être protégée contre de grandes pertes, contre une destruction totale, par le développement d'un tir puissant sur les positions ennemies, par la dispersion des canons et par la protection de l'équipage à l'aide de boucliers de pièces.

L'expression selon laquelle l'artillerie avancée accompagne l'infanterie lors de l'attaque doit être comprise au sens figuré. L'artillerie avancée, qu'il faudra souvent transporter jusqu'à la position sans l'aide des chevaux, à la main, restera considérablement en arrière de l'infanterie. Souvent, les artilleurs progressant avec l'infanterie parviennent, au moment de l'arrivée, à préparer une tranchée pour leur pièce.

80. Pour la coordination des activités des troupes, il est nécessaire que le groupement des troupes, conforme à la mission et aux directives établies, soit formé de manière entièrement cohérente – aucune ambiguïté dans l'ordre de bataille n'est permise. L'ordre de bataille de l'infanterie représente ce groupement auquel doivent se joindre, au cours d'une bataille sur le terrain, les autres branches de l'armée.

Il est très néfaste pour les opérations de combat que l'unité de l'ordre de bataille fasse défaut. Parfois, indépendamment de l'ordre de bataille de l'infanterie, sur le champ de bataille, sous prétexte d'unifier les actions de l'artillerie, un autre ordre de bataille apparaît — un ordre d'artillerie.

L'artillerie est disposée parmi les groupes d'infanterie sur des sections confiées aux commandants d'infanterie, mais elle ne leur est subordonnée que dans l'ordre général du service.

En ce qui concerne le suivi au combat, selon son usage au combat, l'artillerie est relativement autonome. Comme l'expérience l'a montré lors du positionnement sur la Chakhé, il n'existe aucune limite pour la croissance des formations d'artillerie supérieures. Elle se regroupe, c'est-à-dire qu'elle est dégagée de la subordination aux commandants de combat, non seulement l'artillerie de division, mais aussi l'artillerie de corps, voire d'armée. Il devient même nécessaire de coordonner les actions de l'artillerie de plusieurs armées. Cette tâche ingrate, pendant le stationnement de nos armées sur la rivière Chakhé, a été confiée au lieutenant-général Ivanov, commandant du 6^e corps sibérien ; seule la bataille de Gukden lui a permis de se détacher de cette mission et de retourner à son corps.

Une formation d'artillerie indépendante n'a de sens que dans la mesure où nous attendons de l'artillerie l'obtention d'un résultat autonome. L'action de l'artillerie – le bombardement – ne peut avoir, en guerre de campagne, qu'une valeur auxiliaire pour les actions de l'infanterie. Préparer une attaque par le feu d'artillerie n'est pas possible – il ne peut que soutenir l'assaut ou la défense de l'infanterie.

Pour que l'artillerie puisse agir avec succès, étant isolée dans un ordre de combat séparé, il est nécessaire de créer pour les responsables de l'artillerie un état-major spécial ; les reconnaissances doivent être minutieusement effectuées par des commissions d'officiers de différentes spécialités ; le terrain doit être divisé en carrés, et un service de liaison particulier pour l'artillerie doit être organisé. Pour tout cela, il faut du temps, il faut que la situation ne change pas ; alors les artilleurs peuvent étudier leurs fonctions spécifiques sur une position donnée, et le service d'observation s'améliore progressivement. L'organisme de l'artillerie est, en général, très fragile, et aux premières étapes, il semble complètement impuissant ; avant de faire face à l'ennemi, il devra surmonter de petites maladies infantiles dont aucun être vivant

n'est exempt. Ce n'est qu'après un long travail préparatoire et méticuleux que l'artillerie peut élaborer un ordre au moins quelque peu adapté pour travailler de manière indépendante dans des conditions de combat positionnel constantes.

Tous les travaux énumérés sont incontestablement nécessaires ; les artilleurs, placés à n'importe quelle position, doivent immédiatement commencer ces travaux préliminaires, qui permettraient d'utiliser d'une manière plus efficace le feu de nos batteries. Tous les artilleurs de campagne doivent être familiarisés avec ces méthodes plus perfectionnées, élaborées dans l'artillerie de forteresse et de siège pour le combat de position. Il n'y a pas de différence essentielle dans l'organisation du tir entre l'artillerie lourde et l'artillerie de campagne. L'artillerie de campagne, dans la mesure du temps disponible, ne se contentant pas des méthodes de tir habituelles, doit développer la zone de tir dans la région d'artillerie et préparer toutes les données nécessaires pour la conduite du feu. Pendant la guerre russo-japonaise, pour la première fois de notre côté, a été organisée une telle étude systématique du champ de tir à la position de Landyasan en 1904. Le chef du détachement oriental, le lieutenant-général Ivanov, ancien artilleur côtier, ayant pris le commandement du détachement le 20 juillet, se mit immédiatement à élaborer le tir selon les quadrants, et ainsi, l'artillerie en combat défensif du 11 au 13 août a agi de manière satisfaisante.

Mais il serait extrêmement erroné, dans le but d'une utilisation optimale du feu d'artillerie, de retirer des mains des commandants des secteurs de combat la gestion de cette force. L'artillerie conservera toujours une autonomie suffisante pour appliquer des techniques de tir plus perfectionnées ; mais la question centrale est de savoir comment mieux soutenir l'infanterie - en cas de désaccord, la décision doit être prise selon l'avis des commandants de l'infanterie.

Tous les problèmes de commandement des troupes au combat sont généralement doubles : un côté est tourné vers l'ennemi, l'autre vers l'arrière. Dans toute centralisation du commandement, l'attention se porte naturellement davantage sur le côté arrière immédiatement perceptible - sur la partie des questions touchant aux intérêts de l'arrière. La partie principale - l'utilisation au combat - passe au second plan. Ainsi, dans le cas de la centralisation du commandement de l'artillerie, la principale tâche ne consistera pas à diriger le feu, mais à régler la consommation des projectiles et leur approvisionnement régulier. Toute centralisation conduit à un affaiblissement du front et à un accroissement indésirable de l'influence de l'arrière.

Les hauts commandants d'artillerie, par la nature essentielle de leur activité, sont des intendants d'artillerie. Il serait aussi imprudent de confier la direction des armées à l'intendant en chef que de retirer l'artillerie de la subordination des principaux commandants de combat et de la remettre à la gestion de l'intendant d'artillerie.

Le chef de l'artillerie de division est subordonné exclusivement au commandant de la division et doit être libre de toute pression extérieure. Pour que les artilleurs puissent faire preuve d'initiative, il faut les soumettre aux chefs de troupe et contrer toute tentative de centralisation. L'initiative des artilleurs doit se limiter uniquement aux actions assignées à l'artillerie - elle ne doit répondre qu'à l'infanterie.

La centralisation est indésirable même avec des dépôts. L'artillerie en Allemagne et en Autriche ne sera apparemment pas centralisée : les batteries lourdes chez les Allemands ne constituent qu'un complément pour accroître les moyens de combat de la division ; l'infanterie n'est jamais simplement une couverture pour l'artillerie ; les actions de combat de l'infanterie demeurent au centre et sont l'essence de la bataille dans toutes les circonstances.

81. Sur le champ de bataille, l'artillerie doit incontestablement être répartie parmi les groupes d'infanterie. Même s'il était possible de préparer, avec une grande perte de temps, une organisation d'artillerie particulière, elle resterait néanmoins insuffisamment flexible, trop

fragile pour s'adapter à une situation de combat changeante, et se désintégrerait inévitablement. L'expérience de Liaoyang, Sandepu et Mukden montre que l'artillerie s'intègre soit dans l'ordre de combat de l'infanterie, soit, autrement, elle sera présente dans le temps et l'espace mais sans participer directement à l'action.

Le 28 septembre 1904, les batteries de la 3e brigade d'artillerie de la armée, situées près du village de Kaotaidzy, soutenaient l'offensive des troupes du général Danilov (environ 10 bataillons). Les batteries étaient directement subordonnées au commandant du 3e corps sibérien Stevnenko. Le commandant du corps a appris que deux obus à balles avaient touché ses propres troupes. Il a donné l'ordre aux batteries de cesser le feu. L'avancée de l'infanterie s'est également arrêtée. Les unités de combat demandent à l'artillerie de tirer, mais elles se voient refuser la demande. Il a fallu rechercher le commandant du corps - il a fallu au moins deux heures avant que les batteries puissent reprendre le feu.

Les relations entre les chefs d'infanterie et d'artillerie sont déterminées par la nécessité de donner à l'infanterie sa liberté d'action. L'initiative des commandants, qui se tiennent face à l'ennemi, ne doit en rien être entravée. Mais, pour manifester une initiative offensive, les chefs d'infanterie ont souvent besoin du soutien de l'artillerie. L'infanterie doit s'adapter à de nombreuses conditions ; elle doit tenir compte des actions de l'ennemi, du terrain, etc. ; si l'infanterie doit également s'adapter au feu de sa propre artillerie, cela limite considérablement l'expression de son activité. L'importance de l'initiative des commandants d'infanterie justifie de soumettre la conduite du feu d'artillerie aux exigences de l'infanterie. Chaque chef d'infanterie, en envisageant une action active, a le droit d'exiger le soutien de toutes les batteries qui peuvent l'aider. Selon les règlements internes de l'armée, cette exigence sera-t-elle considérée comme une demande ou comme un ordre ? En ce qui concerne l'artillerie avancée participant à l'offensive non seulement par le feu mais aussi par le déplacement en avant, elle doit être entièrement sous la conduite des commandants des unités d'assaut. La liaison avec l'infanterie doit être, dans la mesure du possible, très étroite ; l'essentiel est que, si ce n'est pas formellement, au moins en substance, l'artillerie avancée soit fusionnée avec l'infanterie, pouvant être à juste titre appelée artillerie régimentaire. Pour combattre ensemble efficacement, il faut avoir des objectifs communs, un langage commun et une pensée commune – il faut agir ensemble. Pour préparer l'artillerie avancée dans une guerre de montagne, il est souhaitable d'attribuer à chaque régiment de trois bataillons, au début de la campagne, quatre pièces d'artillerie de montagne qui agiraient continuellement avec eux. Lors de la campagne précédente, ce processus de création de relations étroites entre certains régiments et batteries avait été initié à plusieurs reprises. Malheureusement, le remaniement constant, non seulement séparant l'infanterie de son artillerie, mais aussi divisant les unités au sein des bataillons, n'a pas permis à ce processus de se développer pleinement.

Dans l'armée austro-hongroise, une telle organisation de l'artillerie de régiment existe ; chaque brigade de montagne possède une batterie de montagne spécifique (4 pièces d'artillerie) ; par sa force - 3 à 5 bataillons d'infanterie, la brigade de montagne constitue un véritable champ de bataille. En France, les troupes de montagne sont divisées en groupes, chacun ayant la force d'un bataillon en effectif de compagnie, une batterie de montagne (4 pièces) et une section de sapeurs et de télégraphistes. Ainsi, il existe même une artillerie de bataillon. Comme ces bataillons opèrent de manière autonome et occupent dans la bataille un espace au moins équivalent à une division d'autrefois, il ne faut pas établir d'analogie entre ces pièces d'artillerie et les anciennes catapultes et les régiments de licornes.

Les chefs d'artillerie reçoivent des missions de l'infanterie, parfois même très précises, avec des cibles définies. Il ne faut cependant pas penser que leur rôle se limite à une activité purement mécanique. La situation de combat exige d'eux beaucoup d'énergie pour organiser

rapidement l'action de l'artillerie conformément aux instructions reçues. Le choix des positions, des itinéraires vers elles, l'aménagement des tranchées, la mise en place des canons, la livraison des obus, le choix et l'organisation des postes d'observation, l'organisation des communications, l'étude du théâtre d'opérations, la reconnaissance de l'ennemi, l'orientation vis-à-vis des positions des alliés, la surveillance continue de leur infanterie – tout cela constitue la tâche des artilleurs les plus mobiles et les plus actifs. Le travail des artilleurs doit simultanément couvrir un vaste secteur. Il est possible de s'en acquitter uniquement s'il y a une certaine centralisation : si chacun agit seul sans coordination, en se fiant uniquement à ses propres observations et aux regroupements de l'infanterie, le succès est compromis. Les artilleurs peuvent résoudre cette tâche de manière satisfaisante uniquement en s'appuyant sur les résultats du travail de l'infanterie et de ses états-majors.

9. Actions nocturnes

82. Lorsque dans une bataille, on prend en compte la participation de forces importantes et que leurs engagements couvrent un vaste espace, alors, avec la persistance des combattants, les actions de combat se prolongent pendant une période considérable. Pour observer le début, le développement et la conclusion de la bataille, la lumière du jour est insuffisante. Le combat s'étend jusqu'à la nuit.

La nuit, les opérations de combat commencent, se terminent ou se poursuivent. La nuit, à proximité de l'ennemi, n'est pas seulement un repos par rapport aux travaux de la journée ; la nuit est une préparation pour le jour de combat suivant. La nuit, les unités du dispositif de combat doivent manger, compléter leurs approvisionnements de combat, effectuer les déplacements nécessaires pour occuper la position de départ à l'aube. La nuit, il faut protéger sa position, repousser les tentatives de l'ennemi de nous attaquer ; il faut prendre ces points de la position ennemie dont la conquête serait difficile le jour ; la nuit, il faut installer, déplacer ou retirer les batteries ; il faut se renforcer sur de nouvelles positions pour être capable de résister au feu ennemi durant la journée ; aux endroits nécessaires, il faut détruire ses obstacles artificiels. Enfin, si la décision est de ne pas poursuivre le combat, il faut profiter de la nuit pour se replier et sortir des frappes ennemies sans pertes.

Le service de communication travaille intensivement la nuit, en transmettant les ordres élaborés pendant la nuit même.

L'arrière travaille intensivement, en fournissant aux combattants les moyens et les forces pour continuer le combat.

La nuit, les actions tactiques des troupes ne cessent pas. La nuit n'est pas une pause dans les affrontements, mais le lien entre les combats diurnes, une transition progressive entre hier et demain. Il ne faut pas considérer les actions nocturnes sous l'angle étroit d'une entreprise risquée - comme l'attaque à la baïonnette d'un secteur quelconque sur les lignes ennemies, impossible à réaliser le jour. Le travail des troupes la nuit garantit le succès des opérations lors du combat de jour.

Le succès n'est désormais accordé qu'aux actions persistantes et actives entreprises de manière constante. Si ces actions ne peuvent pas être achevées dans le cours d'une seule journée, il faut prêter attention à maintenir le résultat du travail quotidien afin de ne pas recommencer à zéro chaque jour. La guerre fournit des exemples : des troupes qui n'avaient pas pu résoudre une tâche d'attaque dans la journée étaient retirées la nuit pour se reposer ; le lendemain matin, elles recommençaient à suivre le rituel de l'attaque depuis le début.

Ainsi, le 1er bataillon du 21^e régiment d'infanterie de fusiliers, le 27 septembre, fut habilement placé, avec de faibles pertes, dans un espace mort juste devant les positions

ennemies ; le commandant du bataillon, le lieutenant-colonel Iekrasov, profita du brouillard matinal dense. Il n'a pas été possible de maîtriser la position ennemie, et la nuit, le bataillon fut retiré à la première position à 200 pas des Japonais. Le 28, une attaque générale des positions japonaises à Bepishu est prévue ; le bataillon reçoit la même tâche et, à nouveau, avec de faibles pertes, se rapproche du même espace mort : cette fois, le commandant du bataillon profita d'une courte période d'action favorable de l'artillerie. Encore un échec, et de nouveau un retrait nocturne. L'habileté de l'action du commandant du bataillon était utilisée de manière non efficace.

La victoire n'est pas le résultat d'un court épisode de combat, mais la somme d'une série entière d'actions réussies. Il ne suffit pas d'obtenir un certain résultat, il faut le maintenir. L'organisation de l'ordre de bataille doit être adaptée à un effort de combat prolongé. L'infanterie doit se rappeler fermement la nécessité de consolider et de défendre les succès particuliers.

Avant un combat décisif, il faut se munir de forces physiques et morales, et les utiliser avec économie, mais sans interruption jusqu'à l'obtention définitive de la victoire.

83. Il faut tenir compte lors des opérations de nuit des grandes difficultés résultant de l'inexpérience des troupes à agir dans l'obscurité. Le bourdonnement en dehors des rues éclairées de la ville s'arrête avec la tombée de la nuit ; parmi les soldats comme parmi les officiers, rares sont ceux qui sont habitués à agir dans l'obscurité. Personne n'a confiance dans ses actions nocturnes ; l'obscurité produit sur tous une impression terrifiante et prépare le terrain à l'apparition de l'indécision et même de la panique dans les troupes.

Il est absolument impossible de se fier à un manque de préparation des actions dans l'obscurité. Une armée dont les soldats, après le coucher du soleil, se cachent jusqu'à l'aube ne représente pas une force de combat sérieuse. Il est nécessaire que les troupes s'exercent aux opérations nocturnes toute l'année. Les déplacements militaires sur les routes de campagne pendant une nuit sans lune doivent être pratiqués chaque mois. Il faut s'assurer que les troupes, en agissant dans l'obscurité, ne deviennent pas nerveuses, qu'elles n'aient pas peur de la nuit comme les enfants ont peur d'une chambre sombre. Ce n'est que dans ce cas que l'on peut compter sur le succès des opérations nocturnes.

La deuxième difficulté à surmonter lors des actions nocturnes réside dans le fait que la visibilité de chacun est extrêmement limitée la nuit. On ne peut voir qu'à quelques pas. Se déplacer sur une petite zone pendant une nuit sombre ne donne presque aucune idée de ses caractéristiques. Le mouvement, surtout en l'absence de routes, est extrêmement difficile la nuit ; il est facile de se perdre ; et même en connaissant la direction du déplacement, il est difficile de suivre en raison d'une faible utilisation active de la connaissance du terrain. À chacun de nos déplacements, à chaque pas, précède une petite reconnaissance, parfois consciente, parfois inconsciente ; nous nous efforçons toujours de choisir le meilleur chemin, ce qui facilite considérablement le déplacement. Les obstacles que l'on pouvait facilement éviter le jour doivent être surmontés avec difficulté la nuit.

Dans la nuit du 21 juin 1904, dans les montagnes entre les villages d'!,!akuienza et le col de Laholin, le 2e bataillon du 22e régiment d'infanterie de fusiliers, après un combat à la baïonnette avec un poste japonais, commença à se déployer. La septième compagnie reçut l'ordre de se déployer au sud de la route. Le mouvement était entravé par un ruisseau insignifiant aux berges abruptes. Le matin, le passage en sens inverse ne ralentit guère la compagnie, car il était facile de choisir un endroit convenable pour descendre et monter. La nuit, il fallut plus d'une heure pour le traverser – il fallait aider et faire passer les soldats un par un à la main.

84. Le mouvement nocturne dans un secteur occupé, même seulement par de faibles forces ennemies, est tellement difficile qu'il est impossible de compter sur le fait de parcourir

une distance significative. Toutes les reconnaissances doivent être effectuées avec la plus grande prudence. Il est presque impossible de compter sur le déplacement d'une colonne importante à une vitesse supérieure à 1 verstes par heure. Mais même ce calcul ne peut être considéré comme sûr.

L'attaque nocturne de la division du lord Yetuen sur les positions des tranchées à la Lagerfontaine est très instructive en tant qu'exemple négatif.

Le 29 novembre 1899, la colonne du lord Methuen (1020 fusils, 800 hommes, 63 canons), se dirigeant vers le déblocage de Kimberley, traversa la rivière Modder. Les Boers, environ 6500 tireurs avec 10 pièces d'artillerie, prirent position le long d'une ligne allant de la ferme Langberg à la rivière, sur environ 15 verstes de long. Le centre de la position était la colline de Magersfontein, tenue par une unité de 2400 hommes ; les Boers se trouvaient au pied sud de la colline.

Le 7ème régiment a décidé de prendre le contrôle du centre de la position des Bûrs par une attaque nocturne. À une altitude de 1266 mètres, des batteries ont été installées, qui les 9 et 10 décembre ont bombardé le sommet du Magersfontein, qui n'était occupé par personne : l'attaque devait être menée dans la nuit du 11 décembre par le brigade des Highlanders ; elle devait être soutenue par la brigade [illisible].

Les [illisible] ont été en contact avec l'ennemi à mi-chemin des positions ; ils sont partis du bivouac à 12h30 du matin, mais n'ont pas atteint les positions de Borov avant l'aube. Le mouvement a été retardé par des buissons épineux et des errances incertaines sans cartes routières. La brigade avançait en colonne générale - les quatre bataillons dans des colonnes de réserve, l'un derrière l'autre. Le commandant de la brigade prévoyait, une fois arrivé aux positions de Borov, de déployer le deuxième bataillon à droite du troisième, de laisser le quatrième en réserve et d'attaquer les positions de Borov dans cet ordre. Aucune reconnaissance préalable n'a été effectuée, malgré un séjour de deux à trois jours à proximité de l'ennemi.

Quand l'aube se leva, la brigade des Highlanders, dans son alignement terrible, se trouva à 600 mètres des tranchées des Boers. Les premiers coups de feu furent tirés et le commandant de brigade fut tué ; une grande partie des soldats se précipita en retraite. Les officiers réussirent à retenir une partie des hommes, avec lesquels ils repoussèrent une tentative insignifiante de l'ennemi de lancer une attaque.

Metuen a essayé de continuer le combat pendant la journée, en introduisant la brigade de la garde et l'infanterie montée ; pour soutenir l'attaque, trois batteries ont été déplacées à une position à 1800 pas des terriers ; mais tout fut vain – le combat avait commencé par un coup nocturne manqué, par une défaite, et devait mener à l'échec. Vers une heure de l'après-midi, les burrows ont réussi à envelopper le flanc droit des Highlanders ; le feu des Anglais, épuisés par dix heures de combat sous un soleil brûlant, commençait à faiblir, et ils ont commencé à reculer. Les pertes anglaises sont de 936 hommes. Le 12 décembre, Metuen retira sa division derrière la rivière Modder.

La cause de l'échec était l'absence de reconnaissance des positions de tir des PO8III, la méconnaissance du terrain d'attaque, une erreur de calcul des déplacements, le choix d'une "mauvaise formation" ; au moment de l'affrontement avec l'ennemi la nuit, chaque instant était précieux et il était impossible de recalculer pour les manœuvres complexes.

Un calcul erroné des mouvements conduit à ce que, au lieu de la nuit, les troupes commencent le combat le matin selon l'ordre correspondant aux opérations diurnes. En 189, le revers de la bataille du 4 juillet dépendait en grande partie des erreurs dans le calcul des mouvements.

Le comte Keller décida de prendre possession du col d'Ufanguan / Motienling /. N'ayant que quelques pièces d'artillerie de campagne habituées aux montagnes et une

artillerie de montagne acceptable, Keller décida de se contenter seulement de l'infanterie ; l'attaque était prévue dans la nuit du 4 juillet 1904. Les forces principales, sous le commandement du général Kashtalinsky, devaient parcourir 7 verstes jusqu'au col. Il faisait jour vers 4 heures du matin.

Le discours était prévu pour deux heures du soir. À ce moment-là, la première colonne latérale, ayant avancé prématurément, avait déjà donné l'alarme concernant le déploiement des Japonais. À l'aube, nos troupes n'avaient fait que repousser la garde ennemie et se retrouvaient sans artillerie sous le feu de la position japonaise. Malgré d'énormes pertes, nous avons reculé jusqu'à la position de Thavuan.

Dans les calculs pour les déplacements nocturnes, les Russes et les Japonais se trompaient.

Le 14 février 1905, ils ont décidé de s'emparer de la position de GaoTulin (sur la colline au-dessus d'Unfulinsh par le détachement) ; la garnison de la fortification se composait de plusieurs compagnies.

Il faisait jour à 5 heures 30 du matin. Pour l'attaque, 7 compagnies du 29^e régiment d'infanterie de la 2^e division japonaise avaient été désignées. Les compagnies sont parties à 4 heures du matin ; elles devaient parcourir 1800 pas, avec une montée d'environ 100 brasses. L'aube les a surprises encore sur la route. À 75 pas de la redoute, une des compagnies n'est arrivée qu'à 6 heures du matin. À 7 heures, les passages dans les barbelés étaient déjà prêts - les sapeurs et les chasseurs avaient travaillé dessus dès la nuit. À 7 heures 45, les compagnies japonaises avancées avaient franchi les obstacles et s'étaient rassemblées sous le parapet sur un espace mort. À 8 heures 15, la redoute avait été capturée.

À partir de 6 heures 50, les défenseurs du réduit soutenaient deux batteries russes depuis des positions éloignées. Les attaquants étaient appuyés par une batterie de montagne à une distance d'environ une verst. Six mitrailleuses, placées à la même distance, ne pouvaient pas ouvrir le feu car elles craignaient de frapper leurs propres troupes.

Nous avons perdu 100 hommes tués dans le réduit, et environ 65 hommes faits prisonniers. Trois compagnies avancées japonaises ont perdu 200 hommes ; les pionniers, qui démolissaient les obstacles, et les chasseurs, lançant des grenades à la main, ont perdu la moitié, soit 60 hommes.

L'intention initiale des Japonais de prendre le contrôle par une opération nocturne est restée inachevée à cause d'une mauvaise estimation des mouvements. Cependant, grâce à un ordre correct des attaques, l'aube ne les a pas surpris et le succès final s'est avéré être de leur côté.

Nous voyons que des erreurs dans le calcul du mouvement se produisaient lors de l'organisation du trajet à partir de demie-verste, jusqu'à 7 et même à 1 verste et quart, avec une montée abrupte.

Il convient de conclure qu'il est impossible de capturer une grande étendue occupée par l'ennemi en une seule lecture de nuit. Tous les mouvements de nuit dans la sphère d'influence de l'ennemi doivent être courts. Une attaque peut être menée la nuit uniquement sur les points de position les plus proches de l'ennemi, auxquels on a pu s'approcher le jour et étudier soigneusement la voie de progression. Dans ce cas, on peut immédiatement adopter la formation d'attaque — une ligne de colonnes de compagnies ou, si le terrain est entièrement accessible, des chaînes denses ou une ligne déployée avec des compagnies en deuxième ligne. La colonne de bataillon, compte tenu de l'action moderne du feu, n'est pas adaptée aux attaques nocturnes. De plus, il est extrêmement difficile pour une colonne de bataillon de surmonter les obstacles que présente le terrain montagneux la nuit. Cependant, lorsqu'il est nécessaire de parcourir une grande distance, les compagnies du bataillon doivent rester

ensemble et à proximité de l'ennemi, ce qui nécessite des réajustements, ce qui est extrêmement indésirable.

Il est impossible de compter sur la possibilité de maîtriser en une nuit deux lignes de positions ennemies. Il ne faut pas se laisser guider par des plans compliqués ; la nuit, seules des actions simples réussissent, sans provoquer de confusion.

85. Selon qu'il est prévu de terminer la nuit du 192 l'épisode militaire commencé, ou bien d'engager une nouvelle opération militaire, les actions nocturnes peuvent être attribuées à deux types : à sa conclusion, ou à son initiation.

Dans le premier cas, les actions de combat nocturnes se résument généralement à un assaut général ou local des positions ennemies. L'assaut de nuit présente de grands avantages : la nuit, le feu perd sa force, surtout en montagne. Sur la plaine, en tirant des cartouches, le fusil posé sur le parapet atteint plus ou moins efficacement les points d'approche les plus proches. En montagne, en raison de la complexité du terrain, un feu pareil ne peut être efficace que contre de grandes masses de personnes. Dans la plupart des cas, il est possible de s'approcher jusqu'à la distance la plus proche sans pertes, les balles passant haut au-dessus de la tête. Il est possible la nuit d'ignorer la supériorité de l'adversaire en artillerie. La nuit, le soutien mutuel entre les différentes sections de la position est facilité, ce qui a une importance primordiale dans une défense en montagne.

La bataille de nuit présente les inconvénients suivants : 1/ L'attaquant refuse toute assistance de l'artillerie durant le combat. 2/ On ne peut pas non plus compter sur une supériorité numérique en infanterie – une attaque nocturne ne peut être menée dans les montagnes qu'avec de petites colonnes. 3/ Le succès est très incertain ; même les meilleures unités peuvent être surprises ; tirer sur ses propres troupes la nuit est un phénomène courant. Le désordre et les imprévus pendant le combat nocturne sont inévitables ; il faut un grand courage des officiers subalternes et une préparation exceptionnelle des soldats pour agir efficacement la nuit.

Dans les montagnes, il est difficile de planifier une attaque nocturne avec des forces importantes ; dans un terrain montagneux fortement accidenté, un ou deux bataillons constituent la force maximale d'une colonne agissant séparément.

Dans un relief plus doux, il est possible d'engager des forces importantes pour des actions combinées la nuit. Une attaque nocturne sur des collines douces, comme Novgorod ou la colline à deux sommets, est beaucoup plus pratique qu'une attaque nocturne sur une plaine. Le profil de ces collines, fortement visible dans le ciel nocturne, permet de cibler l'ordre de bataille de forces importantes. Dans des conditions particulièrement favorables, une attaque a été menée par la 10^e division japonaise sur la colline à deux sommets dans la nuit du 30 septembre 1904.

86. La position russe était défendue par le 145^e régiment d'infanterie de Novotcherkassk. La force de la position résidait principalement dans la vallée complètement ouverte de la rivière Shiliela, large de 1 à 2 verstes, séparant l'emplacement de nos points d'observation des Japonais.

Les Japonais avaient établi, de jour, précisément le plan des actions nocturnes ; la praticabilité de la vallée avait été étudiée, notre position explorée ; des rangées de branches cassées avaient été plantées dans la vallée pour indiquer la direction aux unités attaquantes. À deux heures du soir, les soldats reçurent un dîner chaud. Ils portaient des capotes noires ; au bras gauche, les Japonais avaient des brassards blancs.

La 10^e division, renforcée par des unités de réserve portant le total à 20 bataillons, était déployée en trois lignes à l'heure du soir. Depuis la première ligne, 6 bataillons formaient une dense chaîne de tirailleurs ; à soixante-dix pas derrière, la deuxième ligne de huit bataillons

constituait une ligne de colonnes de compagnies ; la troisième ligne, à 150-200 pas derrière, comprenait 9 bataillons en colonnes de réserve.

À 1 heure du matin, le signal de l'offensive a été donné — un tas de paille a été incendié. Devant les chaînes de tireurs se déplaçaient des patrouilles, qui devaient s'approcher le plus possible de notre position. Elles indiquaient la route de la chaîne de tireurs avec des drapeaux blancs. Il était interdit de tirer. Dans certaines parties, même les verrous avaient été retirés des fusils et déposés dans des sacs.

La nuit était étoilée, la position russe se dessinait clairement dans le ciel, il n'y avait aucun obstacle au déplacement. La division s'arrêtait plusieurs fois en avançant pour rétablir l'ordre ; la vitesse de l'avancée était d'environ 1 verst par heure.

Vers 8 heures du matin, le flanc gauche des Japonais s'approcha à 600 pas de Dvurogaya srpke ; les nouvelles troupes ouvrirent un feu fréquent et désordonné ; le contrôle du tir échappa aux officiers. Les balles passaient principalement au-dessus des têtes des Japonais. Malgré cela, le flanc gauche des Japonais se coucha et entra dans un combat de tirailleurs. En enveloppant le flanc droit et en profitant d'un avantage significatif, les Japonais nous obligèrent vers 4 h 30 du matin à battre en retraite. Nous libérâmes le village de Tan-Hai-Shi à l'arrière de la position un peu plus tard. Les pertes des deux côtés s'élevaient à environ 1 550 hommes. À la fin du combat, les 23 bataillons japonais étaient complètement embrouillés. Il fallut un temps considérable pour démêler la situation par unités. Une attaque de forces fraîches de notre côté à ce moment-là aurait pu repousser toute la division des positions occupées. Le désordre parmi les Japonais était si grand que notre batterie de la 43e brigade d'artillerie, presque encerclée par les Japonais, réussit à s'échapper grâce au courage des officiers et des soldats, sans perdre un seul canon.

L'utilisation de forces si importantes pour effectuer un seul coup de nuit n'était possible qu'en raison de circonstances extrêmement favorables ; dans un terrain quelque peu accidenté et montagneux, il ne sera pas nécessaire de déployer de telles forces, et il n'y a pas besoin non plus. Une concentration importante de troupes la nuit entraîne le désordre et même la panique. Dans les montagnes, il faudra attaquer principalement avec de petites forces.

87. Pour les combats de nuit, il faut recourir aux accrochages plus souvent que pour les assauts nocturnes. Le jour, il arrive parfois qu'à l'avance, il faille endurer de terribles pertes. Le 28 septembre, après midi, le bataillon de la 3^e division d'infanterie, appelé à soutenir le régiment de Ienisseï, qui attaquait la position japonaise à Besikhu, en traversant à découvert un espace de 200 pas sous le feu des fusils, à 2000 pas des Japonais, a subi 16 hommes tués et blessés ; son mouvement ultérieur a été d'abord retardé jusqu'à la nuit, puis complètement reporté. La nuit, en revanche, il est possible de se déployer sans pertes à n'importe quel endroit devant la position ennemie, afin qu'au lever du jour, il puisse se livrer à une action décisive armée.

La nuit, il est avantageux d'agir pour surprendre les avant-postes ennemis ; la nuit, il est souvent possible de le faire avec moins de pertes humaines et de temps qu'en plein jour. En général, l'offensive commence dans la première moitié de la nuit, ce qui permet de se préparer et de positionner les batteries avant l'aube. C'est le cas de l'action de la 2e division japonaise lors de l'attaque de nuit du 18 juillet 1904 contre les unités avancées de la 6e division d'infanterie de l'armée russe à Tchavuan, et lors de la nuit du 13 août, contre les avant-postes du Xe corps devant la position de Tsego.

Il est très rare de lancer une offensive sur la plaine pendant la nuit, car le matin il serait nécessaire d'engager le combat à distance décisive, étant donné que le mouvement pendant la journée sur la plaine sous le feu ennemi entraîne de lourdes pertes. Dans de nombreux cas, lorsque l'attaque nécessite de traverser des zones découvertes, il faut également recourir à

une approche nocturne sur les montagnes. Mais même dans ces cas, lorsque des positions de tir prévues disposent de passages couverts naturels formés par le terrain, il est important de prendre position et de s'organiser dessus pendant la nuit, de sorte qu'au lever du jour, il soit possible de commencer simultanément un combat de tir de manière énergique.

Les Japonais ont habilement utilisé une approche nocturne dans la nuit du 17 août 1904. Le 3^e bataillon du 23^e régiment d'infanterie V.S. occupait une position avancée sur le site de Tsofantun, couvrant ainsi la batterie du lieutenant-colonel Pokatillo de la 6^e brigade d'artillerie d'infanterie.

Pendant la nuit, les Japonais ont repoussé les chasseurs et la garde du bataillon et ont pris position à 50-150 pas du bataillon, le long de la lisière du gaolyan, qui n'était pas détruite, car elle ne gênait pas le tir à longue distance. À l'aube, une violente mais courte confrontation de tir a éclaté entre les Japonais et nos tireurs. Malgré le fait que le bataillon ait réussi pendant la nuit à creuser des tranchées à genoux pour se protéger, il a été vaincu dans ce combat de tir. À la septième heure du matin, il n'existait déjà plus, et les Japonais tiraient avec leurs fusils sur la position d'artillerie à 800 pas.

88. En ce qui concerne la technique des actions nocturnes offensives, il faut faire les observations suivantes.

Lors de la préparation d'opérations nocturnes — mouvements ou combats — il est nécessaire de bien nourrir à la fois les soldats et les officiers. Sans un bon dîner, il est extrêmement difficile de rester éveillé la nuit. Un homme affamé ne peut manifester aucune énergie — il sera penché vers le sommeil et le repos. Il ne suffit pas de se contenter de nourriture ordinaire ; il faut, dans la mesure du possible, avant les activités nocturnes, fournir une préparation spéciale de nourriture chaude avec une portion de viande.

Peu importe à quel point la compagnie était prête pour l'attaque, la rencontre avec l'ennemi sera toujours complètement inattendue pour les officiers et les soldats ; la première impression sera telle qu'ils auront l'impression de tomber dans une embuscade. Les nerfs de tous sont tendus, et il faut prendre des mesures contre la possibilité d'une panique.

On connaît, par exemple, le cas où, à une compagnie de fantassins parties pour une aventure nocturne, notre reconnaissance cosaque est arrivée par derrière. Les cris de cavalerie / tirs dans toutes les directions – au résultat : 1 tué, 1 disparu sans nouvelles, 1 blessé, et la compagnie est retournée au bivouac, sans atteindre le campement japonais.

Lors de chaque rencontre avec l'ennemi, il faut que toute la compagnie se jette à la baïonnette — peut-être s'agit-il d'un poste isolé, dont l'attaque détournera la compagnie de la tâche qui lui est assignée ; peut-être s'agit-il d'un détachement d'éclaireurs, pour lequel il suffit d'envoyer quelques soldats adroits. Il se peut que l'ennemi n'existe même pas et qu'il ne soit qu'illusoire.

Dans tous les cas, il faut avant tout gagner du temps, afin que les échelons inférieurs reprennent conscience de l'imprévu de la rencontre avec l'ennemi, afin que le commandant de compagnie comprenne la situation et prenne une décision.

Pratiquement : il y a une seule méthode pour cela - former les subalternes afin que, dans toutes les situations, tant que le commandement « hourra » n'est pas donné, ils se couchent par terre sans faire de bruit.

Le commandant de compagnie, s'il comprend la situation, ordonne de continuer le mouvement ou donne le signal pour une attaque à la baïonnette. Si la situation n'est pas claire pour lui, ou s'il voit un poste ennemi sur la route, il envoie des éclaireurs pour la reconnaissance ou pour lever le poste, qui se trouvent en tête de la compagnie.

Dans tous les cas, une opération nocturne doit être planifiée dans tous ses détails. On ne peut pas envoyer des unités entières au combat au hasard, comme on envoie de petites équipes de reconnaissance. Les imprévus dans un combat de nuit ont une grande importance,

mais seuls en profitent ceux qui se sont préparés à l'avance pour le combat nocturne et ont évalué la situation.

89. Dans la défense, il faut se rappeler que la protection la plus fiable contre les attaques nocturnes de l'ennemi est représentée par une large bande de terrain que celui-ci devra traverser la nuit pour nous attaquer. Si l'ennemi se trouvait en soirée à une distance d'environ une demi-journée de marche, il ne pourra nous attaquer la nuit que dans des cas exceptionnels. Une distance de 5 à 6 verstes pour des opérations nocturnes est déjà limite ; et pour parcourir cette distance, l'ennemi sera obligé d'avancer sur la route, en colonne. Il sera facile de détecter son avancée, surtout en montagne ; avant l'attaque, il devra se réorganiser de la colonne de marche en formation de combat, ce qui est très pénible et difficile à réaliser sur un terrain inconnu, ou attaquer seulement avec la tête de colonne - une ou deux compagnies. Une telle distance protège sérieusement le défenseur.

Si à environ trois verstes devant la position principale se trouve une ligne de protection, on peut considérer la position principale comme sécurisée contre une attaque de nuit, car l'ennemi n'aurait pas le temps de mener deux attaques successives sur des positions éloignées les unes des autres en une seule nuit.

Il est très important que, devant le front d'attaque, il y ait un obstacle quelconque pouvant ralentir le mouvement de l'ennemi et perturber son ordre. Même un obstacle insignifiant pendant la journée peut rendre un grand service. Il n'est pas nécessaire que cet obstacle soit continu – la nuit, on peut le contourner et il jouera son rôle. Une ornière, une pente raide, une petite embuscade peuvent retarder et désorganiser l'attaquant. En été 1904, les postes japonais, pour se protéger de nos attaques nocturnes, liaient devant eux des branches d'arbustes et des bouquets d'herbe ; cela formait un obstacle qu'il fallait franchir plusieurs fois la nuit.

Une attaque nocturne ne représente une menace sérieuse pour le défenseur que si l'ennemi a atteint pendant le jour des positions à partir desquelles il peut attaquer la nuit sur un large front de combat. Si le terrain ne présente pas d'obstacles particuliers, cette distance sera de 2-3 verstes.

La tâche de la défense lors d'un combat de nuit est de gagner du temps jusqu'à l'aube. Si l'ennemi, avec des forces importantes, se trouve durant la journée dans une position non appropriée, il peut subir de grandes pertes.

Pour réussir dans un combat nocturne, il faut frapper l'ennemi. Il faut, dans la mesure du possible, ne pas se trouver à l'endroit où l'ennemi nous attend, afin qu'il porte un coup dans le vide ou qu'il tombe sur nous par surprise. Lors d'un combat nocturne, une embuscade sera toujours couronnée de succès.

Lorsque l'ennemi est découvert, des salves amicales sont nécessaires. Si possible, l'artillerie doit ouvrir le feu. Les mitrailleuses peuvent tirer avec succès.

Cependant, étant donné la futilité réelle d'un feu de nuit, surtout en montagne, on ne peut compter sur le fait de repousser l'attaque de l'ennemi par une seule fusillade que dans le cas où la position serait fortement fortifiée et renforcée par des obstacles artificiels. Il faut être prêt à faire face à une attaque à la baïonnette. Une fine ligne de tireurs sera sans doute percée pendant la nuit. Il faut avoir la possibilité de se cramponner pour continuer le combat. Pour cela, il est nécessaire de densifier le déploiement durant la nuit dans des endroits favorables à la défense. Dans les vallées, il s'agira de bâtiments ; en montagne, il faut maintenir les sommets afin d'être maître des positions au lever du jour. Tant que nous tenons le front, l'ennemi ne peut pas comprendre la situation : il est facile de le renverser et de le chasser des intervalles par une contre-attaque.

Dans un combat nocturne, les explosions de grenades à main produisent une impression morale très forte. Quelques grenades lancées avec succès peuvent perturber une

unité qui s'est engagée à la baïonnette; en lançant des grenades à main, on peut forcer l'ennemi à quitter des positions mortes d'où il menaçait de lancer un assaut à la baïonnette.

La fortification peut considérablement aider au succès de la défense ; le travail d'ingénierie consiste à adapter les constructions à la défense des bâtiments individuels, ainsi qu'à la mise en place d'obstacles artificiels, de tranchées et de fossés.

La victoire dans une bataille nocturne dépend avant tout du sang-froid des troupes, du calme et de la cohérence des officiers subalternes. Les supérieurs élaborent le plan d'action ; cependant, ils doivent renoncer à la gestion directe de la bataille nocturne.

10. Travaux de fortification

90. À l'heure actuelle, il n'est pas nécessaire de prouver le besoin de se renforcer soigneusement en défense - c'était l'alphabet de l'art militaire. Il ne faut jamais se laisser emporter par la force brute - une étude plus détaillée d'elle révèle toujours de nombreuses propriétés négatives. En défense de positions montagneuses étendues, il est très important d'effectuer à temps les travaux de fortification nécessaires.

Sur la manière de renforcer la défense et sa protection, les opinions dominantes sur le rôle des fortifications dans la bataille ont une influence décisive.

Lorsque la position est renforcée à l'avance, avant le déploiement des troupes sur elle, les travaux de défense sont réalisés sur la base de quelque hypothèse artificielle. Il est difficile de répondre à la question de savoir comment notre dispositif de combat sera disposé ici, car il n'existe pas d'informations précises ni sur la force des troupes, ni sur les conditions tactiques et stratégiques de la situation qui se crée au moment de l'occupation de la position fortifiée par les troupes. C'est pourquoi le renforcement préalable des positions est généralement effectué indépendamment des conditions dans lesquelles les troupes doivent opérer. Les fortifications sont disposées principalement de manière schématique, seulement en tenant compte des conditions du terrain ; une certaine théorie de fortification est appliquée à la position.

En l'absence de troupes et d'un ordre de bataille des troupes, un ordre de bataille fortifié se forme. Tranchées, redoutes, batteries, poudrières, abris, routes, bandes d'obstacles artificiels — tout cela est regroupé dans un ordre particulier, en des combinaisons fortifiées spéciales.

Selon le talent des constructeurs, les ouvrages érigés s'avèrent plus ou moins adaptés à la défense. L'ordre de bataille des troupes est difficile à ajuster à la forme prévue pour lui, se déformant en partie lui-même et, en partie, en modifiant et en complétant les fortifications préparées pour lui.

Une position fortifiée préparée à l'avance est l'enveloppe de l'ordre de bataille, non conçue pour la coïncidence, le renforcement exige que l'ordre et le déploiement des troupes soient adaptés à elle. Il faut s'accommoder de cela comme d'une nécessité incontournable. Mais il ne faut en aucun cas appliquer le même procédé aux travaux de fortification lorsque les troupes sont déjà déployées sur la position. La notion de « défense ingénierie », apparue avec l'attaque d'ingénierie à l'époque de Vauban, ne correspond absolument pas à l'essence du combat défensif. On ne peut réduire le rôle de l'infanterie au simple service des besoins défensifs des ouvrages avancés. Ce sont les troupes, des êtres humains, qui défendent le terrain et résistent aux attaques ennemies, et non les ouvrages ; il serait donc erroné d'attribuer aux fortifications un rôle qui ne leur revient pas. Réduire le rôle des troupes à la notion de garnison d'un certain secteur de la position signifie tuer toute initiative en elles et les condamner à une passivité totale, à la défaite.

Lors du renforcement précipité d'une position par les troupes, dans la plupart des cas, il n'est pas possible de mettre en place des obstacles aussi forts contre l'assaut ni des abris aussi solides que lors d'un renforcement réalisé à l'avance. Mais cela offre la possibilité de réfléchir complètement au travail de fortification de la position, de préciser l'objectif de chaque ouvrage défensif en fonction de la situation donnée. Cela permet de ne pas créer des fortifications autonomes, mais seulement de renforcer l'ordre de bataille des troupes en défense. Apparemment, cette possibilité n'a pas toujours été évaluée et utilisée. En Russie, il existe l'habitude de renforcer la position selon les directives du commandement supérieur et sous la supervision des officiers du génie, sans s'occuper eux-mêmes de l'exécution, et de transmettre aux troupes les parties de ces positions une fois les travaux terminés. En conséquence, les travaux ne correspondaient pas toujours à leur objectif.

91. Le renforcement des positions doit consister à renforcer les travaux fortifiés du dispositif de combat. Les travaux inutiles pour le dispositif de combat sont en général superflus et nuisibles. La question de l'élévation des fortifications par les troupes est étroitement liée à celle du déploiement et de la méthode d'action du dispositif de combat, et entre sans aucun doute dans le domaine de la tactique.

Le travail de renforcement des positions doit consister à construire des tranchées là où les troupes sont déployées pour le combat, ainsi que là où les troupes pourraient se retrouver en fonction de l'évolution de la situation militaire. De tels travaux ne peuvent réussir que sous les instructions directes des supérieurs immédiats, car eux seuls savent où elles sont nécessaires.

L'absence de centralisation dans la conduite des travaux présente un immense avantage : il n'est pas nécessaire de consacrer le temps précieux de la guerre à une connaissance détaillée de toute la position. Pour étudier et évaluer un secteur de la division dans les montagnes et élaborer un projet de fortification pour celui-ci, il faut au moins trois jours. Mais si l'on confie la question des fortifications aux chefs individuels, afin que chacun soit maître de son secteur, alors les travaux de fortification peuvent commencer immédiatement selon la disposition de l'ordre de bataille.

N'ayant qu'une impression générale, il est impossible de donner des instructions précises et précieuses aux commandants de bataillon et de compagnie pour renforcer leurs positions : il est probable qu'après avoir passé quelques heures sur leurs postes, ils aménageront les tranchées de la même manière, voire plus efficacement, que ce que pourrait indiquer le commandant de passage.

D'ici là, lorsque la situation aura été étudiée par les plus hauts dirigeants au point qu'ils pourront diriger les travaux de manière compétente, le canevas, la structure de la position, sont déjà prêts, les travaux de première importance sont déjà accomplis.

Le travail militaire a une importance immense. Sur le terrain, les jeunes officiers renforcent la discipline ; la résolution des tâches tactiques et de fortification par les commandants des régiments, bataillons et compagnies constitue la principale partie du travail intellectuel consacré au renforcement des positions. La pratique y conduit et il ne faut en aucun cas chercher à supprimer cet ordre. Pour les hauts dirigeants, la coopération des jeunes officiers est précieuse, et pour ces derniers, l'aide des sous-officiers et des hommes du rang expérimentés et entraînés est tout simplement inestimable.

Renoncer à l'initiative militaire lors du renforcement des positions et passer à un système où les troupes ne joueraient que le rôle de main-d'œuvre, tandis que tout le travail conscient serait confié aux états-majors, serait absolument criminel. La riche expérience de combat des troupes, qu'elles tirent de chaque bataille, l'amour-propre de l'officier de troupe, le désir de manifester leur initiative — l'ingéniosité innée en chacun — serait sacrifiée aux

théories, parfois même mal assimilées. Les meilleures qualités de l'armée ne seraient pas exercées, mais atrophiées.

Seul le travail militaire peut offrir une finition artistique amoureuse, ayant une grande signification morale. Il faut aussi garder à l'esprit que les troupes défendent beaucoup plus fermement les positions solidement renforcées par leurs propres mains, selon leurs propres considérations : l'amour-propre de l'auteur, presque maternel, joue un rôle énorme dans le travail militaire.

92. Les tranchées ne servent pas seulement à réduire nos pertes, elles servent aussi à mieux attaquer l'ennemi. Les exemples de guerre montrent que l'infanterie mal abritée et mal camouflée, fortement exposée au feu, inflige peu de dommages à l'ennemi, car elle tire de manière imprécise.

Dans les montagnes, on rencontre une quantité suffisante de points de tir pour l'infanterie, parfois très proche de la position de tir. Cela n'exclut cependant pas la nécessité d'aménager des tranchées. La tranchée se distingue des autres abris par le fait que le fantassin peut se redresser et qu'il peut déjà agir comme tireur. La coïncidence de l'abri et de la position de tir confère à cette dernière stabilité et se traduit par une amélioration de la qualité du tir.

Le défenseur a besoin de montagnes et de tranchées, même dans le cas où l'attaquant ne le surpasse pas en forces, en raison des avantages de l'attaque mentionnés ci-dessus.

Pour que le défenseur puisse depuis ses tranchées maintenir le feu contre l'ennemi dans des conditions satisfaisantes, il faudra très souvent disposer les tranchées en renonçant à la défense des approches immédiates. Il faudra accepter des zones mortes devant le front, malgré toute leur indésirabilité. Dans les montagnes, il est très souvent désavantageux de construire des tranchées sur la « crête militaire », car depuis des tranchées ainsi situées, il est difficile de combattre l'ennemi sur ses positions probables de tir.

Lors de l'installation des tranchées, il faut faire attention à ce que l'ennemi ne puisse pas les enfilader par un tir ciblé. Le respect de cette condition est très important en milieu montagneux, car en montagne le front se casse constamment. Les tranchées destinées à flanquer les approches ne doivent être installées que dans le cas où ces tranchées ne seront pas exposées à des tirs sur le flanc.

Les espaces morts peuvent peut-être être éliminés par une défense croisée ou par le placement des yeux en plusieurs niveaux.

Parfois, il faudra aussi se réconcilier avec l'existence : occuper l'espace mort devant un certain point et prendre des mesures particulières pour renforcer les mines, les obstacles, le feu de mortier, les mitrailleuses, le soutien des tranchées voisines.

La défense étagée a une importance énorme lorsqu'elle est située sur des hauteurs ; il est également important de renforcer le feu, en particulier le regroupement des tireurs. Si la position des tireurs ne s'étend que sur un seul niveau, les batteries d'attaque peuvent facilement obliger les tireurs à se cacher au fond des tranchées, et le feu de fusil de la défense peut être considérablement paralysé. En revanche, lorsque les tireurs sont dispersés sur plusieurs niveaux dans des tranchées camouflées, il faut tirer non pas sur un seul plan horizontal, mais sur toute la pente de la colline ; l'intensité de l'action du tir à l'obus à mitraille, dispersée sur une grande surface, sera considérablement réduite, et les tireurs auront la possibilité de trouver des moments pour tirer sur l'attaquant.

De la même manière, le feu de fusil de l'attaquant en escalier verra son objectif se disperser et, par conséquent, perdre une partie de sa force.

Avec la précision moderne du feu, il ne suffit pas de tenter de réduire la cible représentée par la défense, mais il est important de disperser les moyens de défense sur une surface importante, afin de forcer l'ennemi à disperser également son feu et, par conséquent, à diminuer l'intensité de son effet.

Il faut profiter de ce que, dans les montagnes, il n'est pas exigé de relier tous les points par un chemin continu le long du front. Chaque tranchée peut ne pas être reliée à la suivante et se rattacher aux abris à l'arrière par un court passage indépendant. C'est pourquoi, même dans le cas où il n'y aurait pas assez de troupes pour organiser et occuper plusieurs niveaux de positions, il est avantageux de disperser des tranchées individuelles (pour un peloton, une demi-section ou une section) sur toute la pente de la montagne, à différents niveaux. Les tranchées individuelles présentent également l'avantage que, même si l'ennemi réussit à prendre un point, l'ensemble de la ligne de défense n'est pas encore perdu.

Lors de la campagne précédente, nous avons étendu nos tranchées en une seule ligne, sur un seul horizontal, dans la plupart des cas sur la crête supérieure de la colline, ce qui offrait la commodité d'une connexion solide avec l'arrière.

Les Japonais creusaient des tranchées sur toute la pente^ sur le front du 3e corps sibérien, les éclaireurs comptaient souvent chez les Japonais jusqu'à 6-8 niveaux ; cependant il est très probable qu'ils se trompaient et ajoutaient aux niveaux des tranchées les zigzags des communications.

Étant donné qu'il est souvent nécessaire de renforcer la position occupée pendant la nuit avant l'aube, les troupes doivent savoir se déployer la nuit et construire des tranchées la nuit, dont le tir ne serait pas entièrement gêné.

Lors de la construction de tranchées sur des crêtes rocheuses, il est très avantageux d'utiliser des sacs de terre, de couleur protectrice de préférence ; il est souhaitable d'en avoir dans le train militaire.

Pendant les combats de février 1905 (opération de Mukden), le sol n'était pas encore dégelé ; la construction de tranchées à partir de fossés était extrêmement difficile. Mais sur les versants des montagnes orientés vers le sud, exposés au soleil, la couche supérieure du sol fondait. Le 24e régiment de fusiliers a dû se défendre sur une position non fortifiée près du village de Kud Yaza (sur le flanc gauche, au sein du détachement du général Danilov). Le commandant du régiment, le colonel Lechitsky, fit attention aux parties du sol qui avaient fondu et, en utilisant tous les sacs provenant de divers objets présents dans l'ambulance, il a très rapidement créé des abris solides pour les fusiliers, ce qui lui a permis de tenir la position et a sauvé plusieurs centaines de soldats. Le 23e régiment de fusiliers, agissant à proximité, malgré les insistance du général Danilov, se fortifiait lentement et subissait de lourdes pertes.

En raison de l'impossibilité de mener un feu énergique lorsque l'ennemi visait la tranchée avec des shrapnels, il est nécessaire de recourir à l'aménagement de meurtrières. L'aménagement des meurtrières avait une importance énorme pour la précision du tir et la réduction des pertes.

Lors du renforcement des positions en montagne, il n'y a pas un besoin considérable de construire des abris souterrains. La majorité des troupes peut se protéger dans les replis du terrain lors d'un bombardement ; si le relief n'offre pas de protection contre le feu courbe, il est facile de créer des refuges pour les réserves en aménageant les versants opposés. Les abris sont nécessaires pour les batteries, les postes d'observation et pour les unités d'infanterie les plus exposées.

93. Les travaux les plus lourds lors du renforcement des positions montagneuses consistent à aménager des voies. L'élaboration de routes carrossables pour les canons de campagne, qui font partie de l'escadron, nécessite un énorme travail. Ce travail doit être effectué en priorité.

Ensuite, il est nécessaire de développer des sentiers pour le déplacement des réserves. L'infanterie peut se passer de ces chemins, mais elle se déplace sur les sentiers à une vitesse de 1/2 à 2 fois plus rapide que sur les pentes ; dans le cas de la défense de positions étendues,

ce qui est un cas typique de défense, la rapidité de déplacement des réserves a une grande importance.

Il est presque inévitable que les sections de sentiers pour le mouvement des réserves devront apparemment être aménagées en contre-pente. S'il n'y a pas le temps d'organiser un passage sûr contre les tirs, il faut au moins masquer le déplacement sur les sentiers avec une clôture sous forme de haie vive.

94. Tant qu'il n'y a pas de centre sur le terrain de combat, vers lequel tendent les forces du défenseur, l'attaque n'a pas encore eu de succès. La défaite réside dans le fait que les forces défensives perdent sur le champ de bataille les objectifs de leurs actions, la poursuite du combat perd pour elles tout sens ; les aspirations du défenseur et ses pensées se concentrent exclusivement en arrière, vers les voies de retraite.

L'affaire n'est pas encore perdue tant qu'il existe dans la disposition défensive des points que la défense continue de soutenir. La gestion des troupes au combat et le renforcement des secteurs du champ de bataille doivent contribuer à cette concentration de force et de moyens de défense.

Bien sûr, il faut comprendre la concentration non pas littéralement comme une masse compacte, mais comme l'union des forces pour accomplir une tâche spécifique. Les moyens de fortification doivent permettre à la défense de dépenser toutes ses forces afin de tenir dans le point critique du secteur de combat dans les conditions les plus défavorables, afin de donner du temps aux unités actives de l'armée pour infliger une défaite à l'ennemi.

Il serait erroné de penser que ces exigences tactiques peuvent être satisfaites par une chaîne de redoutes placée à une certaine distance derrière la ligne des tranchées. La redoute n'a pas d'autonomie, elle ne peut être défendue solidement seule, et c'est pourquoi, à l'échelle des champs de bataille modernes, elle ne peut être considérée comme un point d'appui.

Les praticiens qui doivent adapter la formation de combat aux fortifications disposées en deux lignes occupent immédiatement les tranchées avec des chaînes, et, avec des réserves partielles, des redoutes. Une telle disposition théorique est fondamentalement erronée, elle entraîne une défense passive et la défaite successive des chaînes et des réserves, mais elle est néanmoins naturellement appropriée et vitale, car elle correspond à cette méthode de fortification. On peut reprocher aux troupes une mauvaise utilisation des fortifications, mais la racine de l'erreur se trouve déjà dans les travaux de fortification.

Le point d'appui doit être le centre de tout le secteur de défense. Il doit permettre de regrouper toutes les forces de défense du secteur encore intactes à ce moment pour effectuer les derniers renforts.

Il n'y a rien à craindre que le point d'appui pour cet objectif doive être construit de grande taille. La réduction des dimensions des fortifications sur le plan ne les protège pas contre le feu d'artillerie moderne et précis. Au contraire, pour réduire l'intensité de son action, il est nécessaire d'élargir les fortifications.

Une grande taille du point d'appui autonome est nécessaire également pour pouvoir opposer au attaquant un grand nombre de fusils. La facilité de l'attaque augmente avec la réduction des lignes de tir adverses ; en attaquant un flanc de feu court, il est relativement facile d'obtenir une supériorité de feu par la concentration du tir.

Lors de la dernière campagne, les Japonais, apparemment, n'ont pas construit de petits points d'appui. Sur les plaines, ils renforçaient les villages sans se restreindre par leur taille, et dans les montagnes, ils fortifiaient des massifs entiers.

Nous, au contraire, en raison de la théorie de fortification qui prévalait chez nous, élevions un très grand nombre de petits redoutes - pour une compagnie, pour une demi-compagnie. Les fortifications continues s'étendaient sur plusieurs lignes - à la fois pour les travaux de terrassement, pour la protection et dans la partie de combat.

La question de la continuité présente un grand intérêt non seulement du point de vue de la fortification, mais aussi de la tactique.

Si l'on doit combattre contre des Asiatiques incultes, incapables d'actions offensives planifiées mais dangereux par la rapidité de leurs attaques soudaines, ou si l'on ne peut pas faire confiance à la solidité combative des troupes, il faut, que ce soit en fortification ou en tactique, maintenir des formations serrées. Il est indéniable que la formation légionnaire présente d'énormes avantages, mais elle ne peut être appliquée qu'avec certaines conditions. Les formations de combat en tortue, en phalange, en Wagenburg ou en carré sont plutôt décrites dans les règlements, mais elles trouvent leur origine dans l'esprit des actions militaires et, dans certaines situations, apparaissent sous une forme ou une autre.

La supériorité de l'ennemi sur le plan moral, sa supériorité dans l'art de mener le combat, sa supériorité en nombre imposent de suivre une stratégie de patience et d'épuisement, une tactique de mise en place progressive des troupes pour frapper l'ennemi. En fortification, la forme correspondante consiste en un amas de retranchements regroupés sur le champ de bataille. C'est une mauvaise fortification, correspondant à une mauvaise tactique, une stratégie médiocre et à des troupes faibles.

Dans la lutte contre les peuples semi-sauvages, ainsi que dans les petites guerres, on recourt également à la tactique et à la fortification, et aussi à l'art de l'armée. J'ai entendu parler de l'avantage du réduit par rapport à une tranchée ouverte, qui se manifeste par le fait qu'une compagnie dans le réduit est entièrement sous le contrôle de son commandant de compagnie, qui peut, en plaçant un sentinelle à la sortie, ne laisser sortir personne. De telles considérations étaient bien sûr plus précieuses il y a 150 ans, à l'époque des armées de recrues. Le colonel-ingénieur militaire Subbotin m'a rapporté qu'en examinant les champs de bataille en 1900, il avait constaté que les Chinois avaient essayé de résoudre le même problème avec des tranchées ouvertes : la tranchée était creusée sous forme de long fossé continu, la terre étant rejetée en arrière de manière à ce que le versant avant, avec l'inclinaison arrière de la tranchée, représente un plan vertical unique. Les Chinois comptaient sur le fait que les tireurs dans une telle tranchée ne pourraient pas se replier à l'approche de l'ennemi et seraient donc contraints d'accepter l'attaque. L'ingéniosité des ingénieurs n'a cependant pas empêché les Chinois d'être vaincus.

La signification du redoute réside dans le fait de permettre à notre petite unité – une compagnie ou une demi-compagnie – de combattre de manière autonome contre toute l'armée ennemie, même dans des conditions défavorables. On suppose que plusieurs compagnies retranchées dans les redoutes peuvent retenir l'attaque de l'ennemi lorsque l'unité combattante se retire. La cohésion des redoutes est particulièrement précieuse précisément parce qu'elle isole leurs garnisons du reste de l'ordre de bataille ; leur compacité ne doit pas permettre d'être entraîné au fil du temps par le mouvement général du repli de l'ordre de bataille.

Le point d'appui, qui constitue un nœud de l'ordre de bataille, n'a rien en commun avec des redoutes isolées de l'ordre de bataille. Le point d'appui doit être prêt à repousser une attaque venant de n'importe quel côté ; c'est uniquement dans cette capacité qu'il doit exprimer sa cohésion, et non par la continuité des lignes de feu, l'absence d'entrées ou le contournement complet par des obstacles artificiels.

Toute la force d'un tel point d'appui réside dans son application non seulement au terrain, mais aussi aux conditions tactiques et stratégiques de la situation (tenter de donner un modèle, un schéma de l'organisation d'un tel fortin du nœud de l'ordre de bataille se serait bien sûr avéré vain).

Dans les montagnes, l'aménagement d'un point d'appui est beaucoup plus complexe et difficile que sur la plaine. Se limiter à fortifier un seul sommet par l'élévation d'un redoute

serait une erreur. La capacité défensive de telles redoutes est faible ; elles ne peuvent être utilisées que comme point d'appui. Un point d'appui doit représenter une combinaison de tranchées, couvrant une section du massif montagneux ayant une valeur tactique indépendante, et couvrant tous les accès à celui-ci. Les travaux consisteront en l'aménagement de tranchées, de passages, de routes, d'abris, de camouflage et d'obstacles artificiels.

95. Les obstacles artificiels dans les montagnes n'ont pas tout à fait la même importance que dans les plaines.

Sur un terrain plat, il est possible d'enlever des obstacles artificiels situés à 50-200 pas des fortifications, car en cas de difficulté pour viser avec précision et au niveau où se trouvent les troupes attaquantes et les fortifications défensives, l'artillerie ennemie, pour empêcher les assaillants, en s'approchant à cette distance de la fortification, devra cesser le feu ; la garnison de la fortification peut défendre vigoureusement la ligne d'obstacles artificiels avancée par le feu.

Dans les montagnes, si l'on place des obstacles artificiels sur le flanc avant la fortification, à seulement 15-25 pas de distance, en raison de la différence de hauteur, l'attaquant peut les détruire et les franchir sous le feu de l'artillerie. Il est désavantageux de placer des obstacles artificiels près du parapet : 1/ le camouflage devient difficile, 2/ les obstacles sont détruits lors du bombardement de la fortification, 3/ on ne peut pas compter sur une défense tenace, car le défenseur perd tout calme lorsque l'attaquant s'approche de près, 4/ lorsque l'attaquant fait même une petite ouverture dans les obstacles, il capture immédiatement la section défendue et se propage facilement dans la fortification, alors qu'avec des obstacles éloignés, en créant une ouverture, l'attaquant doit attaquer un front étroit, ce qui représente un grand inconvénient.

Une longue et raide montée sur la colline, sur laquelle est placé un fortin, constitue un obstacle naturel suffisant contre une attaque à la baïonnette rapide en formation compacte. Les obstacles artificiels doivent avant tout être disposés de manière à empêcher l'ennemi de tirer profit des espaces morts. Pour cela, il faut interrompre à plusieurs endroits les ravins dans les vallées, où un approvisionnement discret de l'ennemi est possible, par des tas de pierres et des arbres abattus ; minier les espaces morts les plus défavorables ; rendre le débouché difficile en escaladant les pentes des zones exposées sur les flancs. Dans un second temps, on peut placer des fils de fer barbelés, des pierres catapultées et d'autres obstacles discrets pour barrer les approches les plus dangereuses.

96. Lors de la mise en place d'obstacles artificiels, il faut être extrêmement prudent : des obstacles mal situés ne feront que révéler notre point d'appui.

À l'hiver 1904-1905, la position de Gaoutoulskaya a été renforcée par 8 redoutes, correctement camouflées : les redoutes étaient renforcées par des palissades entrelacées de fil de fer. Ces palissades étaient visibles à 15 verstes à l'œil nu sous forme de lignes régulières, soulignant les sommets avec nos points d'appui. Le commandement des combats pour l'ennemi en était grandement facilité.

L'importance du camouflage est telle qu'il faut renoncer à de nombreux travaux révélant les positions renforcées, malgré leur importance pour la défense.

Le camouflage en montagne est beaucoup plus difficile qu'en plaine. Sur un terrain plat, le faisceau de la vue passe directement au-dessus de la surface de la terre, dans une atmosphère poussiéreuse et brumeuse ; la transparence incomplète de l'air ne permet pas d'utiliser des instruments optiques avec un fort grossissement. Certains objets se projettent sur d'autres et tout se mélange et se confond au loin.

Dans les montagnes, tout ce qui paresse derrière la crête des positions, qu'il y ait ou non des points particulièrement favorables à l'observation des sommets, reste caché. Mais le front de la position et le terrain qui le précède se déploient sous forme de panorama,

d'amphithéâtre. Dans son air pur, tout apparaît nettement ; en raison de l'élévation du terrain, les images des objets ne se superposent pas ; les longues-vues à fort grossissement (jusqu'à 40 fois) peuvent être utilisées très utilement.

Avec le même soin de camouflage des fortifications, celles-ci, invisibles sur une plaine à une distance d'une verste, sont visibles dans les montagnes à 5-6 versts et plus.

L'importance du camouflage en montagne est si grande qu'il ne faut en aucun cas y renoncer à cause de ces obstacles. Le camouflage des fortifications doit être réalisé de manière véritablement artistique.

11. Commandement au combat

97. La partie la plus importante de l'ordre de bataille est la partie qui agit directement avec l'arme dans les conditions les plus décisives, la partie la plus avancée. Du succès qu'elle obtient dépend le résultat de la bataille. Les autres parties de l'ordre de bataille ont un caractère fonctionnel et auxiliaire. Leur mission est de fournir des hommes et des ressources matérielles à la partie agissante avec l'arme, de la protéger contre les forces ennemies et de développer son succès.

Les personnes qui se regroupent dans la partie la plus importante de l'ordre de bataille, tant sur le plan du commandement que sur le plan physique, sont les plus éloignées de la haute direction de l'armée. Cependant, un lien étroit entre le commandant et les soldats est nécessaire. S'il n'y a pas de confiance mutuelle, de respect et de compréhension, s'il n'y a pas de proximité à la manière de Souvorov - un lien idéologique et spirituel - entre le commandant et les soldats, rien ne pourra combler le fossé formé entre eux par la différence de statut. Les supérieurs se retrouveront seuls, les soldats aussi ; et les autres ne répondront pas aux conditions de la bataille moderne.

Chaque chef, lorsqu'il dirige dans son domaine, ne doit pas faire preuve d'une compréhension égoïste et étroite de la peur. Chaque chef ne doit pas être un simple utilisateur des forces qui lui sont confiées, il ne doit pas être un spécialiste limité, un mécanicien observant le bon fonctionnement de sa section de la machine globale — le chef doit diriger toutes les forces de son esprit vers la compréhension de la question : comment aider une unité d'infanterie engagée jusqu'à la mort avec l'ennemi.

Les aspirations des chefs de tous les grades doivent faire partie intégrante de l'élément le plus important de la formation de combat. Dans la coordination de toutes les armes et dans l'organisation du service arrière, il doit y avoir la conviction que quelques fantassins, une poignée de courageux avançant en avant, représentent la force et l'espoir de la patrie : il incombe à toute l'armée, du commandant en chef au dernier soldat en dehors du rang, de faciliter leur tâche et de les soutenir autant que possible et dans la mesure de leurs capacités.

La pensée ne doit être séparée en rien de l'action ; ayant compris le moyen de frapper l'ennemi ou de protéger ses hommes contre les pertes, chaque commandant doit immédiatement passer à des actions énergiques. Du dynamisme et de l'initiative des commandants individuels dépend la réussite des victoires particulières ; de leur action dépend également l'exploitation des succès obtenus, leur extension aux secteurs voisins et sur l'ensemble du champ de bataille.

98. Si les troupes ne sont pas suffisamment préparées pour le travail qui leur incombe en temps de guerre, le personnel de commandement doit continuer son activité pédagogique inachevée à l'avance ; il lui appartient de développer et d'expliquer oralement et dans les ordres non seulement les innovations provoquées par la situation actuelle, mais aussi les bases de la science militaire. Telle est la destinée des chefs dans des armées improvisées. Si les

divisions sont commandées par des gouverneurs et des amiraux, et les régiments par des avocats et des artistes, il faut d'abord décider comment agir pour chaque opération tactique ? Le chef de telles troupes est privé de la possibilité de concentrer son attention sur l'ennemi : il doit seulement surveiller ses troupes, qu'il faut corriger à chaque instant et à qui il faut expliquer chaque mouvement.

L'un des principaux avantages de l'organisation des troupes permanentes réside précisément dans le fait que le travail pédagogique préalable peut être accompli à temps, avant le début de la guerre ; qu'avec le début des opérations, les commandants de tous les niveaux sont guidés par des concepts à peu près uniformes concernant les actions de combat, qu'ils parlent du même style tactique et se comprennent immédiatement. Les commandants peuvent concentrer toute leur attention sur l'ennemi et sur les actions de combat ; leur travail consistera non pas à corriger les erreurs des subordonnés, mais à fixer correctement les tâches pour leurs actions. Dans les troupes permanentes, les commandants peuvent ne pas s'attarder sur les détails concernant le déploiement des troupes, mais concentrer leur attention sur l'essentiel ; cet avantage doit être impérativement exploité.

La complexité de la situation des opérations militaires en montagne impose des exigences sérieuses au commandant ; dans les forces, chacun ne peut que accomplir sa propre tâche. Les opérations doivent être menées de manière méthodique et réfléchie, ce qui n'est possible que si la direction est prévoyante, si chaque commandant ne vit pas seulement dans le présent, mais se soucie de l'avenir. L'esprit du commandant doit être avec les troupes, mais sa pensée doit anticiper leurs actions. L'attention du commandant doit se concentrer principalement non pas sur les secteurs déjà occupés par les troupes, pour diriger directement leurs activités, mais sur les secteurs où les troupes ne sont pas encore déployées mais qui pourraient devenir le lieu d'actions tactiques. Le commandant ne doit pas enseigner à ses subordonnés – pour cela le temps manque rarement – mais avant tout, il doit se préparer lui-même à la tâche difficile de diriger les troupes dans un environnement de combat rempli d'imprévus.

Nous ne voulons absolument pas dire que le commandant doit s'éloigner des troupes pour n'être pour elles que la signature, le nom qui donne force légale aux documents émanant de son état-major. L'importance de la personnalité au combat est immense, et chaque commandant doit avant tout être une personnalité remarquable, énergique et autonome. Pour provoquer une tension extrême et renforcer les forces des troupes, le commandant doit avant tout posséder la volonté et l'aspiration à l'action personnelle. L'importance de la personnalité au combat est telle que même la pédagogie est pertinente, si elle résulte de l'influence personnelle pendant le combat.

99. Le fondement pour donner des ordres est l'orientation des commandants. Pour diriger les actions des troupes, il est nécessaire de disposer d'informations sur l'ennemi et sur la situation sur le théâtre des opérations militaires. L'autorité manifestée par un commandant repose sur le fait qu'il connaît mieux que ses subordonnés la situation. L'analyse des actions militaires confirme que la connaissance est une force réelle.

Dans la hiérarchie nombreuse des chefs militaires, élevée dans l'esprit d'indépendance et de repos privé, la disposition réelle des armées doit appartenir à l'instance la plus informée au moment donné.

Jusqu'à ce que le rapprochement avec l'ennemi sur la position décisive permette aux unités avancées d'infanterie de clarifier la situation, les supérieurs hiérarchiques sont beaucoup mieux informés, tant sur la situation générale sur le théâtre des opérations que sur l'importance des événements se déroulant dans le champ de vision des officiers subalternes et des soldats. Une plus grande connaissance se manifeste en pratique par le maintien entre les mains des supérieurs du commandement des actions. Sur la base des informations

disponibles – données recueillies par l'étude du théâtre des opérations à partir de diverses sources et de reconnaissances spéciales, données de renseignement et informations fournies par le service de communication sur la disposition et les intentions des voisins – les supérieurs concentrent les troupes sur les directions stratégiques importantes et organisent l'ordre de bataille en regroupant les troupes selon différents objectifs et approches ; ils indiquent la mission et, dans la mesure nécessaire pour maintenir l'unité d'action, la manière de l'accomplir.

À mesure que l'ennemi se rapproche, de plus en plus d'instances sont appelées à une activité créative. Lorsque l'infanterie est déjà engagée dans un combat sérieux, la gestion des troupes ne peut pas être dictée de manière décisive d'en haut. Le passage à l'action armée ouvre les yeux même aux plus jeunes officiers.

L'indication des détails au combat apportera à peine un avantage, car pour les officiers subalternes, la situation d'utilisation des armes est visible. Quant à l'objectif de combat visant à infliger des pertes à l'ennemi par des actions habiles et énergiques avec les armes, il doit être inculqué aux troupes bien à l'avance – par l'éducation et l'entraînement en temps de paix.

Un ordre, qui n'est pas basé sur une connaissance réelle de la situation, conserve sa valeur formelle de prescription avec les signatures appropriées, mais perd son poids intérieur, l'autorité que lui confère la connaissance des faits. À condition que les circonstances des actions des subordonnés soient mieux connues qu'elles ne le sont par le supérieur, celui qui tente de diriger les détails donne à la gestion en combat un caractère bureaucratique, avec tous les inconvénients que cela comporte. Les troupes perdent confiance en leur commandant, l'exécution devient terne et perd la détermination qui seule peut conduire à la victoire.

La frontière entre la direction d'en haut et l'initiative émanant d'en bas dépend des limites de connaissance de la situation sur un secteur donné du champ de bataille à différents niveaux.

100. L'orientation en terrain montagneux est beaucoup plus difficile que sur une plaine; dans les montagnes, l'horizon est obstrué et le champ de vision de la plupart des chefs est limité. C'est pourquoi, dans les rapports, la situation d'une zone étendue n'est indiquée que rarement*. Une opération militaire en montagne se décompose en une série d'épisodes particuliers, et il est extrêmement difficile de se faire rapidement une idée claire à partir de rapports fragmentaires. Cela est visible même dans la pratique manœuvrière.

En 1905, en Italie, de grandes manœuvres de montagne eurent lieu près de Bénévent, dans les Apennins méridionaux ; dans la direction des manœuvres se trouvaient de nombreux intermédiaires disposant de riches moyens pour assurer la transmission des rapports : moteurs, automobiles, télégraphe filaire et à étincelles, et autres ; la direction des manœuvres disposait de toutes les informations des états-majors des deux adversaires ; les actions se concentraient principalement dans la région de trois passages. Ainsi, la direction des manœuvres se trouvait dans des conditions exceptionnellement favorables, lesquelles sont totalement inaccessibles à la guerre dans n'importe quelle organisation de service de communication. Pourtant, lorsque, à 5 heures du matin le 28 août 1905, les manœuvres furent interrompues, il fallut 12 heures pour que le commandant principal puisse se rendre compte de la disposition des troupes.

Lors de la guerre russo-japonaise, les commandants ont été à plusieurs reprises informés du déploiement de leurs troupes.

Pendant notre offensive de septembre, dans la nuit du 27 septembre, une partie du 24^e régiment a capturé la colline « maudite », clé tactique de la position japonaise à Bensios, située à seulement 2,5 verstes du quartier général du 3^e corps sibérien, entre Kaotaidvi et Vinunin. Le commandant du régiment, le chef de la division et le commandant du corps n'ont appris cette réussite que le lendemain matin, lorsque cette colline était redevenue entre les mains

des Japonais. Cette même nuit, alors que nous contrôlions cette clé de la position japonaise, nous avons rédigé des ordres pour son assaut, qui a abouti à une attaque infructueuse le 28 septembre.

On pourrait donner un grand nombre d'exemples où les ordres donnés se sont révélés inappropriés, car les informations sur la situation ne correspondaient pas à la situation changeante ; il est probable que, pendant les combats, de tels ordres soient donnés plus souvent que des ordres opportunes et adaptés à la situation.

101. Nous ne pensons toutefois pas nier toute ingérence de la part de la direction supérieure dans les actions des unités en offensive. Il arrive des cas où, de "l'extérieur", il est plus visible que sous l'influence du feu ennemi le calme intérieur des exécutants est perturbé et le plan reçu reçoit une interprétation complètement erronée ; dans des cas très rares, la résistance opposée par l'ennemi est si faible qu'il est possible, pour obtenir un succès plus grand, de l'ignorer dans une certaine mesure et de se contenter d'exécuter exactement le plan établi à l'avance.

Dans les montagnes, même de bonnes cartes ne reflètent pas souvent toutes les difficultés que rencontrent les troupes sur le terrain ; toutes les actions doivent être coordonnées dans deux dimensions : sur le plan horizontal et en hauteur ; les troupes se dirigeant vers différents points d'approche se heurtent à de sérieux obstacles ; les combats, en apparence, semblent être une série d'affrontements distincts, liés entre eux en un seul engagement seulement par leur nature. Dans les montagnes, il faut accorder aux exécutants une grande autonomie. L'intervention n'est permise que pour la régulation générale des actions de combat individuelles ; la difficulté de commandement réside dans le fait de concilier, dans les ordres donnés sur le terrain, la détermination dans l'attribution des tâches et la prudence dans l'indication des méthodes d'exécution.

Dans la tactique, l'idée du coup de guerre est encore plus dangereuse que dans la stratégie. Il y a une grande tentation de vouloir diriger visuellement les actions sur les champs de bataille contemporains étendus. L'amélioration des moyens de communication et l'augmentation de l'activité dans la conduite des batailles incitent les officiers subalternes, peu riches en initiative, à demander des instructions précises à leur supérieur.

Et à l'époque de Napoléon, le plus difficile était de prendre des décisions ; maintenant, quand chaque chef peut parler au téléphone même avec le commandant en chef, prendre des décisions seul est encore plus difficile.

102. Dans les montagnes, comme sur les plaines, les moyens de transmission des ordres et rapports sont très variés : l'envoi de messagers à pied et à cheval, le courrier volant à pied et par postes montées, le téléphone, le télégraphe, le héliographe, les signaux par drapeaux et ballons, les signaux conventionnels, etc.

En raison de la difficulté de se déplacer en montagne, les moyens de communication qui permettent de transmettre des informations sans déplacer les personnes prennent une importance particulière.

Dans les montagnes, le téléphone et le télégraphe ont la même importance que dans les plaines. Leur utilisation repose sur les mêmes principes que dans les plaines. Nous nous limiterons seulement à signaler la nécessité d'une plus grande décentralisation des équipements téléphoniques et télégraphiques dans les montagnes, afin de sécuriser des parties individuelles qui devront agir de manière autonome.

Une grande importance est accordée aux moyens de signalisation optique dans les montagnes.

La forme la plus simple de collecte d'informations est l'observation personnelle. Avec de bonnes jumelles et un emplacement d'observation bien choisi, une observation personnelle en montagne peut fournir des données précieuses. Dans une certaine mesure, il est possible

de suivre les mouvements de ses propres troupes. À leur tour, les troupes doivent prendre des mesures particulières pour souligner leur présence dans certains cas ; les troupes doivent informer en retour de leur succès afin de se prémunir contre les pertes dues à leur propre feu.

La méthode la plus simple, connue depuis longtemps, est l'installation immédiate de son drapeau au point pris.

Nos troupes lors de la dernière campagne n'étaient pas équipées de drapeaux personnels ; lors de l'assaut de la maudite colline le 28 septembre, la disposition ordonnait à la première unité, ayant pris le sommet, d'allumer trois feux pour signaler son succès. Il est douteux que sur le roc nu du sommet le matériel nécessaire pour les feux ait été disponible, et combien de temps aurait-il fallu pour maintenir les feux afin qu'ils deviennent visibles. Un correctif à la disposition fut l'ordre donné à l'unité ayant le plus de succès lors de l'assaut de hisser l'insigne de l'état-major de la division.

Il serait fort souhaitable, au lieu de fournir des insignes inutiles, de munir l'infanterie de certains drapeaux éclatants, du genre de notre drapeau d'André; il faudrait avoir un drapeau dans chaque unité et instruire tous, dans la mesure du possible, aux signaux les plus simples.

Il est important d'avoir dans les montagnes des héliographes pour la signalisation optique sur de longues distances. Au début de la guerre, les Japonais ne possédaient pas d'héliographes et éprouvaient de grands désagréments. Les négociations avec les colonnes de contournement ont dû se faire uniquement par téléphone ; lors du combat du 18 juillet 1904 sur la position de Tkhavuan, la ligne téléphonique vers la colonne de contournement du général Asada fut coupée — les rapports et ordres durent être transmis à pied ; leur transport manuel a sans doute affecté l'efficacité du contournement.

103. Il serait extrêmement erroné, en se fiant à l'initiative privée, de ne pas veiller au maintien et au développement des moyens de communication externe entre les unités du dispositif de combat. On ne peut se passer de téléphones. Pour un exercice raisonnable de l'initiative privée, plus il y aura de moyens de communication dans les unités les plus avancées du dispositif de combat, mieux ce sera. La communication entre les unités avancées permet de s'orienter mutuellement et de mener des actions coordonnées, en harmonisant l'initiative des commandants privés. La communication en profondeur est également d'une importance sérieuse. Avec l'énergie et l'autonomie des commandants privés, il n'y a pas lieu de craindre qu'ils deviennent de simples exécutants aveugles des ordres transmis depuis l'arrière.

Dans des relations normales entre les commandants de différents niveaux, les rapports provenant des lignes avancées doivent avoir une influence notablement plus grande sur le déroulement du combat que les ordres transmis depuis l'arrière. À l'arrière, tant que le combat continue, on ne peut transmettre que quelques mots d'approbation et des informations sur les changements de la situation stratégique. Les demandes et opinions transmises à l'arrière par les commandants présents en première ligne — concernant l'orientation du tir d'artillerie, la convocation des canons et mitrailleuses en première ligne ou la meilleure direction pour les réserves — ne sont pas directement liées à la fixation des objectifs immédiats du combat. Les rapports provenant de la ligne avancée orientent les supérieurs et servent de base aux ordres qu'ils donnent ; ces rapports reflètent dans les états-majors le rythme du combat.

Par les lignes téléphoniques au combat, il faut principalement parler sur les lignes de combat, et dans les états-majors - écouter. En cas d'anémie connue et de mollesse dans la direction des troupes, le travail inverse se produit. Les subordonnés, au lieu de tracer le chemin pour les ordres des supérieurs avec les armes, s'arrêtent chaque minute à la question : que faire. Du soldat au général, tous se retournent ; au lieu de concentrer toute leur attention sur l'ennemi et, comme des prédateurs sur leur proie, seulement attendre le moment

favorable pour une attaque décisive, tous attendent des ordres. Des rapports confus affluent abondamment dans les états-majors, mais ils n'ont pas l'énergie d'agir ; dans ces derniers, les chefs des lignes de combat ne précisent pas ce qu'ils ont décidé, et n'exposent pas leurs exigences ; leur langage est complètement différent : la ligne de combat demande un ordre - que commandez-vous - en indiquant en même temps la difficulté ou l'impossibilité d'actions actives. Les états-majors doivent ordonner, la partie combattante n'exécute que ce qui est prescrit, ce qui ne promet rien de bon.

104. La lenteur de l'administration se manifeste dans les instances les plus basses sous la forme d'une méconnaissance générale de sa propre tâche, d'un besoin de guidance et d'une sensibilité aux influences extérieures. Les jeunes responsables ne savent pas quoi faire ni vers quoi se diriger. Les subordonnés, ne comprenant pas la méthode d'action choisie, ne saisissent pas les objectifs et le sens du combat. Au combat, ils perdent toute notion de leur mission ; dans les moments les plus critiques, lorsque l'action indépendante et habile avec les armes est nécessaire, les soldats ressentent le besoin de direction et se tournent vers un officier ou un soldat agissant d'une manière quelque peu sûre. Le découragement conduit à des pertes excessives et considérables et fait échouer l'offensive. Le besoin de guidance s'oppose à l'initiative individuelle.

Comme en général à la guerre, ainsi particulièrement lors des opérations en montagne, la capacité de choisir une voie autonome vers l'objectif commun est particulièrement importante. Sur le champ de bataille, cette qualité précieuse est utile tant pour les hauts commandants que pour les commandants de compagnies et pour les soldats – chacun doit savoir tracer un nouveau chemin vers la victoire. Un soldat capable de choisir de manière autonome et avantageuse la voie pour se rapprocher de l'ennemi vaut dix autres, capables seulement de suivre le chef. Les chemins étroits sont le lot de la médiocrité – ils ne mènent pas à la victoire.

Pour faciliter la gestion au combat, faciliter la coordination des efforts de tous les combattants, sans laquelle le succès est impossible, il faut que tout le personnel de l'armée soit préparé à accomplir la mission de combat. Les officiers et les soldats doivent comprendre que l'objectif commun est de vaincre l'ennemi, et que pour l'atteindre, il n'existe qu'un seul moyen : une action énergique et habile avec les armes. Il est nécessaire, en temps de paix, d'éduquer des personnes capables de s'efforcer de manière autonome vers l'objectif commun.

Les soldats doivent être pleinement conscients de leur mission : tuer et blesser l'ennemi. Le rapport de l'apparition de l'ennemi ne doit pas être accompagné de la question « que faire », car la réponse ne peut être qu'une seule. Seuls les mauvais tireurs demandent une autorisation supérieure pour ouvrir le feu.

12. Bataille

105. Les batailles, auxquelles participent d'importantes masses de troupes, s'étendent dans le temps et l'espace. Le combat ne fait pas rage tout au long du temps sur toute l'immense étendue du champ de bataille. Selon les objectifs poursuivis par les adversaires, le combat peut s'enflammer à un point donné, puis s'éteindre. L'idéal de la bataille, la « victoire complète avec peu de pertes », consiste en la concentration simultanée de toutes les forces de l'armée ; mais en raison des difficultés de déplacement sous le feu dans certains terrains et des renforcements fortifiés de ceux-ci, et enfin à cause des énormes distances à parcourir lors des manœuvres sur le champ de bataille, cet idéal n'est pas encore atteignable. Se forment alors des intervalles sur le champ de bataille où le combat est maintenu mollement par les deux camps, et des intervalles dans le temps où les actions s'interrompent, dans des secteurs où les

adversaires poursuivent des objectifs actifs. Ces intervalles dans le temps et l'espace fragmentent la bataille en une série de combats plus ou moins distincts, liés entre eux par une idée générale.

Cette division de l'opération en combats séparés d'une bataille dans un terrain montagneux est particulièrement remarquable, où le terrain isole les sections du champ de bataille les unes des autres. Cette séparation de l'opération générale en plusieurs opérations partielles complique extrêmement la gestion générale de l'opération ; un choix particulièrement judicieux de chefs partiels, capables de jouer le rôle difficile de commandant indépendant, est nécessaire. Il est indispensable que toute l'armée, du commandant en chef au simple soldat, soit capable de s'élever mentalement au-dessus des barrières qui compartimentent le champ de bataille et de réunir en un tout conceptuel les différents épisodes de combat. Sinon, l'élan offensif de l'armée se dispersera en plusieurs affrontements petits, inefficaces et non planifiés.

Les peuples sauvages, qui n'ont pas la possibilité d'engager une bataille générale avec des troupes régulières, recourent aux petites batailles par nécessité. Mais lorsqu'une armée régulière se tourne vers les petites batailles, vers une sorte d'action partisane contre le front de la disposition ennemie, cela constitue un signe très inquiétant, indiquant que le personnel de commandement n'est pas à la hauteur des exigences, que dans l'armée il n'existe pas de cohésion interne suffisante pour infliger à l'ennemi des frappes avec de grandes forces. La valeur de l'armée dans son ensemble se reconnaît à la force des coups qu'elle porte ; les petites batailles représentent la désintégration, l'effort conscient de l'organisme pour donner l'illusion d'une activité malgré son impuissance.

106. Pour comprendre la nature des grandes batailles en montagne, qui sont le résultat d'opérations sérieuses, il est nécessaire de prêter attention à l'échelle à laquelle elles se déroulent.

Les brillantes actions de Rohan dans les montagnes de la Valteline pendant la guerre de Trente Ans étaient menées avec environ 5 à 6 mille soldats. Son armée, en termes de nombre, correspondait à une brigade moderne, et en termes d'organisation de combat, à un bataillon moderne. Les petites forces de Rohan agissaient toujours activement, se divisaient en plusieurs colonnes et attaquaient l'ennemi de tous les côtés, contournant facilement son front sur plusieurs centaines de pas. Cette habileté de Rohan, comme expression de l'essence de l'art militaire, restera un grand exemple de l'activité d'un commandant, car les principes restent inchangés ; mais la technique de ses actions est la technique d'un commandant de bataillon moderne.

Dans de petites armées et sur des positions de combat étroites dans les montagnes, il était possible de mener des opérations de manière énergique sans nécessairement entrer en bataille avec l'ennemi. L'occupation par l'ennemi d'un des nombreux passages de montagne ne limitait ni ne compromettait l'offensive stratégique.

Si l'attaquant avait suffisamment d'audace stratégique, il pouvait, en ignorant une porte fermée, passer sans obstacle par une autre. Le défenseur en montagne ne recourait à des actions énergiques que dans des cas exceptionnels. L'armée ennemie, ayant adopté une position passive en montagne, représentait une faiblesse similaire, un obstacle imaginaire, comme une petite forteresse ; dans le vide derrière, elle avait un arrière et pouvait facilement être poussée à une retraite par manœuvre sur ses communications. L'opération stratégique en montagne se résumait essentiellement à une poursuite parallèle ; il était inutile de se déplacer directement derrière l'ennemi et de le déloger de sa position d'arrière-garde : il était inutile de forcer sans cesse les défilés si l'ennemi pouvait facilement être contraint à une retraite forcée.

Les pensées de Napoléon sur la guerre en montagne ne nous sont parvenues que sous forme de fragments confus, inspirés par l'étude des actions militaires à l'époque de la tactique

linéaire et des luttes épuisantes contre les milices populaires dans le Tyrol et en Espagne. L'essence des idées de Napoléon se résume au courage de la conception stratégique des opérations en montagne.

En 1644, le prince Condé, un commandant que rien ne pouvait arrêter, attaque de front le défilé de la Forêt-Noire tenu par les Bavarois près de Fribourg. L'attaque du 3 mai réussit ; le 4, il accorde une journée de repos à son armée, et le 5, il tente sans succès de reprendre les positions occupées par les Bavarois. Après cet échec, l'armée française, équivalente en nombre à une division moderne, effectue une manœuvre stratégique de contournement et oblige l'ennemi à une retraite précipitée. En analysant cette campagne, Napoléon remarque : « le prince Condé a violé le principe de la guerre en montagne : ne jamais attaquer des troupes qui occupent de bonnes positions en montagne, mais les déloger en se plaçant sur le flanc. Si Condé avait occupé une position dominante sur la vallée de Saint-Pierre, Mercy (son adversaire) aurait dû passer à l'offensive, ce qui lui était impossible avec une armée plus faible.

Il semble que cette remarque se rapporte davantage à la stratégie qu'à la tactique. Napoléon semble ainsi souligner l'importance secondaire de certaines positions en montagne, leur caractère purement conventionnel et la nécessité de l'audace en matière de stratégie. De manière générale, il faut aborder avec esprit critique les observations de Napoléon sur la guerre en montagne qui nous sont parvenues de seconde main. On cite souvent l'extrait suivant des mémoires de Napoléon : "Celui qui attaque [en montagne] perd... L'esprit de cette guerre [en montagne] consiste à occuper les positions sur le flanc ou dans le dos de l'ennemi." Cette citation contredit d'autres passages de ses mémoires, par exemple lorsqu'il évalue les actions de Masséna en 1800, et surtout elle contredit ses propres actes, comme sa brillante campagne de 1796 en Italie. L'idée de défense tactique lors d'une offensive stratégique exprimée dans cette citation est tout à fait opposée à la méthode d'action de Napoléon. La seule fois dans les guerres de Napoléon où son application aurait pu correspondre à la situation fut l'installation de Napoléon en 1800 sur les positions de Stradella. Mais même dans ce cas exceptionnel, Napoléon fit une « erreur » : il abandonna ses positions, attaqua les Autrichiens à Marengo et les vainquit.

À l'heure actuelle, l'importance du combat en montagne a considérablement augmenté. On ne peut pas compter vaincre l'ennemi uniquement par des manœuvres. Les régions montagneuses, si elles revêtent une importance stratégique, deviennent le théâtre de combats acharnés. Dans les montagnes, d'importantes forces se déploient, représentant non pas un obstacle théorique, mais un véritable obstacle aux manœuvres de l'ennemi. Les montagnes et les hommes sont restés les mêmes, mais les conditions d'action ont changé.

Le champ de bataille couvre aujourd'hui une vaste superficie. Les dimensions ont augmenté à la fois en profondeur et en largeur. La portée des armes a été multipliée par huit depuis l'époque de Napoléon et par trois depuis la guerre franco-prussienne.

À peu près en proportion de l'augmentation correspondante de la portée des armes, le champ de bataille augmente également, tant en largeur qu'en profondeur. La superficie des combats modernes dépasse dix fois la superficie sur laquelle des forces égales se sont affrontées à l'époque de Moltke, et soixante-cinq fois celle des combats de l'époque de Napoléon. Si l'on tient compte de l'accroissement du nombre des armées, ces proportions devront encore être augmentées plusieurs fois.

Si l'on imagine une table de salle à manger comme le champ de bataille d'un jeu de guerre moderne, Moltke aurait eu assez de place sur la table pour déjeuner, Napoléon se contenterait du rebord de fenêtre, et Jules César ne serait pas gêné sur une petite assiette. Note. Nous nous permettons de nous attarder sur cette comparaison en raison de l'importance essentielle de la taille de la bataille pour comprendre sa technique.

Si nous nous imaginons un champ de bataille de différentes époques à une telle échelle qu'ils nous sembleraient de la même taille, nous serions d'abord frappés par le fait que les dimensions de l'homme, en comparaison avec le champ de bataille, ont terriblement diminué. L'homme est resté le même, mais sur le plateau de Jules César, il semble être un géant, tandis que sur la vaste plaine de Mukden, il est une fourmi microscopique. Sur le plateau de Jules César, les gens se pressent, se bousculent, formant une foule dense ; sur la plaine de Mukden, tout semble vide - il est facile pour chacun de se cacher. Nous verrions que sur les champs de bataille des époques passées, les hommes se déplacent à grande vitesse, se heurtent et se renversent les uns les autres ; tout est tenu à un rythme d'action rapide, les géants s'emparent et décident des combats en quelques minutes. Mais sur les champs de bataille modernes, tout avance à peine. Bien que le mouvement se fasse à la même vitesse qu'auparavant, les dimensions sont devenues beaucoup plus grandes.

En montagne, une position défensive occupait précédemment une poësie à plusieurs centaines de pas ; elle se trouvait dans un ravin entre des montagnes escarpées ou sur une crête, où la route principale passait d'une vallée à l'autre. Attaquer une telle position défensive était difficile, mais la contourner ne coûtait rien par la première route derrière la montagne la plus proche ; le seul obstacle sur le chemin était l'habitude d'agir sur de grandes routes.

Si nous assistons maintenant à une opération sérieuse dans les montagnes, par exemple lors d'un affrontement franco-italien, les conditions d'action seront différentes. Sur toute la longueur de la frontière, sur tous les sentiers, chemins et parfois même complètement, les Français et les Italiens se précipiteront les uns vers les autres. Le combat fera rage sur tout l'espace allant de la frontière suisse jusqu'à la mer Méditerranée. Les vallées et les gorges seront abandonnées, les troupes se disperseront exclusivement sur les hauteurs. Les sommets les plus inaccessibles, couverts de neige éternelle et de glaciers, sépareront le champ de bataille en sections ; mais même sur les crêtes les plus inaccessibles, les parties les plus courageuses et les plus fortes – les troupes alpines – chercheront à percer. Le déroulement de cette situation est d'une importance cruciale, mais pour le réaliser il faudra franchir des montagnes à peine moins imposantes que le Mont-Blanc, ou effectuer une opération de débarquement.

107. La manœuvre des armées modernes en montagne, en raison du nombre limité de voies et de leur mauvaise qualité, rencontre des obstacles sérieux. Lors du déploiement des troupes en formation de combat pendant une opération offensive, il faut tenir compte de grandes difficultés. Il est impossible de comprendre la nature d'une bataille en montagne sans clarifier la technique d'approche des troupes au champ de bataille.

Vers les zones plus ou moins importantes de la localité avant une opération imminente mènent des chemins de diverses qualités, représentant des approches stratégiques vers l'ennemi. La répartition des troupes le long de ces approches est une tâche de stratégie. Elle doit être effectuée en fonction de l'objectif stratégique vers lequel ces voies conduisent, des approches tactiques dans lesquelles elles se transforment à l'approche de l'ennemi, de leur capacité de passage et, enfin, des conditions d'opposition aux actions actives de l'ennemi pendant la marche.

L'ennemi s'inquiétera probablement de bloquer les meilleures voies avec ses dispositions de combat. Il faut considérer normal en guerre de montagne que vers les sections les plus importantes, les plus sensibles pour l'ennemi, sur le flanc et à l'arrière de sa position, mènent de mauvais sentiers. Cette circonstance ne doit pas servir de raison pour lancer une attaque directement en ligne droite, par les grandes routes. Il faut s'efforcer, en surmontant tous les obstacles, de frapper aux points sensibles de l'adversaire. Mais le poids de l'approche doit être proportionné aux forces des troupes. Toutes les conditions du déplacement doivent être examinées en détail : combien de troupes peuvent opérer sur chaque sentier, le temps de

marche, l'étirement, les haltes nécessaires. Le champ d'attaque doit être étudié avec un soin au moins équivalent à celui accordé à une position de défense. Il faut déterminer quelle puissance les troupes peuvent déployer sur une direction donnée. Un calcul détaillé indiquera quelles forces doivent être envoyées - une brigade ou un bataillon, ou seulement une petite équipe de soldats forts et agiles. C'est la tâche la plus difficile de la haute direction. Une erreur de calcul a conduit à la défaite des Autrichiens à la bataille de Rivoli, à la bataille du col de Jifanguan le 4 juillet 1904 et a placé les Japonais dans une position critique lors du combat à la position de Thauan le 18 juillet 1904.

Il faut contourner, mais le blocage des directions pratiques lors de l'augmentation des ordres de bataille s'accroît constamment, et lors des contournements, il faut tenir compte de difficultés toujours plus grandes. Les colonnes de contournement ne doivent pas être plus nombreuses que ce que la situation permet. Si nous assignons des forces trop importantes à de mauvais accès, nous disperserons inutilement les troupes : une partie importante de la colonne ne participera pas aux actions des unités principales et ne fera que gêner leurs manœuvres ; les troupes seront contraintes de combattre dans des conditions très défavorables.

108. Selon le conseil de Napoléon, il ne faut pas attaquer de front des positions que l'on peut contourner ; il ne faut pas faire ce que veut l'adversaire ; par conséquent, il faut éviter les champs de bataille qu'il a reconnus, étudiés et particulièrement fortifiés. Dans la situation actuelle, dans les montagnes, il est possible de manœuvrer habilement uniquement avec de petites unités agissant loin des lignes principales d'opération ; mais lorsque les actions se déroulent à grande échelle, il est impossible de se passer du combat sur le front.

Une grande ou petite partie des troupes réussit à être dirigée en contournement ; après avoir consacré de grands efforts au déplacement, cette partie devra engager le combat avec l'ennemi sur un point important du champ de bataille. Les autres parties doivent-elles rester des spectateurs passifs de la résolution de l'opération ?

L'un des avantages les plus importants de l'attaque par rapport à la défense réside précisément dans la possibilité d'augmenter considérablement le nombre de forces engagées sur le champ de bataille au détriment des forces simplement présentes. La force qui est effectivement appliquée n'est qu'une très petite fraction de la force existante.

La masse inactive et passive représente un zéro complet, car seuls les efforts réellement déployés sont pris en compte au combat. Les parties inactives, aux moments décisifs de la bataille, n'influencent pas son issue.

Nous, lors de nos tentatives pendant la guerre passée pour saisir l'initiative, ne frappions qu'au point que nous considérions comme le plus important. Une partie de notre armée restait toujours inactive. Notre exemple ne mérite pas d'être imité ; l'offensive ne peut se limiter aux seules actions de combat de cette partie de l'armée que l'on a pu, par une manœuvre habile, diriger vers le point décisif du champ de bataille.

Est-il possible, lors d'un combat offensif, de se rapprocher de l'ennemi pour le frapper uniquement sur les secteurs où il n'est pas préparé, où il n'a pas creusé de tranchées, ou là où sa position est insatisfaisante sur le plan stratégique et tactique ? Ou bien, lors du combat, chaque unité, malgré parfois des conditions défavorables de lutte avec l'ennemi, doit-elle également investir sa propre force dans l'élan général vers la victoire ?

Une bataille n'est pas un commerce de moindre importance, mais un grand événement ; sans un effort commun extrême, il est impossible d'obtenir la victoire ; si l'on considère que des actions actives ne sont possibles qu'avec des conditions particulièrement favorables, il ne fait aucun doute que l'offensive sera menée lentement, par petites unités, et que la majeure partie des troupes ne trouvera pas les conditions appropriées pour des actions actives, se perdant ainsi pour le résultat final de l'effort.

Les troupes opérant contre le front de la police de montagne ne peuvent et ne doivent pas se limiter à de faibles démonstrations ; elles doivent avancer aussi résolument que possible, sinon la défaite des unités contournantes est inévitable.

Dans une armée qui n'a pas assimilé la méthode de combat offensif, l'expression « attaque frontale » est presque prononcée avec effroi. Mais sans attaque frontale, il ne peut y avoir de manœuvre sur les flancs. La ligne de front de la défense est tracée par notre offensive ; toute offensive, dès qu'elle est détectée et que l'ennemi n'est pas encore brisé, le force à se tourner vers nous, et nous devons l'attaquer de front. Même si elles ne mènent pas l'attaque en vain, les troupes avancent toujours directement contre l'ennemi. Notre effort pour contourner oblige l'adversaire à s'étirer. Il y a une limite au-delà de laquelle la percée d'une position fortifiée est plus avantageuse qu'un combat contre une position non fortifiée avec des troupes épuisées par un mouvement difficile et non soutenues par une artillerie puissante.

L'espoir vain de vaincre l'ennemi en montagne uniquement par des manœuvres ne doit tromper ni les troupes ni le commandant. Il faut savoir manœuvrer, mais pas pour éviter de lancer une offensive contre l'ennemi ; il faut être prêt à vaincre l'ennemi dans de rudes épreuves de combat.

109. Le développement exclusif de l'idée de contournement appelle logiquement la volonté de résoudre l'opération par une seule manœuvre. C'est la théorie de l'offensive stratégique et de la défense tactique ; elle est souvent utilisée par les chercheurs en guerre de montagne. Pour nous, cette théorie semble extrêmement inadaptée à la situation contemporaine. Cette théorie est indubitablement artificielle. Les actions sur le champ de bataille représentent le développement naturel de la manœuvre sur le théâtre des opérations : stratégie et tactique sont indissociables, elles vivent avec les mêmes idées, et expriment leurs décisions sous des formes similaires. L'activité en stratégie ne peut apporter des résultats que si elle est couronnée par des actions dans le domaine de la tactique.

L'idée d'une offensive stratégique lors d'une défense tactique se résume à un mouvement courageux loin de l'ennemi, et à un arrêt brusque après avoir établi le contact avec lui. C'est la théorie du lapin, qui contracte le tétanos en rencontrant le serpent. Au moment le plus décisif, l'initiative des actions est volontairement cédée à l'adversaire. L'inaction sur le champ de bataille n'est digne que de celui qui reste inactif sur la scène de la guerre. Une fois que nous avons saisi fièrement l'ennemi, il faut l'étouffer. La route vers la victoire est si escarpée qu'il est impossible de s'y arrêter.

Seule une offensive tactique donnera la victoire. La défense n'est pas une règle seulement pour une partie de l'armée ; elle doit viser à remporter la victoire. Que nous engagions une stratégie d'offensive ou de défense, sur le plan tactique, sur le champ de bataille, il faut attaquer ; si la situation empêche l'offensive sur le champ de bataille, il faut s'en écarter ; il vaut mieux se retirer volontairement que sous la pression de l'ennemi. L'archiduc Charles remarque : « Depuis la bataille des Thermopyles jusqu'aux campagnes des guerres révolutionnaires incluses, dans les Alpes et les Pyrénées, en Suisse et au Tyrol, la position en montagne a toujours été primordiale ; uniquement dans le cadre d'une défense active, alternant avec des attaques, on peut se maintenir en montagne ».

110. Lors de l'analyse des actions de combat en montagne, une caractéristique typique des combats modernes se manifeste clairement : l'indissociabilité des éléments de préparation et de décision. Le milieu montagnard, en fragmentant le cours général de la bataille en épisodes distincts, relie dans chaque combat, au sein de chaque épisode, les éléments de conduite de la bataille en un tout indissociable.

Aucun commandant dans un combat moderne ne peut affirmer catégoriquement que tout le travail préparatoire a été exécuté sur la base de ses ordres, et que le rôle des troupes se limite uniquement à avancer en force à travers les positions de l'ennemi. Dans un combat

sérieux, les actions des troupes ne se résument pas à un mouvement linéaire dirigé uniquement vers l'assaut, sur un chemin strictement indiqué. Le travail des troupes au combat, en apparence, n'est certes pas très complexe, mais la simplicité des actions n'ont pas d'effet direct ; ou pour être plus précis, ce sont des méthodes d'action opposées.

Chaque manifestation significative de notre activité dans le combat constitue à la fois une partie du résultat final, une partie de la décision, et une préparation pour le coup suivant. La victoire emprunte un long escalier ; monter chaque marche constitue une partie du succès final et, en même temps, donne une nouvelle position de départ pour des efforts ultérieurs.

Dans la bataille, l'unité combattante entre dans le chaos de l'incertitude et des aléas, dans la zone d'action de la volonté hostile de l'ennemi. Pendant toute la période du combat, les forces en action doivent étudier attentivement la disposition de l'ennemi et la surveiller ; elles doivent avoir le droit et la volonté d'agir en fonction de la situation, et disposer des moyens de l'influencer à leur avantage.

Il est impossible de diviser le travail de combat en préparation consciente et exécution aveugle. Tout maître ajuste ses efforts en fonction de la résistance rencontrée au travail ; il ne peut pas se contenter de mobiliser uniquement son cerveau principal : il faut que la main ait sa part, que la main développe pour elle-même une sensibilité appropriée à la perception ; même les gants empêchent un travail fin. Organiser un ordre de combat désagréable sur le champ de bataille est plus difficile que n'importe quelle maîtrise technique. Le travail aveugle ne vaut rien. Les exécutants inconscients dans le combat moderne sont comme de la musique étouffée, des chœurs dans un orchestre.

Seule la connexion étroite et continue entre les efforts intellectuels et physiques rend le travail de l'armée fructueux. La séparation du combat en préparation et décision (assaut) constitue une division du travail entre la conscience et les efforts physiques, ce qui prive les deux de toute valeur et conduit à un échec certain. Il faut que chaque combattant, tout au long de toute la période des opérations, travaille non par automatisme, mais consciemment, ait toujours devant lui l'objectif de ses efforts et agisse méthodiquement dans ce sens. Dans ses actions, la préparation et la décision doivent se fondre en un effort commun pour obtenir la victoire.

La tactique moderne pour le combat connaît seulement une méthode d'action : l'anéantissement de l'ennemi. Dans la tactique, la division des actions de combat pour la préparation et la décision ne correspond pas à la réalité, et par conséquent, elle est à la fois arbitraire et dangereuse. La théorie ne vise pas à établir une catégorie d'actions décisives, car il ne devrait pas y avoir d'actions purement décisives. Le combat, dès le début, doit être mené aussi résolument que possible, et jusqu'à la toute fin, il doit inclure des éléments de préparation. La décision du combat commence dans son organisation, mais même pendant la poursuite de l'ennemi en retraite, il faut accorder une grande importance aux actions préparatoires.

111. Dans la montagne, il n'est pas si facile, en fin de compte, d'ouvrir un chemin à coups de baïonnette. Ce que Clausewitz avait remarqué s'est pleinement confirmé lors de la bataille de Tyurenchivn, où une compagnie japonaise (5e compagnie du 24e régiment) a barré le chemin de retraite du II régiment d'infanterie avec ses bataillons et ses mitrailleuses. Le vainqueur se trouve sur les hauteurs, le vaincu dans les creux et les vallées. Le vainqueur ne se contente pas de poursuivre le dos des troupes en retraite, il plane au-dessus d'elles – il tire sur les masses compactes de l'ennemi regroupées dans les vallées étroites. La bataille se transforme en combat plus intense, surtout si les bataillons de montagne participent à temps à la poursuite.

Sur le champ de bataille dans les montagnes, le vainqueur obtient des résultats plus importants que dans la plaine. La poursuite ultérieure a été retardée. Elle se fait aux

extrémités des unités d'infanterie ; le succès n'est donné qu'à l'ultime effort. Les unités fraîches d'infanterie, ainsi que l'infanterie montée ou la cavalerie, si elles possèdent une audace suffisante, peuvent à terme briser les forces de l'armée vaincue lors des premières rencontres prochaines. La poursuite doit être menée sans interruption pour ne pas permettre à l'ennemi en retraite de prendre position sur l'une des nombreuses positions solides : les opérations tactiques en montagne prennent beaucoup de temps ; leur durée ne fait qu'accroître l'importance de bien gérer le temps. L'art de la haute direction en montagne consiste pour la majeure partie dans son calcul précis.

112. Nous avons examiné, à partir de l'exemple des actions en terrain montagneux, de nombreux principes fondamentaux de la tactique ; notre but n'était pas de développer une structure conceptuelle ou un schéma des opérations en montagne. Nous avons cherché à transférer sur un plan scientifique les questions de la vie militaire moderne, tout en conservant leur traitement pratique. Il ne nous appartient pas de juger de la manière dont nous avons rempli notre tâche.